

# BULLETIN de MUSÉE de BAYONNE

2<sup>e</sup> SEMESTRE 2007

n°170



**DURRUTY**

CARRIÈRES et MATÉRIAUX

TRAVAUX PUBLICS - ROUTES

**Tél.: 05 59 29 71 04**

**Cambo Les Bains**

Bulletin semestriel N° 170 - ISSN : 1148-8395

Edition et Abonnements : Société des Amis du Musée Basque - Château-Neuf - 64100 Bayonne -  
Tél : 05 59 25 45 84 - samb.baiona@wanadoo.fr - www.samb-baiona.net.

Directeur de la publication : Michel DUVERT - Comité de rédaction : Patrick AHETZ-ETCHEBER, Jean-Marie  
AYNAUD, Jacques BATESTI, Frédéric BAUDJER, Jacques BLOT, Mano CURUTCHARRY, Denis DEDIEU,  
Frédéric DUHART, Michel DUVERT, Philippe ETCHEGOYHEN, Jean-Pierre GACON, Isaure GRATACOS, Jean  
HARITSCHELHAR, Jean-Louis HIRIBARREN, Albert IRON, Claude LABAT, Jean-Claude LARRONDE,  
Claudine LERALU, Kristian LIET, Anne OUKHEMANOU, Olivier RIBETON, Etienne ROUSSEAU-PLOTTO.

Composition et Impression : Imprimerie du Labourd.

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> semestre 2007.

Rédaction : Les recommandations aux auteurs sont envoyées à la demande.

*Les articles publiés dans le Bulletin restent l'œuvre exclusive et personnelle de leurs signataires. Le Comité de rédaction n'est pas nécessairement solidaire des théories ou opinions qu'ils expriment. Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement sur quelque support que ce soit le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ( loi du 11 mai 1957, art. 40-41 ; Code pénal, art. 425 ).*



EUSKAL MUSEOAREN ADIXKIDEAK  
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE





944.79  
BUL  
Dossier Muséum  
de la Médiathèque  
oct. 2010



## SOMMAIRE

- 3**      **QUELQUES REFLEXIONS SUR LE RUGBY EN IPARRALDE  
À L'ÈRE DE LA PROFESSIONNALISATION**  
- Frédéric Bauduer -
- 19**     **LA REVENDICATION DÉPARTEMENTALISTE  
CONTEMPORAINE EN PAYS BASQUE DE FRANCE :  
L'OMBRE DU MYTHE DE L'ETHNIE BASQUE**  
- Thomas Pierre -
- 37**     **DE LA PIERRE ET DE LA MAÇONNERIE,  
ÉTUDE ETHNOGRAPHIQUE**  
- Michel Duvert -
- 77**     **CAMILLE DELVILLE : JUIF DE SAINT-ESPRIT, CITOYEN  
DE BAYONNE**  
- Anne Oukhemanou -
- 87**     **LES MUSÉES**  
- Joaquin Diaz -
- 95**     **COMPTE RENDU DE LECTURE**  
- Frédéric Duhart -
- 99**     **IKUSGAIA  
ETXE ET CROIX EN IPARRALDE**  
- Michel Duvert -





# QUELQUES REFLEXIONS SUR LE RUGBY EN IPARRALDE À L'ÈRE DE LA PROFESSIONNALISATION

Frédéric BAUDUER(\*)

## Résumé :

La professionnalisation du rugby a changé le paysage sociologique de ce sport des terroirs. Le Pays Basque constitue une zone intéressante à étudier à ce propos. L'antagonisme ancestral au sommet de la hiérarchie entre Bayonne et Biarritz et le contraste entre ce rugby professionnel mondialiste et celui de l'intérieur resté amateur sont deux éléments méritant d'être rapportés. Les grandes figures du rugby basque majoritairement issues d'un mode de vie traditionnel auront-elles des descendants dans la nouvelle configuration de ce sport ? Serge Blanco représente le personnage majeur du rugby basque actuel. Il est passé du statut de joueur amateur à celui de président de la ligue professionnelle et a fortement contribué à porter son club de toujours vers les sommets en s'assurant le concours d'hommes de confiance, choisis sur les critères de l'amitié et de la compétence, aux postes clés de mécène principal, de président et d'entraîneur.

## Laburpena :

Errubiaren ofizialtzeak aldatu du herrialdeko indar-joko horrek gizartean hartzen duen itxura. Euskal-Herria gai hortan eskualde ohargarria da. Bainoaren eta Biarritzen artean aitzinekoetan zen kontrariotasunak buruzagien baitan, eta errubi ofizialdu mundura hedatu horren eta herri barnean joko libre gelditua denaren arteko ezberdintasunak erakutsiak izatea merezi dute. Euskal-errubiko jokari handiek, gehienak bizimodu ohiko batetik jalgiak, ondokoak ukanen dituzte indar-joko hortako egituratze berrian ? Serge Blanco da oraino euskal-errubian lehentasuna duen gizona. Jokolari libre izaitetik batasun ofizialdura iragan da eta berea atxikia duen glubaren gorenera eremaitan azkarki barne izana da, konfianziako gizon batzuen laguntza bilduz, adixkidantzaren eta antzearen araura hautaturik, diruz laguntzale, buruzagi, joko-eremaitako kargu baitezpadakoetan.

## MOTS CLÉS

Rugby,  
Iparralde,  
professionnalisation,  
Aviron Bayonnais,  
Biarritz Olympique,  
Serge Blanco.

## Hitz-gakoak

Errubi,  
Iphar Euskal-Herri,  
ofizialtze,  
Baionako arraunlariak,  
Biarritz Olimpiarra,  
Serge Blanco.

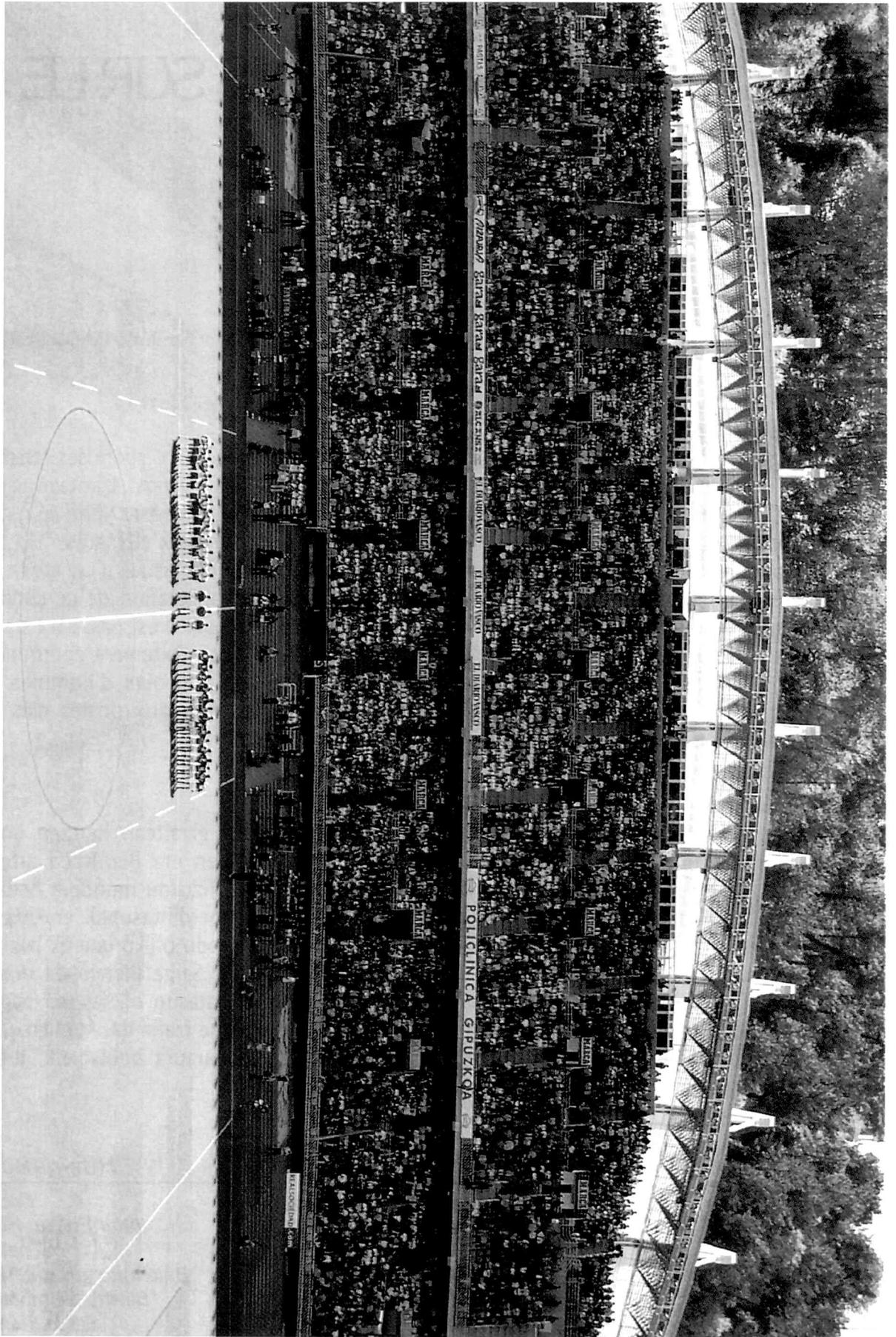


Photo n° 1 - Les équipes du Biarritz Olympique et du Munster face à la foule en rouge et blanc au stade d'Anoeta à l'occasion du 1/4 de finale 2005 de la Heineken Cup



Photo n° 2 - Le tour d'honneur de l'équipe du Biarritz Olympique lors de sa victoire 19 - 10 en 1/4 de finale de la Heineken Cup contre le Munster au stade d'Arnoeta en 2005

## PROFESSIONNALISATION DU RUGBY DE HAUT NIVEAU ET TERROIRS

La professionnalisation du rugby apparue en 1995 a entraîné de nombreuses modifications au niveau du jeu, des joueurs et de l'organisation de ce sport. Etant resté longtemps un symbole de l'amateurisme et des terroirs, le rugby obéit aujourd'hui comme le football à une logique plus économique que purement sportive. Les matches professionnels sont désormais conçus comme de vrais spectacles destinés à attirer un public plus large. Nous avons récemment souligné les changements majeurs apparus avec le processus de professionnalisation du rugby national au travers de l'évolution physique des joueurs et de la distribution géographique des clubs d'élite (Bauduer *et al*, 2006). En France, les promoteurs de ce sport ont l'ambition d'élargir la zone géographique de répartition des équipes de la division suprême professionnelle (cette saison, à l'exception du Stade Français, tous les clubs du Top 14 sont situés dans la moitié sud de la France). L'assistance moyenne par match en 1<sup>ère</sup> division française a beaucoup progressé avec la professionnalisation, de 2500 en 1995, on est passé à 7500 en 2005 (Delsaud, 2005). On constate l'arrivée d'un public plus jeune et féminin, d'invités par les partenaires des clubs, avec pour conséquence principale une diminution de la fraction de "connaisseurs" et de supporters "historiques".

Cet article propose quelques réflexions sur le paysage rugbystique basque actuel qui oscille entre tradition et modernité plus de 10 ans après la professionnalisation. Les clubs du Pays Basque nord sont soit inclus dans le Comité Côte Basque Landes pour le Labourd et la Basse Navarre soit dans le comité du Béarn pour la Soule. Cette répartition particulière reproduit en fait le tracé de la ligne de démarcation tel qu'il avait été établi lors de la deuxième guerre mondiale. Notre zone géographique se caractérise par une dichotomie entre les clubs professionnels de la côte et ceux de l'intérieur symbolisant les valeurs du rugby amateur. Le rugby est très implanté en *Iparralde* mais est fortement concurrencé par des sports spécifiques qui sont, depuis toujours, la pelote et plus récemment, le surf.

## L'AVIRON BAYONNAIS (AB) ET LE BIARRITZ OLYMPIQUE (BO) : LE YING ET LE YANG DU MONDE RUGBYSTIQUE PROFESSIONNEL BASQUE

Ces clubs occupent une place importante dans le rugby français. Ils ont tous deux derrière eux une longue histoire (dates de fondation : 1904 pour l'AB, 1913

pour le BO) et ont remporté plusieurs titres de champion de France : trois pour l'AB (1913, 1934, 1943) et cinq pour le BO (1935, 1939, 2002, 2005 et 2006). Depuis plusieurs saisons, le premier nommé lutte pour sa survie dans l'élite professionnelle alors que le second s'est installé en haut de la hiérarchie nationale et européenne. L'existence de deux clubs professionnels sur un même bassin de population est jugée contre nature par les "économistes" du sport qui soulignent la difficulté à solliciter une double manne financière à l'intérieur d'un périmètre aussi restreint. Les tentatives de fusion ont toutes jusqu'à ce jour échouées tout simplement du fait de réalités sportives, historiques et sociologiques. En effet, il existe une antinomie entre Biarritz la mondaine, la moderne, la ville du surf, la bourgeoise, l'internationale et Bayonne, cité de la tradition, plus populaire, davantage tournée vers ses racines régionales.

Cette dualité "socio-sportive" n'est pas une exclusivité locale mais un phénomène observé dans tous les lieux où le fait d'être supporter de telle ou telle équipe représente un symbole identitaire. En rugby, on observe chez nos voisins landais la même problématique entre Dax et Mont-de-Marsan. C'est dans le football, sport collectif qui a la plus large audience planétaire, que l'on retrouve le plus d'exemples. À Madrid, le *Real* est le club de la bourgeoisie et l'*Athletico* celui des milieux populaires ; à Buenos-Aires les deux clubs de quartier *River Plate* et *Boca Juniors* s'opposent également quant à leurs bases sociologiques ; à Glasgow le *Celtic* représente la communauté catholique alors que les protestants se rangent derrière les *Rangers*... Notre rivalité AB *versus* BO donne lieu à des joutes entre supporters (cf. le fameux épisode du tableau d'affichage : Biarritz pa(y)s basque) et dirigeants (querelles "pagnolesques" entre les deux présidents en cas de conflit d'intérêt rappelant la rivalité Tapie / Bez dans le football français des années 1980). Bien sûr, la pression monte à son comble dans les périodes de derby. Les deux stades (Jean Dauger et Aguilera), distants de seulement six kilomètres, ont été récemment agrandis et modernisés pour permettre d'accueillir chacun jusqu'à 15000 spectateurs (Massot, 2006).

Les deux clubs revendiquent la représentativité exclusive du Pays Basque. Cette volonté identitaire s'affiche sur les maillots. Ainsi, au BO on a ajouté le vert sur la casaque rouge et blanche et à Bayonne on a placardé l'*ikurriña* sur les manches du maillot voire des *lauburus*. De la même manière, à l'USA Perpignan les couleurs sang et or de la Catalogne ont remplacé le bleu ciel au niveau du maillot. Les lancements de jeu sont annoncés en *euskara* à l'AB. Le BO est devenu le BOPB (Pays Basque).

Cette tendance à accoler le nom de la région à celui des clubs est généralisée et procède d'une logique économique. Il s'agit d'élargir le périmètre géographique

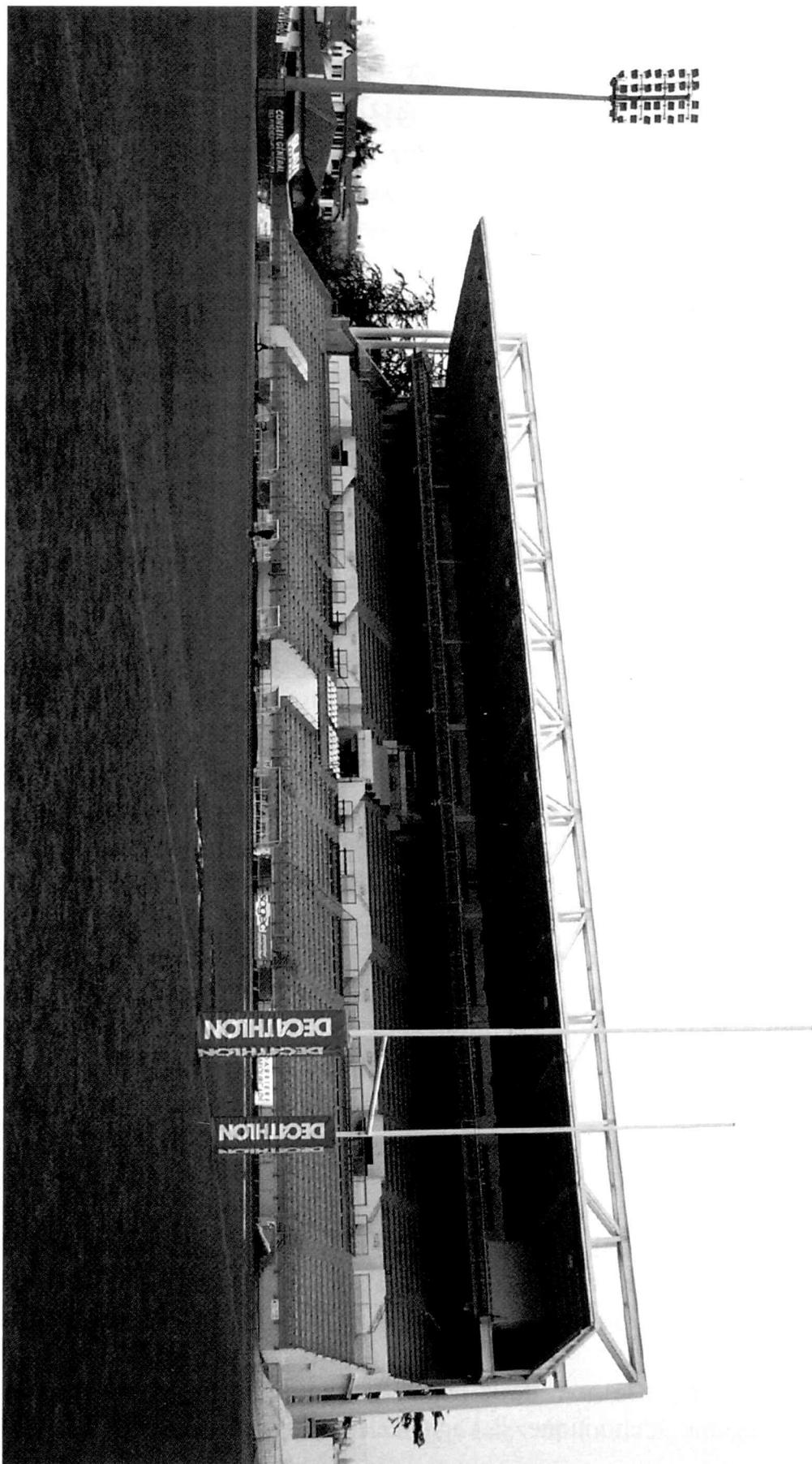


Photo n° 3 - L'imposante tribune principale du stade Jean Dauge de Bayonne aux nouvelles normes du professionnalisme (niveau supérieur occupé par les loges destinées aux partenaires)



Photo n° 4 - Le modeste stade Eichecopaïa de Menditte adossé au clocher du village, avec sa tribune et sa buvette, un lieu symbole du rugby basque "à'en bas"

d'origine du public de supporters pouvant s'identifier à l'équipe mais également d'attirer davantage de sponsors potentiels (en particulier en ayant les soutiens financiers des départements ou des régions). On retrouve de nombreux autres exemples dans le Top 14 (AS Clermont Auvergne, RC Narbonne Méditerranée, CA Brive Corrèze, SU Agen Lot et Garonne...).

Depuis peu, les matches importants du BO en Coupe d'Europe (*Heineken Cup*) se jouent à Saint-Sébastien dans l'ancre d'Anoeta habituellement fréquentée par les footballeurs de la *Real Sociedad* (Photos 1 et 2). Cette délocalisation a le double intérêt de démultiplier les capacités d'accueil (stade de 35000 places) et d'asseoir l'image du club en *Hegoalde*. Les catalans de Perpignan ont adopté la même démarche en jouant au stade olympique de Barcelone. Les matches donnent lieu au déploiement d'un certain folklore basque en particulier en chansons (cf. l'*aupà* BO de Michel Etcheverry et les textes à la gloire de l'Aviron apposés sur des musiques du répertoire basque traditionnel).

Plus qu'un réel reflet identitaire cela constitue une manne financière supplémentaire pour ces clubs par l'intermédiaire du *merchandising*. L'AB possède sa mascotte, *Pottoka* (Photo 5), qui fait référence au petit cheval symbole du patrimoine zoologique basque et qui séduit petits et grands par ses shows frénétiques lors de chaque match. Le phénomène des mascottes associées aux clubs et exhibées lors des événements sportifs a connu son essor il y a plus de 30 ans Outre-Atlantique dans le pays de Walt Disney au niveau du basket et du football américain. Par ailleurs, un speaker mobilise les foules, et hymnes et chansons retentissent à grand renfort de décibels. Bayonne a reçu le titre de meilleur public de France pour la saison 2005-2006.

L'histoire récente de nos deux clubs depuis l'entrée dans le monde professionnel est passablement différente. L'encadrement technique a été très instable toutes ces dernières années à Bayonne alors que Biarritz a choisi une politique de continuité. Serge Blanco représente la figure emblématique du rugby basque de ces vingt dernières années. Né en 1958 à Caracas d'un père vénézuélien et d'une mère biarrote, il a revêtu le maillot de l'équipe première du BO dès 1975 et celui de l'équipe de France à partir de 1980 (premier match en Afrique du Sud encore en pleine période d'apartheid !). D'ouvrier d'usine à représentant d'une société de boissons, il s'est épanoui professionnellement dans le monde de l'hôtellerie et du prêt à porter. Le "Pelé du rugby" a honoré 93 sélections internationales au cours desquelles il a marqué 38 essais et laissé par ses coups de génie des souvenirs impérissables aux *aficionados* du rugby. Il a joué son dernier match sous le maillot rouge et blanc du BO au Parc des Princes lors de la finale du championnat de

France perdue contre Toulon en 1992. Aussi dynamique dans la vie que sur le terrain et animé d'une passion pour son club de toujours, il a d'abord pris les rênes du BO en 1995 lors de l'avènement du professionnalisme puis a été élu à la présidence de la Ligue Nationale de Rugby. Il constitue un des personnages clés dans la professionnalisation du rugby français. La réussite du BO s'est construite sur les hommes de confiance et amis de longue date de Serge Blanco qu'il a placé aux postes clés du club. Ainsi, Marcel Martin occupe le poste de président après un long passé de dirigeant confirmé au niveau international. Patrice Lagisquet, son ancien partenaire en équipe de France, originaire de la Gironde et qui a joué successivement à Bayonne et Biarritz, est l'entraîneur depuis 1998 (ce degré de longévité constitue une vraie performance dans le rugby actuel). Georges Darrieumerlou, commerçant biarrot, apporte sa connaissance des données locales au poste de manager. Il ne fait cependant aucun doute que le club biarrot ne serait pas arrivé au sommet de la hiérarchie rugbystique sans le concours financier de Serge Kampf, un ami mécène passionné de rugby et dirigeant d'une société d'informatique aéronautique cotée au CAC 40 (*Cap Gemini*). Les dirigeants du BO ne s'y sont pas trompés en associant les noms de Blanco et de Kampf à la nouvelle tribune du stade Aguilera. À l'AB, Francis Sallagoïty, ancien joueur du club, est président depuis 1999. Bayonne dispose de sponsors plus modestes mais multiples, en particulier au sein du tissu économique local. L'AB s'appuie sur le modèle des clubs de football espagnols avec des supporters regroupés en *socios* (la *peña baiona*). L'Association Bayonne Rugby a lancé une souscription sous la forme de l'achat (20 euros) d'une pièce d'un puzzle géant qui en comporte 8000 pour pouvoir "acheter" un joueur d'exception destiné à renforcer l'équipe.

Dans ces deux clubs, le recrutement extérieur à notre zone géographique y est privilégié par rapport aux éléments issus des écoles de rugby locales, ceci malgré les conventions établies avec les clubs du comité de divisions inférieures. Lorsqu'on examine la composition de ces équipes, on constate qu'à la fin des années 1980 plus de 2/3 des joueurs étaient des autochtones, alors qu'actuellement, seuls deux éléments figurant régulièrement en équipe première du BO (Harinordoquy, Bidabé) sont des représentants du Pays Basque. Certes, un recrutement dans les zones voisines est effectué (Béarn : Traille et Brusque débauchés de la Section Paloise ou Landes, comme August et Dourthe formés à l'école dacquoise). Certains joueurs sont originaires d'*Hegoalde* (comme par exemple récemment Arbizu et Astarloa à l'AB). La plupart des joueurs viennent cependant de zones françaises éloignées ou de l'étranger. Devant la mode des recrutements exotiques la représentativité des terroirs d'*Iparralde* au sein des deux équipes d'élite de notre zone pourrait bien être réduite à la portion congrue. Néanmoins, ces "mercenaires" sont

parfois conquis par la région où ils aspirent à s'installer après leur carrière sportive (comme le Camerounais d'origine Serge Betsen ou le Polynésien Sotélé Puleoto). Après de multiples chamboulements dans l'encadrement technique à l'AB, le recrutement d'un manager aux racines basques, Jean-Pierre Elissalde, augure-t-il d'un désir de retour aux sources ? On murmure que la politique de recrutement de l'AB s'axerait désormais sur une stratégie plus locale avec, par exemple, un possible retour de Daniel Larrechea, exilé en Angleterre, qui avait contribué à bien des succès des "ciel et blanc" il n'y a pas si longtemps.

## ET LES AUTRES...

Le Saint-Jean de Luz Olympique (Pays Basque) longtemps sociétaire de la première division figure désormais très honorablement en Fédérale 1 autrement dit au meilleur niveau amateur (voire semi-professionnel). La fusion qui semble impossible entre Bayonne et Biarritz s'est effectuée en 2003 entre les deux clubs de Basse-Navarre, Garazi et Baïgorri pour former l'U.S. Nafarroa. Cette équipe a obtenu trois ans plus tard un titre de champion de France de Fédérale 2, niveau auquel évolue aussi cette saison l'équipe de Saint-Palais. Bayonne, ce n'est pas seulement l'Aviron mais c'est aussi l'ASB (la "Battitte") qui joue également au stade Jean Dauger. À l'inverse de nos deux clubs d'élite de la côte, les joueurs au niveau amateur sont quasi-exclusivement des autochtones. Le rugby basque de l'intérieur est constitué d'une multitude de "petits" clubs qui ont de toujours constitué le vivier des équipes de l'échelon suprême. L'US Cambo a ainsi formé Pierre Dospital (26 sélections en France A), Jean Michel Gonzalez, Philippe Bidabé, Mikaël Etcheverria (les trois derniers ayant été champions de France avec le BO) et Jean Marie Usandisaga (actuellement professionnel à l'AB). Bon nombre de ces clubs ont adopté une dénomination en *euskara* : *Sarako Izarra*, *Emak Hor Arcangues*, *Elgarrekin Ascain*, *Inthalatz Larressore...* Menditte, village souletin de moins de 200 habitants possède un club (*Aintzina Mendikota*) fondé en 1972 évoluant à la base de la hiérarchie et qui se situe à des années lumières du BO et de l'AB. C'est le club géographiquement le plus éloigné des ténors de la côte. Il avait initialement été inclus dans le comité du Béarn puis a tenu à rejoindre en 2002 le comité Côte Basque Landes (Massot, 2006). Il illustre bien le grand décalage induit par la professionnalisation : c'est le rugby de l'intérieur par rapport à celui de la côte, le rugby des champs en opposition à celui des villes, le rugby terroir et non le rugby mondialiste, le bénévolat par rapport à la professionnalisation et à ses gros sous. Ici, on paye pour jouer avec ses copains et les installations sommaires (érigées par joueurs et dirigeants) sont loin des nouveaux standards de la ligue professionnelle (Photos 3 et 4).

## LES BASQUES ET L'ÉQUIPE DE FRANCE

Formé à Garazi, Imanol Harinordoquy est actuellement le seul joueur originaire du Pays Basque régulièrement retenu en équipe nationale. Durant ces trois dernières décennies, notre région a fourni une multitude d'internationaux issus des clubs locaux. On peut citer parmi eux Iraçabal, Azarete, Dospital, Ondarts, Belascain, Pardo, Etchenique, Perrier, Bilbao, Hontas, Lascubé, Blanco, Gonzalez... Les quatre premiers appartiennent à la grande lignée des piliers basques qui ont tant apporté à l'équipe de France et qui sont entrés dans la légende du rugby. Ceux-ci ont fréquemment pris part à des premières lignes 100 % pyrénéennes en association avec divers coéquipiers béarnais ou bigourdans comme Paparemborde, Garuet, Dintrans ou Armary... On parlait souvent en basque sous la mêlée dans les années 1970-80. Pourquoi les Basques font-ils de si bons piliers ? Diochet Manterola un illustre ancien à ce poste (six fois champion de France avec Lourdes) propose une explication : "ce qui caractérise tous les piliers basques, ce sont les reins. Moi j'étais pêcheur, d'autres étaient paysans, et je crois aux vertus de la nature" (Lataillade, 2003). Pascal Ondarts explique ainsi l'attraction des Basques pour le rugby : "nous, au Pays Basque, que ce soit à la pelote, à la force basque dans les petits villages, ou au rugby, c'est le défi qui nous a toujours poussés ! Le défi et après la convivialité !". Néanmoins, il ne s'agit pas toujours d'une passion spécifique pour ce sport, ainsi Jean Michel Gonzalez (homonyme du talonneur international), ayant opéré comme pilier dans les équipes de Saint-Jean de Luz et de Biarritz rapporte son entrée dans ce sport de la façon suivante : "j'étais tranquille avec mes moutons, on est venu me chercher pour jouer au rugby." Jean Louis Azarete doit sa brillante carrière rugbystique (28 sélections en équipe de France) à son impossibilité de poursuivre la pelote basque à l'âge de 16 ans à cause de problèmes à la main. Ce cheminement vers le rugby des hommes forts du Pays Basque issus des travaux des champs via la pelote et/ou la force basque est bien illustré par la biographie de Pierre Dospital (Leygonie, 2004). Ces joueurs issus d'un mode de vie rural traditionnel n'auront probablement pas de descendants eu égard les changements de notre société et la disparition d'un certain type d'activités agricoles. De plus, les mêlées n'étant plus poussées dans les divisions inférieures comment faire pour former des piliers ? Cette évolution à l'intersection du sport et de la société a été brièvement abordée dans un article du quotidien *l'Equipe* (Collin, 2006). Dans le rugby du XXI<sup>e</sup> siècle, on est passé du physique "inné", façonné par les activités de la vie au travail, au physique "fabriqué" par des séances d'entraînement et de musculation poussées au maximum (plus additifs pharmacologiques ?). La présence basque en équipe de France, faute d'être

importante aujourd'hui au niveau des joueurs, se manifeste aussi au niveau de l'encadrement avec Jean Marie Goyheneche, chargé du suivi psychologique des "bleus".

### **ENQUÊTE D'OPINION RÉALISÉE AUPRÈS DES JOUEURS DU BO ET DE L'AB (\*\*)**

Les joueurs membres de l'effectif de l'AB et du BO, saison 2004-05, opérant en Top 16 avaient été soumis de façon anonyme à un questionnaire simple et très court destiné à appréhender le vécu du rugbyman au sein de l'environnement professionnel. Soixante deux joueurs de l'AB et du BO nés entre 1967 et 1986 (âge variant entre 18 et 37 ans) ont répondu aux six questions posées (réponses possibles : oui, non, ne sait pas). Les résultats obtenus sont rapportés dans le Tableau p.17. Trois-quarts des joueurs se disent inquiets quant aux répercussions possibles dans le futur de leur pratique sportive intensive sur leur santé (question 1) et plus de la moitié prédisent un raccourcissement de la carrière du fait de la professionnalisation (question 6). Ces deux éléments indiquent qu'en majorité ces rugbymen considèrent qu'ils pratiquent une activité "à risque". Paradoxalement, seulement un quart d'entre eux pensent que leur corps est surexploité (question 2).

Environ 25 % des joueurs interrogés seraient prêts à mettre en péril leur santé pour obtenir un titre sportif alors qu'environ 60 % s'y refusent (question 4). Une très forte majorité affirme sa préférence pour ce mode de pratique professionnelle et n'exprime pas de regret par rapport au système antérieur basé sur l'amateurisme (question 3). Néanmoins, presque la moitié des rugbymen questionnés ont émis le souhait de poursuivre la pratique de leur sport dans un contexte amateur la période professionnelle passée bien que plus d'un tiers d'entre eux n'en sache rien pour l'instant. Nous n'avons pas abordé la question du régionalisme car il y avait trop peu de joueurs d'origine locale dans l'échantillon testé.

### **CONCLUSION**

La professionnalisation du rugby peut être interprétée sous l'angle sociologique comme un nouvel exemple de "la fin des terroirs". Force est de constater que l'unicité de ce sport a été rompue. La logique économique, le tout spectacle et la préparation ultra-intensive des joueurs caractérise le rugby de haut niveau et l'éloigne des fondamentaux traditionnels du monde amateur. Ces aspects méritaient d'être développés au niveau du Pays Basque qui représente un des creusets majeurs du rugby hexagonal.

*Remerciements* : L'auteur remercie les joueurs professionnels des équipes de l'Aviron Bayonnais et du Biarritz Olympique, saison 2004-2005, pour leur participation à cette étude. Ce travail a été effectué grâce à la contribution de l'association "Sang 64". ■

(\*) Avenue des Russes, 64210 Bidart et UMR-CNRS 6578 "adaptabilité biologique et culturelle", Université de la Méditerranée,  
27 Avenue Jean Moulin, 13385 Marseille cedex 05  
fbauduer001@chicb.com

(\*\*) Travail effectué en collaboration avec Caroline Monchaux (physiologiste) et le Docteur Jean Pierre Mathieu (médecin du sport), Unité de médecine du sport, Centre Hospitalier de la Côte Basque, Bayonne.



*Photo n°5 - Pottoka, la mascotte de l'Aviron Bayonnais*

## TABLEAU

### Réponses au questionnaire soumis aux 62 joueurs de rugby professionnels de l'Aviron Bayonnais et du Biarritz Olympique, saison 2004-2005 (Top 16)

1 Pensez-vous parfois aux éventuelles conséquences futures sur votre santé de la pratique du rugby de haut niveau ?

oui : 47 (75,8 %)	non : 12 (19,4 %)	ne sait pas : 3 (4,8 %)
-------------------	-------------------	-------------------------

2 Pensez vous que votre corps est surexploité ?

oui : 16 (25,8 %)	non : 38 (61,3 %)	ne sait pas : 8 (12,9 %)
-------------------	-------------------	--------------------------

3 Auriez vous préféré jouer au temps du rugby "amateur" ?

oui : 8 (13,33 %)	non : 44 (73,33 %)	ne sait pas : 8 (13,33 %)
-------------------	--------------------	---------------------------

4 Seriez vous prêt à mettre en péril votre santé pour un titre sportif important ?

oui : 16 (25,8 %)	non : 38 (61,3 %)	ne sait pas : 8 (12,9 %)
-------------------	-------------------	--------------------------

5 Pensez vous jouer en compétition amateur après votre carrière professionnelle ?

oui : 29 (46,8 %)	non : 10 (16,1 %)	ne sait pas : 23 (37,1 %)
-------------------	-------------------	---------------------------

6 Pensez vous que les carrières de joueurs professionnels seront plus courtes que celles du temps du rugby amateur ?

oui : 36 (58 %)	non : 15 (24,2 %)	ne sait pas : 11 (17,7 %)
-----------------	-------------------	---------------------------

## Bibliographie

---

- Bauduer F, Monchaux C, Mathieu JP, 2006, Professionnalisme et rugby de haut niveau : approche anthropobiologique. *Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*. 18. pp 103-111.
- Collin JC, 2006, Le pilier droit se meurt. *L'Equipe*. 18883. pp 12.
- Delsaud JR, 2005, Dix ans de rugby pro, *Midi Olympique magazine*. 69. pp 26-41.
- Lataillade E, 2003, La mêlée ciment du rugby basque. *Midi Olympique magazine*. 47. pp 56-58.
- Leygonie A, 2004, *Pierre Dospital - vie d'un pilier basque*. Editions du Rocher. 205 p.
- Massot B, 2006, Biarritz-Bayonne plus qu'un derby. *Rugby* (n° spécial Pays Basque). 9. pp 14-17.
- Massot B, 2006, Le chemin le plus long de Jean Dauger à Aguilera. *Rugby* (n° spécial Pays Basque). 9. pp 46-51.



# LA REVENDICATION DEPARTEMENTALISTE CONTEMPORAINE EN PAYS BASQUE DE FRANCE : L'OMBRE DU MYTHE DE L'ETHNIE BASQUE

Thomas PIERRE (\*)

## Résumé :

Entre 1999 et 2006, dans le cadre de la revendication d'un *Département Pays Basque* en *Iparralde*, les discours favorables et opposés à l'institutionnalisation de la *culture basque* sont tributaires du mythe de la singularité basque incarnée dans la notion d'*ethnie basque*. Les opposants instrumentalisent la notion quand les partisans de l'entrée dans la sphère du public du fait basque tentent de la dépasser.

## Laburpena :

1999 eta 2006 artean, Frantziar *Euskal-Herriko departamenduaren* ukaiteko galdekartzearen inguruan, erresumako egituretan euskal-kulturaren jartzeko alde ala kontra erran eta izkiriatu direnek badute zer ikus *odoleko euskaltasun* delako gogamenean hartua den euskal-berezitasuneko mithoarekin. Kontra direnak gogamen hortaz den bezala baliatzen dira, eremu publikoan euskaltasunaren sartzearen aldekoek horren gainditzera entsegu badagitelarik.

## MOTS CLÉS

Département Pays Basque,  
Iparralde,  
représentations,  
singularité,  
ethnie basque.

## Hitz-gakoak

*Euskal-Herriko departamendua,*  
*Iparralde Euskal-Herri,*  
*itzuratze,*  
*berezitasun,*  
*odoleko euskaltasun.*

Pour comprendre les caractéristiques des choix lexicaux et sémantiques des discours favorables et opposés à la départementalisation du Pays Basque de France, il faut percevoir que ceux-ci sont fortement conditionnés par la question identitaire potentiellement sensible en *Iparralde* <sup>1</sup>. Celle-ci est en effet largement marquée par la thématique de la singularité incarnée par l'idée d'*ethnie basque*, métaphore suggérant l'image d'un *monde basque* <sup>2</sup> longtemps lu sous l'angle de l'a-temporalité.

Dans leurs interventions dans la presse ou dans leurs documentations internes et publiques, les membres de l'Association pour un Nouveau Département (AND) et de l'Association des Élus pour un Département Pays Basque (AED), comme les porte-paroles de la "plate-forme" Batera <sup>3</sup>, prennent généralement le soin d'éviter le débat houleux autour de l'*identité basque*. Néanmoins, dans certaines circonstances, ils sont contraints d'utiliser l'ethnonyme\* *Basque*. Ils emploient alors distinctement les termes de "Basques" et d' "habitants du Pays Basque". Cette distinction est en partie réfléchie. Mais s'inscrit-elle dans un parti pris argumentatif ou est-elle la marque de convictions idéologiques ? Pour répondre à cette question, il faut distinguer deux champs de lecture, le premier correspondant à l'analyse du discours associatif qui est fortement contrôlé et le second correspondant à des positions individuelles, plus diverses.

## LE CONCEPT D' "IDENTITÉ TERRITORIALE" : UNE TENTATIVE DE RUPTURE CONCEPTUELLE AVEC LE MYTHE DE LA SINGULARITÉ BASQUE

Paradoxalement, les départementalistes qui évitent de s'engouffrer dans le débat identitaire contribuent involontairement, et en contradiction avec l'image qu'ils veulent donner d'eux-mêmes et de leurs aspirations, à favoriser l'accusation qui leur est parfois faite d'être "ethnacistes". Leur argumentaire se trouve en effet dans une impasse sémantique structurelle.

L'étude de leur discours fait apparaître un paradoxe. Dans une première posture, le fait de s'exprimer strictement au nom des "Basques" aboutit à créer les conditions d'accusation : reproche leur est fait de présupposer que tous les habitants de ce pays sont ou se sentent basques. De même, lorsque les départementalistes inscrivent leurs discours à partir d'une autre posture, s'exprimant alors en termes de "Basques" et d' "habitants du Pays Basque", ils créent tout autant les conditions nécessaires d'accusation. Dans ce cas, ils sont suspectés par l'opposition au projet de privilégier un groupe, de communautariser la région, de la diviser.

Ainsi, la formulation de l'argumentaire vantant la constitution d'un *Département Pays Basque* se trouve devant un dilemme irrésolu, et semble t-il insoluble tant que, appliqués au sujet *Pays Basque*, les champs de la *culture* et du *politique* seront considérés comme antagoniques l'un de l'autre. Autrement dit, tant que le *monde basque* sera soumis à la grille de lecture selon laquelle il n'est qu'un fait culturel statique par nature étranger à la sphère du *politique*. Quelles que soient les postures adoptées, la connotation "ethnique\*" du discours est dénoncée et instrumentalisée par l'opposition au projet, essentiellement représentée par l'association Citoyens en Adour Vivre-Ensemble et le Cercle Lissagaray <sup>4</sup>.

Aussi, inexistants sont les textes ou déclarations contemporaines qui, au nom de la population dans son ensemble, n'ont recours qu'au nom propre "Basques". Trois raisons peuvent expliquer ce choix lexical. D'une part, cette posture apparaît moins nuisible pour l'image du mouvement départementaliste. En effet, elle doit servir dans l'esprit d'une partie des partisans du *Département Pays Basque* – les élus non-*abertzale* <sup>5</sup> – à relativiser "la prétention que pourraient avoir certains – sous-entendu les *abertzale* – de considérer ce territoire comme habité par des Basques point à la ligne" <sup>6</sup>. D'autre part, il est probable que le fait de ne parler qu'au nom des *Basques* aurait donné à la revendication départementaliste un caractère *abertzale*, alors même qu'entre 1999 et 2002 elle ne cesse de se dire essentiellement administrative, et conforme à la légalité républicaine actuelle. Enfin, cette distinction ("Basques"/"habitants du Pays Basque"), au-delà de sa vocation stratégique, correspond idéologiquement à une forme de représentation de l'*identité* répandue aussi bien au sein du mouvement départementaliste, qu'au sein de la population elle-même. Vision des choses qui consiste à penser qu'au Pays Basque, il y a des Basques ainsi que des habitants du Pays Basque <sup>7</sup>.

Ainsi, les départementalistes tentent de se défaire de l'accusation d'"ethnisme" en montrant que leur projet n'est en aucune manière destiné aux *Basques* mais qu'il correspond avant tout à une volonté d'améliorer le fonctionnement administratif de leur région, de contribuer plus justement au bien public. C'est à ce niveau de la dialectique départementaliste qu'intervient l'usage du concept d'"identité territoriale", par ailleurs mis en valeur dans le cadre des travaux issus de la Prospective "Pays Basque 2010" <sup>8</sup>. Le mouvement départementaliste affirme qu'"il existe une identité territoriale" qui serait "l'identité des habitants du Pays Basque" <sup>9</sup>. S'appuyant sur ce concept, les départementalistes veulent démontrer qu'ils valorisent l'idée d'une communauté territoriale qui comprend "des gens qui ne sont pas du tout d'origine basque" <sup>10</sup>. Mais, développant cette idée d'"identité territoriale" – en opposition au concept d'*identité* "ethnique\*" – pour se placer sur un terrain vierge de toute interrogation portant sur la question basque en général

et sur sa composante identitaire en particulier, ils contribuent indirectement à sacraliser la notion d'*identité* "ethnique\*" en validant sa définition essentialiste : tout le monde au Pays Basque n'est pas et ne peut pas être *Basque*, d'où la référence au territoire Pays Basque – le "Pays "Pays Basque" " issu du projet de territoire de la prospective "Pays Basque 2010", et les appellations *Nouveau Département* ou *Département Pays Basque* – plutôt qu'à la terre basque – le Pays Basque nord voire *Iparralde* dans le cadre d'*Euskal Herria*.

Leur objectif est de montrer que l'institution revendiquée doit profiter "à tous les habitants du Pays Basque qu'ils soient basques ou pas basques, de la même façon" <sup>11</sup>. Cette précision est considérée comme capitale pour les départementalistes. Elle est d'ailleurs largement soulignée par Renaud d'Elissagaray qui estime qu' "il peut néanmoins y avoir une identité territoriale – celle d'un futur *Département Pays Basque* – regroupant des gens d'origine ou de sensibilité différente et qui peut être très forte". Le porte-parole de l'ÆED la qualifie de "bonne identité tournée vers le développement" <sup>12</sup>. Une forme d'*identité* sur laquelle s'appuieraient, selon lui, certaines communautés autonomes espagnoles telles la Catalogne, *Euskadi*, ou la Navarre, de même que la Bavière en Allemagne ou l'Écosse au Royaume Uni. Ainsi, le discours départementaliste tente de contourner les effets du mythe de la singularité basque et de s'adapter aux différentes représentations actuelles de la *culture* et de l'*identité basque*.

## UNE ADAPTATION À LA PLURALITÉ DES REPRÉSENTATIONS IDENTITAIRES

Le Pays Basque de France ne connaît pas d'homogénéité du point de vue du rapport que les habitants entretiennent avec ce qu'ils considèrent comme relevant de la *culture basque*. Au sein même du groupe bascophone ou issu de milieux bascophones, des sous-tendances existent. Il ne s'agit pas d'en faire une typologie mais de témoigner d'un certain nombre qui cristallise différents grands types de référents. Dans le cadre des revendications institutionnelles, la référence identitaire est à la fois source de divisions et d'unité. Le référent ethno-culturel est puissant mais très difficile à manier s'il a pour vocation de faire consensus. Comme le rappelle Jean-François Gossiaux, "ce qui est à prendre en compte (par l'ethnologue), ce n'est pas la somme des différences et des similarités objectives, mais ce que les acteurs eux-mêmes regardent comme significatif" <sup>13</sup>. Ainsi, en *Iparralde*, certains, comme les militants politiques *abertzale*, disent être *basques* et ne sont pas nécessairement considérés comme tels par d'autres, pourtant non-*abertzale*.

D'autres parfois, ce qui est le cas de nombreuses personnes âgées dont la langue maternelle est la langue basque, ne disent pas l'être et pourtant paraîtront l'être pour l'ensemble de la population. Certains, qui disent l'être, le revendiquent – c'est le cas notamment de nombreux *euskaldun berri* <sup>14</sup>. D'autres, il n'y a pas si longtemps, l'occultaient – des *euskaldun zahar* (bascophones de langue maternelle) soucieux de se désinscrire de la société traditionnelle lors des bouleversements que connurent les sociétés agricoles au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Certains le sont "en partie" – comme s'en réclament de nombreux élus ruraux départementalistes non-*abertzale*. D'autres revendiquent le fait de n'être "que" basque – les milieux *abertzale* proches de *Batasuna*. Les *abertzale* parleront de "peuple basque", d'autres de "société basque" – comme certains élus, investis dans la démarche de projet de territoire "Pays Basque 2010" mais non-*abertzale* et non-départementalistes. Les fondateurs du premier mouvement *abertzale* du Pays Basque nord, dont Jakes Abeberry, Jean-Louis Davant et Ximun Haran, qui furent associés à la création d'*Enbata*, se disaient, à l'époque, constituant "un peuple par la terre, la race, la langue, les institutions" <sup>15</sup>. L'idée que l'on hérite de sa basquité est largement répandue. Autant que celle que l'on hérite de sa francité. La filiation apparaît alors comme la condition sine qua non, la condition nécessaire pour en être, le patronyme en étant bien souvent le garant. Au sein des jeunes générations *abertzale* pour lesquelles la langue est le socle de la basquité, cette idée tend à être moins courante. Ces jeunes, dont beaucoup ont fait des études supérieures – et dont une partie a fréquenté l'*ikastola* <sup>16</sup> – sont issus de la première jeune génération européenne pour laquelle la notion de diversité culturelle n'est pas qu'un concept. Pour d'autres, le *Basque* est celui qui habite au "pays", c'est celui "d'ici" ; s'il y travaille, il en est d'autant plus. Certains aussi disent en être en référence à leur lieu de naissance. D'autres, enfin, nombreux, n'en disent rien dans la mesure où leur position n'est pas tranchée. Ils adhèrent en alternance et de façon contradictoire à ces différents types de représentations. Une vieille dame qui, en s'indignant d'attentats perpétrés de "l'autre côté" – cet "autre côté" aurait été pour d'autres un "en Espagne" – peut par exemple déclarer : "Ce ne sont pas de vrais Basques ça, les Basques sont bons, les Basques chantent !". Parallèlement, cette vieille femme n'est, à coup sûr, pour ces "Basques" qu'elle dit "faux", qu'une victime naïve du crime qui l'atteint, qu'une inconsciente de l'injustice dont son peuple souffre. Pour une partie non négligeable de cette génération qui a connu une enfance rurale, celle de notre vieille femme, la basquité, la "vraie", la sienne, la leur, est morte avec la fin de la campagne. Avec la fin de la vie agricole basco-phonie. À ce sujet, Peio Claverie, professeur de langue basque en école publique à Bidart et, par ailleurs, membre d'*Abertzaleen Batasuna* <sup>17</sup>, estime qu'"on a telle-

ment dit au Basque qu'il était paysan, rustre, que sa langue était un truc d'autrefois, qu'honnêtement, il a fait un complexe qui n'est pas mesurable". Il estime que "c'est le cas dans chaque famille" : "Mes grands-parents qui sont entièrement bascophones n'ont pas parlé basque à leurs enfants. Moi, je ne l'ai pas appris à la maison parce qu'ils faisaient un complexe, et, le jour où j'ai dit à mon grand-père que j'allais apprendre le basque, j'avais 17 ans. Je pense qu'au début il n'a pas compris, mais d'un coup il a pleuré, j'ai commencé à reconstruire la maison, et je pense qu'il y avait une grande frustration en lui qui était enfouie, et il a eu une libération, il s'est dit : "Putain ! Je souffrais depuis tant d'années et cela va peut-être repartir". Je pense que cela l'a libéré même s'il ne l'a pas traduit avec ces mots là. C'est un complexe. On leur a tellement dit que c'était une langue de paysans" <sup>18</sup>.

Au sein de cette vieille génération qui tend à s'éteindre, l'idée selon laquelle n'apprend pas l'*euskara* qui veut mais qui peut est encore très partagée, bien plus qu'en Pays Basque sud. Cette génération fut la première et la seule à s'étonner de voir diffusé sur *Euskal Telebista* <sup>19</sup> des séries américaines traduites en langue basque. Pour elle, ce phénomène fut une révolution de sa vision du monde. Mais l'étonnement ne dura pas longtemps. Il reste que, dans les années quatre-vingt-dix, un paysan assis devant son poste de télévision, dans sa ferme devenue résidence, pouvait déclarer : "Il y a même des Basques en costume cravate maintenant !" ; ou s'étonner : "Il y a des noirs qui parlent le basque !". Dans ce cas là, ruralité et Pays Basque ne font qu'un, de même que progrès et modernité riment avec langue française, *langue des Lumières*. Ces Basques se sont en partie construits en adhérant à l'idée que la *culture* ne peut être qu'une. Au sein de cette classe d'âge, nombreux sont les individus, du moins sur la côte basque, qui adhèrent à ce témoignage : "Si le Pays Basque est indépendant, j'irai dans les Landes !" <sup>20</sup>.

Pour les jeunes *abertzale* d'aujourd'hui est *basque* celui qui politiquement ou culturellement agit, celui qui a "conscience" de l'importance de la "lutte". Ces jeunes ont adhéré – ou se sont résignés à admettre – au fait qu'aujourd'hui le légitime n'est qu'étatique. Au sein du monde *abertzale* contemporain l'idée selon laquelle être basque passe avant tout par l'adhésion au mouvement nationaliste est monnaie courante. Aussi, longtemps tabou du fait de son contenu politique potentiel, des gênes qu'elle pouvait susciter chez les élus locaux et des contradictions qu'elle pouvait réveiller au sein même du cercle familial, la question identitaire basque a tendance à se démocratiser. Elle est en effet quelque peu dédramatisée dans la mesure où certaines idées initialement nées de la dynamique *abertzale* – telle l'officialisation de la langue basque – sont désormais partagées

par nombres d'élus autrefois fermement opposés au traitement politique de ce qui apparaissait comme relevant de la *culture basque*.

Quoi qu'il en soit, la pluralité des façons de se dire *basque* crée en filigrane une diversité de manières de se penser non-*basque*. L'histoire familiale et personnelle joue alors un rôle déterminant dans la justification de telle ou telle représentation de l'*identité*. Le positionnement identitaire est souvent légitimé par des justifications d'ordre affectif. Aussi, Louis D., membre de l'association Citoyens en Adour-Pyrénées Vivre-Ensemble, justifie son opposition à la création d'un *Département Pays Basque* par les phrases suivantes : "Moi, je suis plutôt gascon" et "Je suis français, j'aime mon pays" <sup>21</sup>. De même, Jacques Betbeder, fondateur de cette association, répondant à une question d'un journaliste de l'Observatoire du communautarisme, déclare : "J'habite aujourd'hui, avec ma femme et mes deux enfants, à Anglet, une des trois villes de l'agglomération de Bayonne-Anglet-Biarritz, dans le département des Pyrénées-Atlantiques. C'est un fait incontestable. Je suis né dans l'agglomération bayonnaise, sur la rive droite de l'Adour, mais j'ai navigué pour des raisons professionnelles en France et ailleurs. Je sais qu'un de mes ancêtres a été enterré à Anglet le 1<sup>er</sup> Thermidor de l'an VII. Mais ce n'est pas pour cette raison que je m'y suis installé. Je n'attache qu'une importance relative aux racines et à la "terre de mes ancêtres" pour parler comme les nationalistes basques". Puis il ajoute que ses "ascendances sont indéniablement gasconnes. Donc, je ne suis pas basque par mes origines. D'autre part, la culture basque m'est étrangère : le peu que j'en sache, je l'ai acquis par des lectures ou des visites en Pays Basque. Et, à plus forte raison, je ne parle pas le basque. Par contre, je peux me dire bayonnais" <sup>22</sup>.

Ces deux témoignages d'opposants à l'institutionnalisation du Pays Basque et de sa langue vernaculaire mettent en valeur, à titre d'argument, une correspondance entre nature de l'histoire familiale et caractéristiques des convictions politiques. Ceci est particulièrement intéressant dans la mesure où cet argument s'inscrit dans une dialectique dénonçant la supposée tendance à l'"ethnisme" des aspirations basques par le biais de représentations finalement non moins ethnocistes de l'*identité*. Nous nous trouvons ici devant le présupposé que l'origine "ethnique\*" des individus – dans sa représentation essentialiste – détermine nécessairement leur nature, en l'occurrence la nature de leurs convictions politiques, et à terme leur inscription dans tel ou tel groupe culturel. Lors d'une conversation avec Louis D. de CAP Vivre-Ensemble, celui-ci ajoute d'ailleurs : "Moi, je ne suis pas du tout jacobin, je ne suis pas parisien" <sup>23</sup>. Ces réactions s'inscrivent dans l'adhésion à l'idée d'un lien de cause à effet inconditionnel entre traits pensés "de nature" et faits pensés de culture, que l'on peut ici décliner sous

la correspondance origine-idée, ou encore origine-conviction.

Ainsi, il s'avère que dans le cadre des débats portant sur l'institutionnalisation de la *culture basque* en *Iparralde*, l'argumentaire dont usent les opposants au projet départementaliste, part ouvertement d'une image a-temporelle, idyllique et exotique de l'*identité* dite "locale" ou "régionale". Compte tenu des ambiguïtés que sous-entend la diversité des représentations de la basquité – sommes des traits et des représentations qualifiant l'appartenance basque –, les opposants à la création du *Département Pays Basque* prennent le soin de privilégier ce champ de la discussion quand ses promoteurs tentent de l'éviter.

## LE CONCEPT D'ETHNIE BASQUE : UNE METAPHORE DE L'IDÉE D'A-TEMPORALITÉ DU FAIT BASQUE

Interrogé par un journaliste de la revue *Pays Basque Magazine*, Christophe Hondelatte, bayonnais, journaliste de radio et ancien présentateur du journal de 13 heures sur RTL puis sur France 2, déclare ne créditer "aucun concept, ni de peuple, ni de nation". Président de la Scène nationale de Bayonne et du Sud aquitain, il organise un festival annuel à Bayonne, "Jazz aux remparts". Selon *Pays Basque Magazine*, ce festival lui permet de mettre "à exécution sa croyance ferme dans l'idée de "brassage, d'ouverture comme salutaire pour ne pas sombrer dans la régression" qui guette, d'après lui, les défenseurs de la "fierté nationale" qui font du "mutxiko <sup>24</sup> une vertu d'appartenance" ". Christophe Hondelatte poursuit : "Quel sera le critère d'appartenance au Pays Basque ? Comment déterminer qui est le peuple basque ?". Il ajoute que, selon lui, "90% des gens du pays sont issus de mélanges et que 90% de ses amis d'enfance qu'il retrouve tous les ans aux fêtes de Bayonne n'y habitent plus" <sup>25</sup>. La construction dialectique de ce témoignage est particulièrement significative d'une forme de représentation de l'*identité basque* qui postule une pureté première, un état premier et figé. Elle s'inscrit dans la prédominance consensuelle – et souvent inconsciente – de l'idée d'*ethnie basque*. Elle annonce l'un des raisonnements majeurs utilisés par l'opposition au projet : le brassage des populations vécu comme la fin de la basquité justifiant l'argument du caractère inopératoire de l'institutionnalisation du Pays Basque. Mais ce mécanisme dialectique n'a de pertinence qu'à partir de l'adhésion à la thèse selon laquelle ne s'inscrit dans ce qui relève du *monde basque* que ce qui est fidèle à sa représentation ethnologisée, c'est à dire à sa représentation régionalisée.

Alors même qu'ils tentent d'appuyer leur argumentaire sur la dénonciation du caractère "ethnique\*" du discours départementaliste, les opposants au projet participent paradoxalement à ce qu'ils dénoncent en soutenant, par exemple, que "dans les zones urbaines, ici comme ailleurs, il s'est réalisé un tel brassage de population qu'il faut être de mauvaise foi pour qualifier de basques tous les 120 000 habitants de l'agglomération bayonnaise. C'est bien fallacieux de nommer "Pays Basque" la partie ouest du département des Pyrénées-Atlantiques" <sup>26</sup>. De même, Christian Aguerre - ancien rédacteur en chef de *La Semaine du Pays Basque* et membre du Cercle Lissagaray, opposé à l'institutionnalisation du Pays Basque français - déclare pour illustrer la pertinence de sa position qu'"il y a de moins en moins de Basques d'origine, les gens sont très mêlés. Les gens se sentent d'abord français avant d'être basques. Ils sont d'abord français, ceci rend impossible la constitution d'une nation basque. Le Pays Basque, ça ne veut plus rien dire, il y a une majorité de non-Basques ici" <sup>27</sup>.

Ces témoignages, loin de réfuter "l'ethnicisme", c'est à dire la valorisation politique de l'ethnicité, qu'ils ne cessent de rejeter et de combattre, y participent en s'appuyant sur une représentation a-temporelle donc ethniciste de l'*identité* adhérent ainsi à la croyance, préalablement dénoncée, en la nature essentialiste de l'*ethnie basque*.

Il s'avère donc que le recours aux idées polygénistes, à partir desquelles se formule l'argumentaire de l'opposition à la départementalisation, ne fait que réitérer de façon symétrique et inverse le modèle qu'il taxe de raciste et qu'il entend dénoncer. Mais une telle prise de position n'est légitime que dans le cadre de la légitimité totale de la représentation nationale de l'*identité* instaurant une hiérarchisation entre les cultures dites "régionales" pensées comme de nature strictement folkloriques et la culture nationale citoyenne. L'idée de citoyenneté française, et en filigrane d'*identité française*, est perçue comme compatible avec la diversité culturelle quand l'idée de basquité ou d'*identité basque* est pensée comme par nature incompatible avec le champ politique de la citoyenneté. L'*identité basque* - et, en filigrane, l'*identité* dite "régionale" en général - est alors perçue comme une condition culturelle a-temporelle "ethnique\*" puisque strictement pensée comme un élément du passé. La dialectique utilisée a pour objectif de montrer que la basquité ne peut être par nature que singulière et donc étrangère à la sphère du politique. En ce sens, elle est forcément pensée, dans le cas où elle se voudrait politique, comme "ethniste" et en compétition avec l'*identité* citoyenne française considérée, elle, a contrario, du fait de sa condition nationale, comme apte à l'évolution, à la pluralité.

In fine, au sein de l'opposition au projet, ce qui est pensé comme relevant de

l'*identité basque* ne l'est généralement qu'en rapport à l'adhésion à l'idée d'*ethnie basque*. Cette manière de présenter les choses permet de passiviser et de folkloriser la condition de Basque, de l'inscrire définitivement comme une culture "régionale" et "minoritaire" ; et d'écarter la supposition que cette culture minoritaire est aussi, du fait de sa non représentation politique, minorisée. À terme, cela permet de remettre en cause la question même de la légitimité de la reconnaissance publique du fait culturel basque.

Ceci étant, cette vision du fait régional conditionnant une représentation donnée de l'*identité* ne fait pas l'unanimité au sein de l'opposition au projet. Raphaël Lassalette, alors maire socialiste de la commune d'Hendaye, opposé à la départementalisation du Pays Basque, estime par exemple que, "ce qu'il faut surtout, c'est que la langue basque revienne dans les familles et qu'à partir du travail que l'on fait à l'école, et en dehors de l'école, pour faire que ceux qui ne sont pas nés dans cette culture là puissent s'y intégrer. À partir de ce travail là, on retrouve la pratique du basque dans la rue, dans les réunions et dans les familles" <sup>28</sup>. Il ajoute qu'"on entend souvent dire "je suis basque" : je le suis dans la mesure où je défends la langue que je possède ou que je tente de me l'approprier. Ne parlons pas de Pays Basque s'il n'y a plus de langue basque, tout le reste est du factice" <sup>29</sup>.

Il reste qu'au-delà de cet exemple marginal de divergence de vue, l'argumentaire de l'opposition au projet départementaliste s'articule à partir d'une vision essentialiste du fait basque : le Pays Basque est, en partie, composé des *Basques* considérés comme une *ethnie* à part. La notion d'*ethnie* renvoie ici à un sentiment d'imperméabilité totale et d'a-temporalité du groupe basque. Cette vision ne prend absolument pas en compte le caractère subjectif de l'*identité* et la complexité des consciences basques, qu'elles soient bascophones ou non.

Il nous faut maintenant voir à partir de quelle posture les courants départementalistes non-*abertzale* gèrent la prédominance idéologique de la notion d'*ethnie basque* dans la formulation de leur argumentaire.

## LA TENTATIVE DE DÉPASSEMENT DU MYTHE DE L'ETHNIE BASQUE : DU DISCOURS DÉPARTEMENTALISTE À LA POSTURE ABERTZALE

Implicitement, entre 1999 et 2002, les associations départementalistes raisonnent également en fonction de la croyance en l'existence de l'*ethnie basque*. Mais, dans ce cas, elles poursuivent un objectif différent, celui de montrer que la

réforme institutionnelle souhaitée concerne l'ensemble des habitants. Lors de son discours de fin de manifestation le 9 octobre 1999, Renaud d'Elissagaray, porte-parole de l'Association des Élus pour un Département Pays Basque, déclare : "Solidarité entre tous ses habitants sans exception, auxquels le département profitera au même degré, que leur origine soit basque, gasconne, ou ni l'une ni l'autre. Ceux qui ont osé dire que le département serait un facteur de balkanisation ajoutent qu'il aurait un aspect ethnique\*, qu'il s'accompagnerait de privilèges pour les uns et pas pour les autres. Eh bien, ils vous mentent. Il s'agit ici d'une identité territoriale, et non pas ethnique\*. Les conseils municipaux des communes charnégou <sup>30</sup> qui ont voté pour le *Département Pays Basque* l'ont parfaitement compris, ainsi que celui de Bayonne" <sup>31</sup>.

Il apparaît donc que l'usage du concept d' "identité territoriale" tente d'apporter une réponse à la diversité socioculturelle du Pays Basque nord. En effet, pour Renaud d'Elissagaray le fait que le Pays Basque soit peuplé d'une grande partie de gens qui "ne sont pas d'origine ou de sensibilité basque" a conduit à aborder la question de l'institutionnalisation du Pays Basque à partir d'une logique territoriale <sup>32</sup>.

Aussi, le discours officiel du mouvement départementaliste – jusqu'à la naissance de la "plate-forme" Batera en décembre 2002 – est dépendant, tout comme les opposants au projet, de la représentation ethnicisée du fait basque.

Le discours départementaliste officiel – de l'AND et de l'AED – se veut alors, par conviction et/ou par stratégie, conservateur. Il s'agit notamment de défendre la langue basque, une "richesse patrimoniale" – et non pas de développer son usage – pour répondre à la préoccupation d'une partie de la population soucieuse de "garder ses racines". En effet, le discours départementaliste est alors largement construit par des milieux basquistes mais non nécessairement *abertzale*, tels les milieux proches de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Bayonne (dont les deux principaux porte-paroles sont, à cette époque, Jacques Saint-Martin et Renaud d'Elissagaray). Les associations départementalistes estiment que les problèmes et les possibilités de développement du Pays Basque concernent l'ensemble de la population. Puis, dans un second temps, elles développent l'idée de l'existence de "la partie basque, les Basques qui ont un problème propre qui est celui du maintien de la langue" <sup>33</sup>. Les départementalistes comptent sur un choc psychologique qui serait la création du département et qui permettrait un élan collectif s'appuyant sur un sentiment identitaire territorial "Pays Basque" : "Une identité territoriale, pas une identité ethnique\*, nos adversaires prétendent que le concept a une base ethnique\*, c'est faux, c'est une base territoriale Pays Basque" <sup>34</sup>. Mais, même si les départementalistes font périodiquement, entre 1999

et 2002, référence au développement de la langue basque, la revendication de co-officialisation n'apparaît clairement qu'à partir de la création de la "plate-forme" Batera, dont le discours se veut plus proche des idées *abertzale* – le porte-parole de Batera est Jean-Noël Etcheverry, membre d'Abertzaleen Batasuna. Avant la mise en place de Batera, la question de la langue basque n'est que secondaire. Il ne s'agit que d'une réaction symbolique et défensive à la peur de la perte de l'*euskara*, vécu comme réservoir essentiel de l'*identité basque*, élément donc à conserver. Mais, paradoxalement, la posture "modérée" de laquelle se réclame l'AND et l'AED ne leur est, au final, pas profitable dans la mesure où elle ne permet pas de s'abstraire de la problématique identitaire dans laquelle le discours de l'opposition à l'institutionnalisation tente de l'enfermer.

Pour les milieux départementalistes non-*abertzale*, la langue n'est pas nécessairement – ou du moins, pas systématiquement – centrale dans la construction du discours revendicatif, ce qu'elle est largement lorsque les *abertzale* deviennent les acteurs les plus influents de la revendication départementaliste à la naissance de Batera constituée, au-delà de l'AND et de l'AED, de deux organisations *abertzale*, Euskal Konfederazioa et Euskal Laborantxarien Batasuna. Or, la volonté d'inscrire la langue basque dans l'espace du public, dans le domaine du "pour tous", constitue le seul biais par lequel les mouvements pour la reconnaissance du fait basque sont en mesure de rompre totalement avec la suprématie conceptuelle de l'idée d'*ethnie basque*.

Il reste que toutes les revendications institutionnelles se réclamant de la basquité se trouvent aujourd'hui devant une impasse conceptuelle, celle de construire un argumentaire revendicatif sans être accusées d' "ethnicisme". Là est la plus grande singularité du fait basque, celle d'être dominé intellectuellement par l'intermédiaire de sa supposée condition singulière. En effet, l'idée de singularité basque – incarnée dans le mythe de l'*ethnie basque* – n'est pas nécessairement profitable à la pérennité de la *culture basque*. L'accusation d' "ethnicisme", dont est systématiquement l'objet toute aspiration politico-culturelle basque, s'appuie largement sur l'instrumentalisation de l'histoire de la construction de la singularité basque dominée par l'idée d'a-temporalité et d'étrangeté intrinsèque du *monde basque*, mise en compétition avec le caractère progressiste des idées issues de l'histoire politique nationale, incarné en particulier dans la référence aux *Lumières*.

Les mouvements basques, qu'ils soient *abertzale* ou strictement départementalistes et, au-delà, le *monde basque* en général, subissent plus qu'ils ne revendiquent le mythe de la communauté d'origine et ses dérivés tels que l'*ethnie basque*. Le mouvement *abertzale* – tout comme l'ensemble des autres tendances politiques représentées en Pays Basque nord – n'est pas uni derrière une seule et même

représentation de l'*identité basque* mais il est l'unique force politique au sein de laquelle une tendance à défendre et à développer une conception dynamique de l'*identité basque* existe dans la mesure où son discours revendique un lien potentiel entre citoyenneté et *culture basque*. Le discours *abertzale* tente ainsi de tempérer les visions essentialistes de la basquité issues de l'ethnologisation du *monde basque* dans le cadre de la naissance de l'État en tant que structure politique génératrice et institutrice de représentations *régionales* du fait culturel. En Pays Basque nord, il propose un compromis : celui d'inscrire la *culture basque* dans la sphère du public tout en ne reniant pas les représentations *régionales* actuelles dominantes de la *culture basque* – qui relèvent de l'affect – issues du mythe de la singularité basque et considérant comme implicite *identité basque* et les conditions identitaires héritées.

Ainsi, la survie de ce qui est considéré comme relevant de la *culture basque* est prisonnière de l'opposition national/régional et dépendante de la pérennité ou non de celle-ci. En effet, cette opposition induit nécessairement une représentation essentialiste de ce qui est considéré comme relevant de la *culture régionale* pensée comme fondée en nature dans le cadre de la grille de lecture du monde établissant un lien intrinsèque et indépassable entre faits de culture et faits pensés de nature.

Néanmoins, les mouvements favorables à la reconnaissance politique du sujet *Pays Basque français*, dans leur tentative de relecture du *monde basque*, ont l'avantage de ne pas avoir à rompre avec la cosmogonie basque traditionnelle dans leur démarche de construction cohérente du "territoire Pays Basque" : ils revendiquent essentiellement, du point de vue culturel comme symbolique, la légitimité politique non-exclusive de l'autonome\* *euskalduna*, référent à la fois historique et privé, institué et public. ■

(\*) Doctorant en Anthropologie sociale - LAIOS - EHESS - Paris  
tpierrecourriel@yahoo.fr

## LEXIQUE

---

(mots indiqués dans le texte par un astérisque)

### \* **Autonyme**

Terme par lequel un groupe culturel et/ou linguistique s'auto-désigne dans sa langue vernaculaire. Dans le cas basque, l'autonyme correspond au terme *Euskalduna* et à ses différentes variantes telles *Eskualduna*, *Euskotarra*, ...

### \* **Ethnique**

Aujourd'hui, le terme "ethnique" connote tout ce qui est assimilé au "tribal", à la prééminence des liens de sang, à l'originel, à l'ancestral. L'usage du terme "ethnique" tend, au fond, à mettre en évidence une différence fondamentale et irréductible, qu'elle s'exprime en caractères essentialistes, ou qu'elle provienne d'une essence culturelle pré-moderne. Derrière l'usage de ce terme, il peut y avoir l'idée que la catégorie d'*ethnie* cerne des réalités empiriques indiscutables, dont l'objectivité serait semblable à celle qu'on attribue aux faits de nature. Aussi, le terme *ethnie* cache souvent le préjugé consistant à dire que la différence dans la culture se fonde sur l'idée d'identité originelle. Il reste que, scientifiquement, il n'existe pas de définition consensuelle du concept d'*ethnie*.

### \* **Ethnonyme**

Terme par lequel un dit peuple et/ou un dit groupe culturel est désigné. Dans le cas basque, en langue française, l'ethnonyme correspond au terme *Basque*.

## Notes

- 1 Le terme *Iparralde* signifie "côté nord" en langue basque. Il est utilisé en référence à *Hegoalde* ("côté sud") constitué, en Espagne, de la Communauté autonome basque et la Communauté forale de Navarre.
- 2 Nous entendons par les expressions *monde basque* et *identité basque*, l'espace de représentations au sein duquel il est fait référence à ce qui est pensé et/ou perçu comme étant basque.
- 3 Initiée par l'AED, l'AND, Euskal Konfederazioa (confédération des associations oeuvrant pour la défense et le développement de la langue et de la culture basque), et Euskal Laborantxarien Batasuna (syndicat agricole *abertzale*). Batera organise deux manifestations les 1<sup>er</sup> février et 11 octobre 2003 pour réclamer la création d'un *Département Pays Basque*, d'une chambre d'agriculture, d'une université de plein exercice et la co-officialisation de la langue basque.
- 4 L'association CAP Vivre-Ensemble est née en 1999 en réaction à la création d'un *Département Pays Basque*. Le Cercle Lissagaray, proche du Parti Socialiste local, est créé en 2003 au moment de la première manifestation organisée par Batera. Ces deux associations militent pour le maintien du statut quo institutionnel en Pays Basque français et se réclament de la "défense des valeurs de la République".
- 5 Littéralement, le terme *abertzale* signifie "patriote". Il est utilisé pour la désignation et l'auto-désignation des nationalistes basques quelle que soit leur tendance politique.
- 6 Entretien le 11.01.1999 avec Jacques Saint-Martin, président de l'Association pour un Nouveau Département (AND). Ancien entrepreneur. Il fut PDG de l'entreprise de spiritueux *Izarra*, administrateur de l'organisation patronale du Pays Basque, membre de l'union patronale du Guipúzcoa, ainsi que de celle de Navarre, et président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Bayonne.
- 7 À ce propos, une étude de l'Institut Culturel Basque (Euskal Kultur Erakundea), *Pratiques culturelles et identités collectives en Pays Basque*, menée sur l'ensemble des Pays basques nord et sud durant l'année 2004-2005, fait le point sur la diversité des représentations contemporaines de l'*identité basque* en *Iparralde*. Elle montre la prédominance de trois référents signifiant, au sein de la population, l'appartenance basque : le fait de parler l'*euskara*, celui d'être né en Pays Basque et celui d'être d'ascendances basques.
- 8 En juillet 1992, Christian Sapède, sous-préfet en poste à Bayonne lance, en Pays Basque nord, une démarche intitulée "Pays Basque 2010". Il invite les élus politiques, les représentants des milieux de l'enseignement, de la culture, du secteur économique et social, ainsi que les différents services publics, à entreprendre une réflexion participative sur l'avenir du territoire du Pays Basque français à l'horizon 2010. Une vaste entreprise de prospective territoriale et de sollicitation de la société civile est alors lancée pendant laquelle des élus, des représentants de l'administration publique et du monde socioprofessionnel doivent, en s'appuyant sur le travail d'un bureau d'étude parisien (le GERPA, Groupe d'Étude Ressources Prospectives Aménagement), établir des scénarios de développement.

## Notes (suite)

- 9 Entretien le 23.03.2000 avec Renaud d'Elissagaray, membre de l'Association des Élus pour un Département Pays Basque (AED). Polytechnicien, membre du conseil municipal de Bayonne de 1995 à 2001, secrétaire puis porte-parole de l'AED de 1975 à 2001. Carrière professionnelle dans l'industrie électrique et dans la banque. S'est notamment occupé de la gestion des capitaux d'Indosuez.
- 10 *Ibid.*
- 11 *Ibid.*
- 12 *Ibid.*
- 13 Jean-François Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, Presses Universitaires de France, Collection "Ethnologies", Paris, 2002, p.13.
- 14 L'expression *euskaldun berri* signifie à la fois *nouveau bascophone* et *nouveau Basque*. En effet, l'ethnonyme basque *euskalduna* se traduit littéralement par "celui qui a la langue basque".
- 15 Charte d'Itxassou du 15 Avril 1963 donnant naissance à *Enbata* qui passe du statut d'association à celui de mouvement, in. Patrick Cassan, *Le pouvoir français et la question basque (1981-1993)*, L'Harmattan, Paris, 1997, pp. 137-138.
- 16 École primaire au sein de laquelle l'enseignement se fait exclusivement en langue basque.
- 17 Abertzaleen Batasuna (*L'unité des patriotes*) est une coalition. Au premier tour des élections municipales du mois de mars 2001, elle obtient 10 % des suffrages sur les 13% de vote nationaliste basque.
- 18 Entretien le 22.09.2004 avec Peio Claverie, membre de Abertzaleen Batasuna. Enseigne la langue basque en école primaire publique. Conseiller municipal de Biarritz. Président de la section du Rugby amateur au Biarritz Olympique Pays Basque. Favorable à la départementalisation du Pays Basque français et à la co-officialisation de la langue basque.
- 19 *Euskal Telebista* : nom de la télévision basque qui depuis 1982 émet ses programmes des deux côtés des Pyrénées. Elle dispose de deux antennes, la première en langue basque et la seconde en langue espagnole. La couverture hertzienne du Pays Basque français n'est quasi totale que depuis juillet 1998. Depuis octobre 1988, un correspondant est en poste à Bayonne.
- 20 Témoignage anonyme recueilli dans un bar.
- 21 Entretien le 27.01.2000 avec Louis D., membre de l'association Citoyens en Adour-Pyrénées Vivre-Ensemble. Bayonnais, père de famille. Opposé à la co-officialisation de la langue basque.
- 22 Entretien avec Jacques Betbeder réalisé par l'Observatoire du communautarisme le 11 novembre 2005. Consultable sur le site [www.communautarisme.net](http://www.communautarisme.net).
- 23 Entretien le 27.01.2000 avec Louis D.
- 24 Forme de danses basques.
- 25 Élodie Baubion-Broye (propos recueillis par), "Les Basques de Paris. Christophe Hondelatte, radio star", *Pays Basque Magazine*, n°21, Janvier-Mars 2001, p.69.
- 26 "Résolument opposé au département Pays Basque", *Journal de CAP Vivre-Ensemble*, n°1, octobre 1999.

**Notes (suite)**

---

- 27 Entretien le 20.07.2004 avec Christian Aguerre. Opposé à la co-officialisation de la langue basque.
- 28 Entretien le 31.01.2000 avec Raphaël Lassalette, maire socialiste de la commune d'Hendaye.
- 29 Lucien Etxezaharreta, "Raphaël Lassalette, citoyen engagé", *Le Journal du Pays Basque*, 23-24 février 2002.
- 30 Communes de langue gasconne.
- 31 Discours de Renaud d'Elissagaray en fin de manifestation du 9 octobre 1999, *Enbata*, n° 1597, 14 octobre 1999.
- 32 Entretien le 23.03.2000 avec Renaud d'Elissagaray, membre de l'Association des Élus pour un Département Pays Basque (AED).
- 33 Entretien le 11.01.1999 avec Jacques Saint-Martin, président de l'Association pour un Nouveau Département (AND).
- 34 Entretien le 23.03.2000 avec Renaud d'Elissagaray, membre de l'Association des Élus pour un Département Pays Basque (AED).



*Photographie Raphaël PIERRE*

# DE LA PIERRE ET DE LA MAÇONNERIE, ÉTUDE ETHNOGRAPHIQUE

Michel DUVERT

## Résumé :

Ce travail de terrain a pour but de faire connaître, le plus précisément possible, des métiers liés à la pierre, son extraction, sa mise en forme, ainsi qu'à la maçonnerie (spécialisations, techniques, outils, vocabulaire, etc.). Un vocabulaire technique est présenté ainsi que des expressions de métier.

## Laburpena :

Lekuan berean egin den lan hunek nahi ditu ezagun-arazi, ahal bezain zorrozki, harriari lotuak diren ofizioak, nola atheratzen den, moldatzen, eta hargintzari (lan berezi, lan modu, tresna, hiztegi...). Emaiten dira lan moduko hiztegi eta ofizioko erran molde.

37

## MOTS CLÉS

Carriers,  
tailleurs de pierre,  
techniques.

## Hitz-gakoak

Harrobilari,  
harri pikatzale,  
lan modu.

## 1. INTRODUCTION

Le présent travail est le résultat d'enquêtes ethnographiques visant à cerner le travail de la pierre dans le milieu traditionnel. Ces enquêtes résultent de libres discussions qui prennent forme ici autour de professionnels. Une partie de ce travail concerne la création ; elle a été publiée dans le dernier numéro hors-série consacré à la pierre, dont la lecture prolongera le présent travail (Duvert, 2003).

Le milieu traditionnel connaît trois métiers associés à l'extraction ainsi qu'à la mise en forme de la pierre :

- **Harrobizalea** est le carrier.

- **Harripikatzalia** est celui qui taille la pierre.

- **Hargina** est, par rapport aux précédents, celui qui remplit **trois** fonctions : il trace (*markatu, trazatu*), il taille (*lantu, pikatu*) et il pose (*pausatu*), autrement dit il réalise un projet. C'est le seul qui a la science complète de la pierre (*harri-egina*, il fait la pierre) ; il est capable de livrer un produit fini qui a une signification sociale, et ce, à partir de l'état naturel (il fait une maison, un monument funéraire, une cheminée, un pavage...).

38

Autrement dit, les deux premiers métiers, *harrobizalea* et *harripikatzalea*, ne sont probablement que des spécialisations du métier *d'hargin*. Prenons un exemple, sur Larrun/La Rhune, à Iturriederretako arkadia, où ces activités furent confondues et contemporaines. Les *hargin* n'avaient pas d'atelier dans ces lieux. Ils pouvaient y rester parfois trois à quatre jours afin de tailler des pierres. Ils résidaient alors dans de petites *etxola* qui sont aujourd'hui en ruines et sont en tout point comparables à celles des bergers ou à celles associées aux bergeries ou *ardiborda*. L'une d'entre elles subsiste en partie. Édifiée en pierre sèche, elle a une entrée sous pignon (déplacée latéralement) et mesure environ 8 x 2.5 m. On trouve encore les restes de petits établis en pierre, dans *harrilantzeko tokia* qui désigne l'atelier en plein air (Fig. 1A – établi de pierre, la surface de travail est un plan incliné), proches de l'endroit où des bouviers venaient chercher la pierre pour la descendre et la livrer (Fig. 1B). Jusque dans les années 1914, une trentaine de personnes travaillaient ici à l'extraction de la pierre et fabriquaient des pavés pour Bayonne et la côte.

Sur la condition des *hargin* labourdins sous l'Ancien Régime, on consultera Lafourcade (2003).



Fig. 1A et Fig. 1B

### 1.1. Éléments du paysage

Voici quelques termes utilisés pour décrire le paysage dans lequel se trouvent les carrières ou les affleurements, en Labourd, dans le secteur de Larrun :

Cours d'eau : *erreka*, *ur-erreka*. *Ur begia* : résurgence (*ithurria* est la source à débit continu)

Étendue d'eau/marécage : *ihiztoka* (l'eau y reste à demeure, avec la végétation appropriée - *ihia* est l'ajonc)

Crevasse : *Harritartia*

Éboulement : *lur lehertu*

Fissure naturelle dans un banc, plan de clivage : *trinka*

Fracture : *arraila*

Passage : *pasaia* (voie qui se déroule dans un paysage), *lepoa* (un col, un accident)

Pente : *malda* (quelle que soit son angle)

Port (en montagne) : *bortu*

Sous-bois : *oihanazpi*, *oihan* étant la forêt (à Saint-Pée par ex.) et *xara* le bosquet ou la petite forêt (à Ainhoa par ex.)

Surplomb/ravin : *erroitz*

Torrent : *zurumba*

Tremblement de terre : *lur ikar*

Versant : *mazela*

Hauteur : *mendixka* (*Mendia* est la montagne et *kaskoa*, la crête de montagne)

Parcelle sur la lande : *larreki* est une parcelle que certains prétendent **toujours** clôturée alors que d'autres soutiennent le contraire. Dans le premier cas, elle correspond soit à des endroits incultes couverts de touya ou *othardi*, soit à des fougeraies ou *iratzeleku*. L'enclos est *zerrakura*.

### 1.2. Minéralogie

Pour l'un des informateurs, *hargin*, la "matière" se traduit par *harria*, comme la pierre.

*Arkadia* est le gisement, l'affleurement, le banc.

La structure feuilletée de la roche d'où sont tirées des dalles se dit *peña*. Celle d'où sont retirées les grandes pierres que l'on plante verticalement pour faire des clôtures est *harlosa*. Les plus grandes lauses étaient descendues en traîneaux

(Urbistondo, 2003).

La pierre de Larrun a différents noms en fonction de sa texture, de sa nature et de son apparence : *kaikuharri*, *eztelarri* (gréseuse), *harrixaba* (qui se délite en larges plaques).

Ardoise : *arbel*

Argile : *buztin*

Boue : *basa*

Pierre à chaux : *kisu harri*. Elle se présente sous deux variétés, l'une blanche, l'autre grise. C'est la première qui est préférée ; à l'occasion, elle servait à faire du ciment (faute de pouvoir ponctuellement s'approvisionner dans les Landes). On obtient ainsi *kisua* ou *kisu bizia*. Il y a à Ainhoa deux grandes carrières à chaux, l'une abandonnée, l'autre est la carrière actuelle. La première appartenait à un particulier. On venait y chercher de la chaux stockée à un moment donné dans des sacs de 50 Kg. Cette chaux était utilisée, sous forme de petits cailloux, pour amender les sols, ces pierres fondant avec le temps. Elle servait aussi à blanchir les maisons et à faire du mortier (*morteru*) en la mélangeant avec de l'argile et peut-être même avec de la bouse de vache.

Charbon minéral : *ikatz* (charbon de bois : *egurikatz*). Jusque dans les années 1930, du charbon était extrait d'une mine de l'Ibantelli/Ibanteilly (à titre indicatif, jusque dans les années 1940, on faisait aussi du charbon de bois, de très nombreux sites en témoignent, ne serait-ce que par le sol noirci en profondeur).

Grès : (probablement) *eztelarri* (*eztela* est la meule circulaire pour affûter)

Marbre : *marbola*

Ophite : *burdin harri*

Poudingue : *giltzurdin harri*

Quartz : *gatzarri*

Sable : *sablia*

Schiste : *lapitz*

Silex : *suharri*

Minerai de fer et scories : *minarri*

Au fil des archives, de vieux termes voient le jour. Ainsi, sur un devis d'expertise d'Ainhoa du 16 novembre 1723 portant sur le travail de maçonnerie d'un canal de moulin, on peut lire que l'on a utilisé "de la pierre menue, vulgairement appelée *assent harria*", *asentatu* est maçonner dans le dictionnaire de Lhande.

## 2. LE CARRIER

L'enquête se déroule d'abord en Labourd, à Bidache ensuite à Ainhoa et Ascain/Azkaine, puis se complète au mont Legate en Baztan (Navarre) ; le panorama présenté est de portée très générale.

### 2.1. Bidache/Bidaxune

Bidache est construit sur la pierre et toutes les carrières se touchent. Les formations riches en silex ont été exploitées dès le Paléolithique (Normand, 2003).

La pierre de Bidache a été très utilisée (Duhart, 2003), paradoxalement le célèbre château est en pierre d'Angoulême. Ces carrières étaient encore en fonction, bien que sur le déclin, jusque dans les années 1950. Elles se vendaient, et même se louaient ; ce fut le cas au lendemain de la guerre où un homme y travailla avec un cheval et un chariot.

À l'entrée du XX<sup>e</sup> siècle, elles devaient employer pratiquement autant d'ouvriers qu'il y avait d'agriculteurs, tant et si bien que, dans les familles, il y avait toujours quelqu'un qui travaillait aux carrières du village.

Les carriers étaient tous bilingues, parlaient le gascon et le français. De rares Basques travaillaient parmi eux.

#### 2.1.1. La pierre

Au siècle dernier, les carriers et les tailleurs de pierre de Bidache restaient entre eux. Ils ont peut-être eu quelques contacts avec ceux de Larrun, mais peu, de plus ce n'est pas la même pierre. Ils avaient davantage de contacts avec le village voisin de Gixune/Guiche où la pierre était broyée pour l'industrie chimique à Bayonne.

Les Bidachots exportaient leurs productions vers Bayonne et la Côte Basque, débouché naturel et historique. Ils ont largement contribué à la construction de la ville et de toute cette région. Sauf exception, ils n'allaient pas dans les Landes, ni en Béarn, ni dans le Pays Basque intérieur, où ils n'avaient pour ainsi dire pas de contact.

À Bidache, une carrière est une butte de pierre de quelque 10 m. de large qui était attaquée de front (ou *teste* de la carrière) pour dégager les *bans de peyre* ou *maire de pèiras*. La pierre de Bidache n'est pas homogène, chaque carrière a son type de pierre : *peyre blanche* et *peyre rousse*, *tignère* à cause du silex.

Certains bancs remarquables pouvaient avoir un nom. C'est ainsi que dans la

plus grande carrière, celle du moulin, le troisième banc, le plus épais et le plus riche en *tigne* (silex), avait reçu le nom du moulin ; les carriers l'appelaient *Robi*. Cette façon de faire ne devait pas être rare et se comprenait par la grande familiarité entre ces hommes et la pierre.

Dans ces carrières on travaillait tant qu'il faisait jour. Il n'y avait pas de repos, sauf pour manger. S'il pleuvait, on se couvrait avec des sacs de jute ; seuls les tailleurs de pierre étaient à l'abri sous leurs hangars.

Le travail était continu car la pierre n'étant pas un matériau périssable, du stock était fait d'avance. Les commandes, toujours passées au patron qui les transmettait à ses contremaîtres, étaient exécutées à la demande : pierres tombales, croix, pierres de voûte.

### L'extraction

Les anciens commençaient par enlever de la terre en surface. Puis ils faisaient des trous dans la roche qu'ils avaient mise à nue. Deux hommes tapaient sur une barre à mine qu'un autre tenait (plus tard ils utilisèrent des compresseurs). Ils mettaient ensuite de la poudre dans l'orifice, puis une mèche. L'un d'eux hurlait : "gare à la mine !" et tout sautait. Sur les bancs dégagés le procédé était le même (Fig. 2A). Pas de masse et de coin. On descendait ainsi progressivement et le front de la carrière prenait forme. Chaque fois, il fallait séparer les gravats des pierres.

Des femmes et des enfants, avec des pioches et des râteaux, nettoyaient les abords des éboulis. Ils n'arrêtaient pas, il y avait toujours quelque chose à faire. Ils ramassaient les blocs et les cailloux, sortaient la terre et dégagent les voies.

Des ouvriers cassaient et triaient les pierres extraites. D'autres les apportaient avec des traîneaux jusqu'aux wagonnets. Plus tard elles seront évacuées en camion ou bien avec des portiques et des bennes circulantes permettant de dégager les abords du front de taille (Fig. 2B).

Les pièces intéressantes étaient recueillies et portées aux tailleurs de pierre.

### L'évacuation

Une fois taillées à la demande, les pierres étaient acheminées par wagonnets (Fig. 2C) et chargées dans de plus grands wagons circulant sur une voie ferrée périphérique commune appartenant à toutes les carrières. Cette voie aboutissait à un embarcadère, le transport par route était exceptionnel. Tout transitait par l'Adour : le bois y descendait par flottaison, et les lourdes gabarres, qui n'étaient

pas encore remplacées par le chemin de fer et les camions, assuraient l'essentiel du trafic de marchandises (pierres de Bidache, gravier des Gaves...) et même des animaux. Sur le quai, toutes ces pierres étaient soigneusement rangées en tas. Puis on se mettait à plusieurs pour les charger à l'aide de bayarts (sortes de brancards à renforcements métalliques). Il fallait faire vite, ne disposant que du temps que laissait la marée. En effet, les gabarres partaient sur Bayonne avec la marée descendante et celle-ci n'attendait pas.

Parfois le célèbre vapeur "L'éclair" en remorquait deux ou trois lourdement chargées de pierres, mais certaines étaient équipées de moteurs. En 1920 "L'éclair" qui, depuis les années 1893, assurait la liaison avec Bayonne, était bien fatigué ; il devint la propriété de M. Labarrère, carrier à Guiche, et servit à conduire des gabarres de calcaire à destination de la soudière de Mouguerre ou des hauts fourneaux du Boucau. En 1928, il descendit l'Adour pour la dernière fois et finit sous la morsure des chalumeaux. Le commandant W. Boissel récupéra sa figure de proue pour le Musée Basque.

Comme on le voit, il en fallait des bras pour remuer toute cette pierre, non seulement à Bidache mais aussi à Bayonne où l'on devait décharger. Parfois quelques incidents survenaient, de lourdes gabarres s'échouaient, des wagons versaient, et, dans ce cas, il fallait tout nettoyer et remettre en place, et ce, par tout temps. Ce n'était pas une partie de plaisir.

### 2.1.2. Le travail des hommes

La carrière était un monde structuré. Il existait une hiérarchie qui comprenait six degrés correspondant à des tâches définies : en haut, le propriétaire ou maître-carrier, puis le contremaître et les tailleurs de pierre, ensuite les manœuvres et les rouliers, enfin le mousse (pour des raisons de commodité, ils ne seront pas présentés dans cet ordre). En principe ces catégories ne se mélangeaient pas, surtout celle des tailleurs de pierre qui formait un groupe bien défini. Tous ces gens étaient des travailleurs réguliers, il y avait peu ou pas de saisonniers. Ils travaillaient "de soleil à soleil" : ils commençaient leur journée au lever du soleil et rentraient chez eux à son coucher, mangeant le midi sur place.

### La répartition des tâches

**a) Le maître-carrier** était le propriétaire de la carrière. Il venait parfois sur les lieux avec chapeau et canne. Son regard et son parler en imposaient. C'était le patron.

On était très respectueux de sa personne. On cherchait à ne pas se faire repérer. On parlait à voix basse quand il était là ; les ouvriers, en particulier, se taisaient devant lui. Ces hommes gardaient leur pouvoir jusqu'à 80 ans parfois ; rare était le fils qui, dans ces conditions, pouvait reprendre l'affaire. Voici les noms de quelques-uns d'entre eux : Sabanots, Larrodé, Boissonier, Gardères, Dubarbier. Leurs carrières portaient leur nom.

**b)** Au bas de l'échelle, **le mousse** (*lou mousse*). On l'était à partir de 12-13 ans. Le travail consistait à porter le repas ou quelques bouteilles aux ouvriers. En fait, il faisait toutes sortes de commissions. À partir de là, le jeune pouvait monter dans l'échelle des emplois et surtout devenir un prestigieux tailleur de pierre. Le rêve !

**c) Les manœuvres** (*les manobres*) étaient des ouvriers non spécialisés, bons à tout faire, faisant le travail de force ; ils arrachaient la pierre de la carrière avec la main, le pic et la barre à mine. Certains ayant plus de savoir-faire, d'expérience que d'autres, les nouveaux venus se formaient à leur contact. Ces ouvriers étaient en général des paysans à faibles ressources. Ils avaient une ou deux vaches bretonnes pour le lait, un jardin, de la volaille. Leurs bêtes étaient amenées au Thys et revenaient de ce pacage le soir, en flânant sur la place du village. En ce sens, Bidache était un village comme tant d'autres.

**d) Les rouliers** étaient ceux qui déblayaient la terre et les pierres sur le front de taille et sur le lieu de travail. Ils la triaient, la chargeaient et la portaient, par charrette ou traîneau, dans des wagonnets tirés par un cheval, aux tailleurs de pierre. C'était une opération parfois délicate ; si le terrain était pentu, il fallait sauter sur le wagonnet pour le ralentir et retenir les chaînes qui auraient pu entraver l'animal. Une fois taillée, ils amenaient la pierre dans de plus grands wagons pour la charger ensuite dans les gabarres, direction Bayonne. Les rouliers étaient responsables de ces wagons tirés par de lourds percherons appartenant au patron. Il y avait une écurie dans la carrière où les chevaux étaient soignés. On pouvait aussi utiliser des couples de mules mais jamais de bovidés. En fin de journée, les rouliers amenaient les animaux avec leur charrette dans le Lioury pour les rafraîchir et les laver. Les rouliers retiraient également la terre des éboulis qui provenaient de la marne intercalée entre les bancs de pierre. Ils l'entassaient en de grands monticules, à la manière des terrils (*terriet*). Des femmes pouvaient les aider dans ce travail avec des pioches et des râteliers, de même elles veillaient à l'entretien des abords, au dégagement des rails, des voies d'accès et d'évacuation des matériaux. En général il s'agissait de femmes d'ouvriers ou plus rarement de femmes voulant se faire quelques sous.

Tous ces ouvriers étaient au bas de la hiérarchie et vivaient chichement. Ils étaient issus de familles d'agriculteurs où l'on était nombreux, jusqu'à une dizaine d'enfants par maison. Parfois la carrière était un appoint, ils venaient travailler à mi-temps ; le reste du temps ils se livraient à quelques activités agricoles. Il y eut des familles qui travaillèrent aux carrières de père en fils, soit dans celles de Bidache même, soit dans celles de Guiche. Ces ouvriers étaient peu payés, le moins possible à vrai dire, et ce en argent, jamais en nature.

**e) Les tailleurs de pierre** étaient accroupis ou à genoux à longueur de journée, maillets et ciseaux en main. Ils dégrossissaient les pierres apportées par les rouliers et donnaient forme aux cailloux. Ils les finissaient et exécutaient les commandes passées au patron. Ils travaillaient sous des hangars, édifiés sur de beaux piliers carrés en pierres de taille liées par un bon mortier de poussière de roche et de chaux, ou dans de petites cabanes en pierre. Ils étaient deux fois plus payés que les manœuvres, comme ces derniers, ils l'étaient à la journée, pas à la pièce. "C'était des gens d'honneur, on leur faisait confiance. C'était des as !".

On ne leur connaissait pas de saint patron, cependant ils avaient leur fête pour l'Ascension. Il faut dire que ce n'était pas vraiment une fête pour les ouvriers de la carrière avec lesquels ils ne se mélangeaient pas. Ils formaient un groupe à part au village. Prenons un exemple, il y avait bien des artisans comme le forgeron, qui était populaire, adroit, bon artisan, mais eux formaient une sorte d'aristocratie. Il y avait de l'orgueil chez ces hommes. C'était des artistes. On les montrait du doigt. Ils construisaient des maisons et faisaient des œuvres rares que tout le monde pouvait admirer, comme le beau clocher de l'église qui s'élance vers le ciel. Malheureusement, de nombreuses réalisations ne sont plus, ainsi sur la place de Bidache : une mairie avec un bel encadrement d'horloge, les arcades des halles, un très beau bassin circulaire qui gardait un niveau d'eau constant grâce à une source qui alimentait également le village. Tout ceci fut détruit par un incendie ; puis on reconstruisit sur leur emplacement. Pour être tailleur de pierre il fallait "avoir du piston" ou avoir un père tailleur de pierre. On entrait ainsi mousse puis on devenait apprenti pendant deux à trois ans. À cette occasion on voyait vite si vous aviez ou non le don. Dans ce cas le patron, éventuellement après avis du contremaître, vous donnait son feu vert et le rêve se réalisait. Sinon, vous retourniez manœuvre.

**f) Le chef d'équipe** ou contremaître (*lou contremestre*) dépendait directement du patron. Il était responsable soit de la carrière (si celle-ci était grande il y en avait plusieurs), soit des manœuvres et des tailleurs de pierre. Ces gens n'étaient pas com-

modes, on les craignait beaucoup. Ils ne travaillaient pas, mais organisaient le travail en commandant aux hommes : "toi tu fais ceci, toi tu fais cela"... Ils étaient durs avec les ouvriers, ils les faisaient beaucoup travailler et cherchaient à se faire bien voir des patrons, bien qu'ils n'en aient retiré, semble-t-il, aucun avantage particulier. Par leur conduite, ils furent à l'origine de conflits sociaux.

Ces hommes étaient cependant très estimés dans le pays, comme l'étaient les tailleurs de pierre. Ils étaient précédés d'une grande réputation car eux aussi savaient tailler la pierre. Eux aussi étaient des artistes.

### **Les outils et autres instruments de carrier**

Pour attaquer la pierre, les longues et lourdes barres à mine étaient surtout utilisées. Les bancs étaient désorganisés à coup de mines ou avec des pics. Les pierres étaient manipulées par la barre à mine (pas de barre en bois) qui était vraiment l'outil du carrier. Certains d'entre eux étaient particulièrement adroits. Les grands blocs pouvaient aussi être roulés sur des rondins quand on avait à les déplacer sur des surfaces dures, comme des bancs de pierre par exemple. Étaient également utilisés des palans et des chaînes pour bouger des blocs. Les accidents étaient rares, les gens savaient s'y prendre et se formaient sur le tas.

47

Pour le transport, il y avait les traîneaux (*carus*), des chars à deux roues avec rayons et parties renforcées par des pièces métalliques ; il fallait que tout soit robuste. On utilisait aussi des tombereaux que l'on pouvait donc chavirer et qui, eux, ressemblaient plus à de l'outillage de paysan. Tout cela appartenait à la carrière, on n'apportait pas d'outils personnels.

Et puis il y avait les wagonnets et wagons (*vagouns*) faits dans un bois spécial qui ne se fendait pas sous l'impact des pierres, une essence qui se comportait comme de l'étaupe. C'était le *bouru*, une sorte de peuplier. Des bosquets se trouvaient près des carrières. On plantait aussi des acacias dont le bois servait également à faire des instruments robustes.

Ce petit monde des carriers bidachots a vécu ainsi jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale. Après des siècles d'activité, le silence a commencé à s'installer.

### 2.1.3. Illustrations : choix de cartes-postales anciennes

Fig. 2A : Carrière de Sartuque - Bardoze/Bardos

Sur ce grand front de carrière, on voit bien l'alternance des bancs de roche et de marne. Les manœuvres sont debout sur les bancs, équipés de pics et de barres à mine. Ils mettent à nu un banc de pierre de quelques mètres d'épaisseur ; après avoir fait ce découvert, ils le font sauter à la mine et font tomber les pierres qui s'accumulent en éboulis. Les rouliers les trient et chargent des camions et des wagonnets. Deux enfants encadrent un homme, ils sont étrangers au travail de la carrière.

Fig. 2B : Carrière de Castagnet - Akamarre/Came

On voit (au milieu) une source contenue par un petit édifice. Les manœuvres sont debout sur les bancs, munis de pics et de barres à mine, ils les désagrègent ; d'autres barres à mine sont dressées sur les bancs. Au pied des éboulis ainsi formés, se trouve un wagonnet plein de pierres, accompagné par un roulier et quatre femmes qui posent pour la photo. Au premier plan on voit quelques tas de terre issus des éboulis.

Cette carrière semble avoir été exploitée avant celle de Bidache ; on dit qu'il y avait un château à son sommet, le château de Came. Cette carrière n'est pas typique de celles de Bidache, les pierres n'y sont pas du tout régulières, certains bancs sont fins, d'autres épais. Elles n'étaient pas aussi plates qu'à Bidache. Du reste, il semble que l'on n'ait pas beaucoup taillé de pierres à Came.

BARDOS (B. Pyr.) — Carrières de pierre de Sartuque



Fig. 2A



CAME — Carrières de pierres, dites de "Bidache" - M. CASTAGNET, Propriétaire

Fig. 2B

Fig. 2C : Carrière Dubarbier - Bidaxune/Bidache

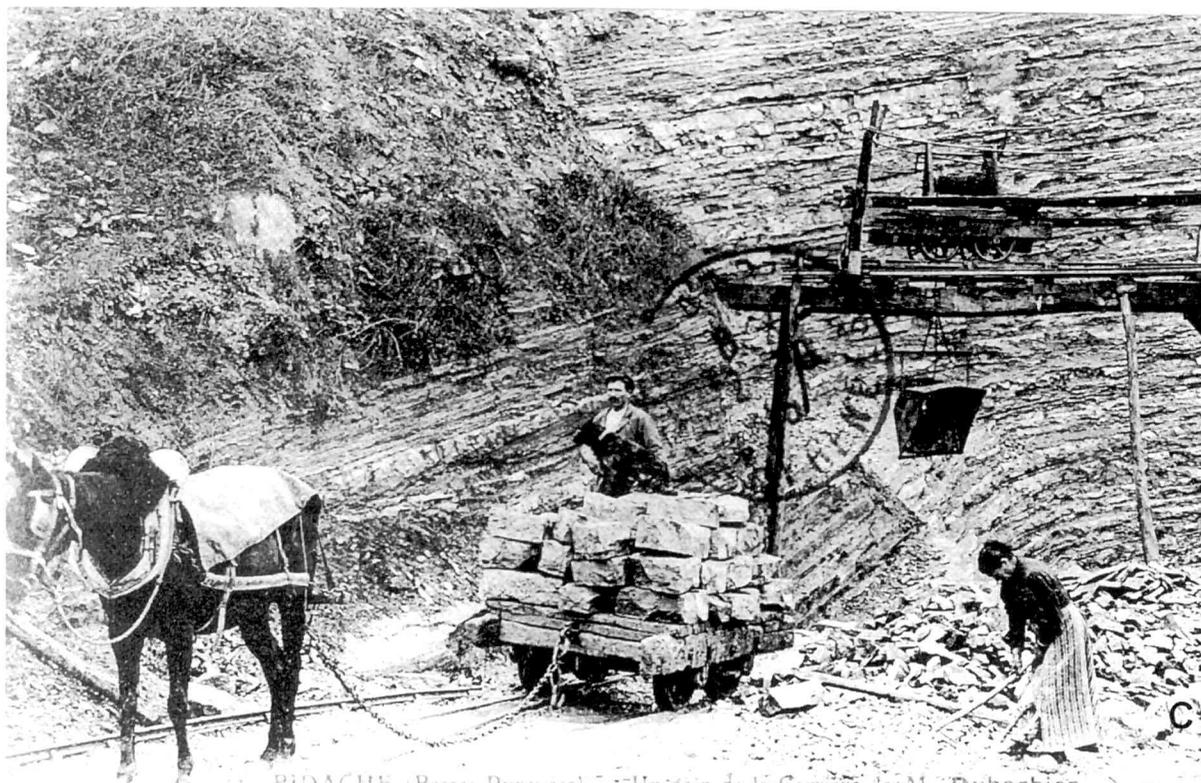


Fig. 2C. — BIDACHE (Basses-Pyrénées) — Un coin de la Carrière de M. Dubarbier.  
 Photo A. L. Boreau — Océa Oxyrid

50

Cette photo donne une idée du travail de manutention nécessaire pour charrier les pierres et nettoyer les lieux. À partir des bancs, les pierres sont apportées avec un portique puis évacuées dans un wagonnet. Ce dernier, conduit par un roulier, est tiré par un cheval protégé des intempéries et muni d'un robuste collier. Au premier plan, une femme avec une pioche et un petit panier rond nettoie les abords, enlève les cailloux encombrant les rails et les accès. Commentant ces photos, le témoin ajoute : "on voit bien qu'elle a l'habitude de faire ce travail".

**Témoin : G. Bordenave, meunier à Guiche, qui fut roulier dans la carrière du Moulin.**

## 2.2. Ainhoa

Oihaneko harrobia est le nom de la carrière actuelle, elle est implantée dans le quartier Xara, à la limite d'Urdazubi/Urdax. Elle livre un calcaire gris ou blanc qui n'a jamais servi pour la pierre de taille, semble-t-il. Il était utilisé comme pierre à chaux (d'où son nom de *kisuarri*) ; ainsi, en 1975 le Service des mines notait que c'était la seule carrière productrice de chaux dans le département. Actuellement, on concasse cette pierre pour construire des routes.

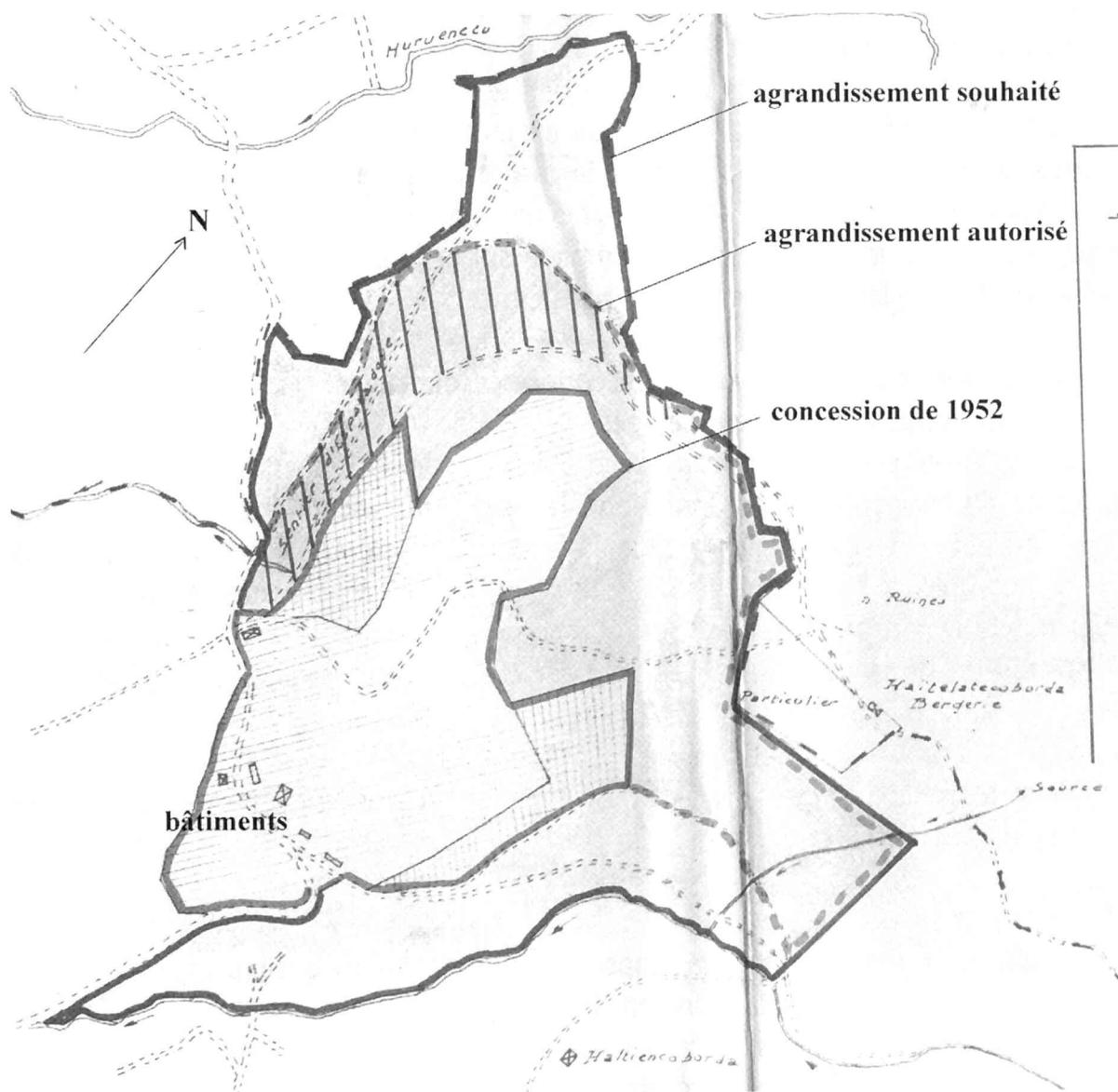


Fig. 3

En 1952 M. Larronde "maître-carrier" à Zuraide/Souraïde, en exploitait un peu plus de 8 hectares, moyennant un bail de 18 ans. Jusqu'en 1970, une trentaine

d'ouvriers (*langileak* ou *peonak* - *peontza* est le travail de l'ouvrier) étaient employés sous la direction d'un responsable ou *komisa*.

Il y avait, avant l'extension actuelle de la carrière, deux bâtisses sur le chantier :

- une cantine équipée, les ouvriers apportaient leurs gamelles et mangeaient sur place ;
- un *etxola* pour ranger les outils qui étaient fournis par le patron.

C'était une main d'œuvre locale, des habitants de Sara/Sare, Senpere/Saint-Pée, quelques Ainhoar et des Navarrais, ils ne travaillaient que si le temps le permettait. Leur origine sociale se trouvait chez les cadets, les maîtres de maisons restaient à la terre à plein temps.

En 1975, l'Office National des Forêts examine une demande d'extension de la carrière d'Ainhoa (Fig. 3). L'accord de la mairie ne suffit pas, il faut celui du Service des Mines et de l'ONF (qui touche une part des revenus versés à la commune *du simple fait* que la carrière empiète sur la forêt ; or cette forêt appartient bel et bien au village, mais est gérée par l'Office...)

Que la pierre soit destinée à être concassée ou taillée, de l'extraction à l'évacuation, on définissait plusieurs étapes.

La première était *lekuen ezagutzea* : les ouvriers se mettaient en ligne, au sommet d'une pente. Tous fouillaient la terre en descendant avec des pelles rondes (*palak*) et des pioches ordinaires (*aitzurak*), leur but étant de mettre à nu de la roche propre. La terre évacuée était rejetée vers le bas et roulée sur la pente. À partir de là, on produisait soit de la pierre concassée, soit de la pierre de taille. L'exploitation de la carrière s'envisageait et se poursuivait sans sondage "de prévision". Tant qu'il y a de la matière, on avance.

Voici les étapes successives de l'exploitation actuelle (les photos sont commentées à la suite).

## Concasser la pierre

**a) Zilatzia** était la première étape : à l'aide de barres à mine (*palenkak*), les carriers (*harrobizaleak*), toujours en ligne, attaquaient la roche pour faire des sortes de terrasses étroites (*esteiak*) sur lesquelles ils se tenaient. Autrefois, ils étaient tous encordés, et leurs cordes étaient retenues par des piquets au sommet du front de taille (*harrobiko pareta*). Ces carriers étaient des hommes vigoureux qui avaient été choisis par le patron. Ils désagrégeaient la roche qui s'éboulait sous eux.

**b) *Haustia***, la fragmentation : la roche éboulée était cassée à la masse (*mazoa*) au bas du front de taille. La roche mère (*arroka*) était réduite en morceaux (*blokak*), puis en cailloux (*harriak*) et en éclats (*ezkaldak*). En poursuivant la fragmentation, on obtenait d'une part le (*g*)*arra*, le gravier, puis du sable, *sablea*, et d'autre part des déchets de cailloux et de terre ou *zaborra*, ainsi que de la poussière (*errauts*) qui retombait en une pellicule "sans caractère", *oaska*.

**c) *Berexitua/berextea***, trié : les roches arrachées étaient triées au bas du front de taille. Cassées à la masse, elles étaient dégrossies et séparées des débris.

**d) *Kargatua***, évacué : les blocs cassés étaient chargés dans un wagonnet à bascule monté sur rails. Le chargement était fait à la main, mais aussi avec une fourche aux dents assez rapprochées (les déchets s'écoulaient ainsi) ou *furtxa*. Les wagonnets étaient poussés jusqu'à un quai, et, de là, leur contenu était basculé dans un camion. On pouvait aussi ranger (*pleatzea*) les pierres sur un camion pour les emporter directement.

Fig. 4 : Carrière d'Ainhoa



Fig. 4A : front de la carrière

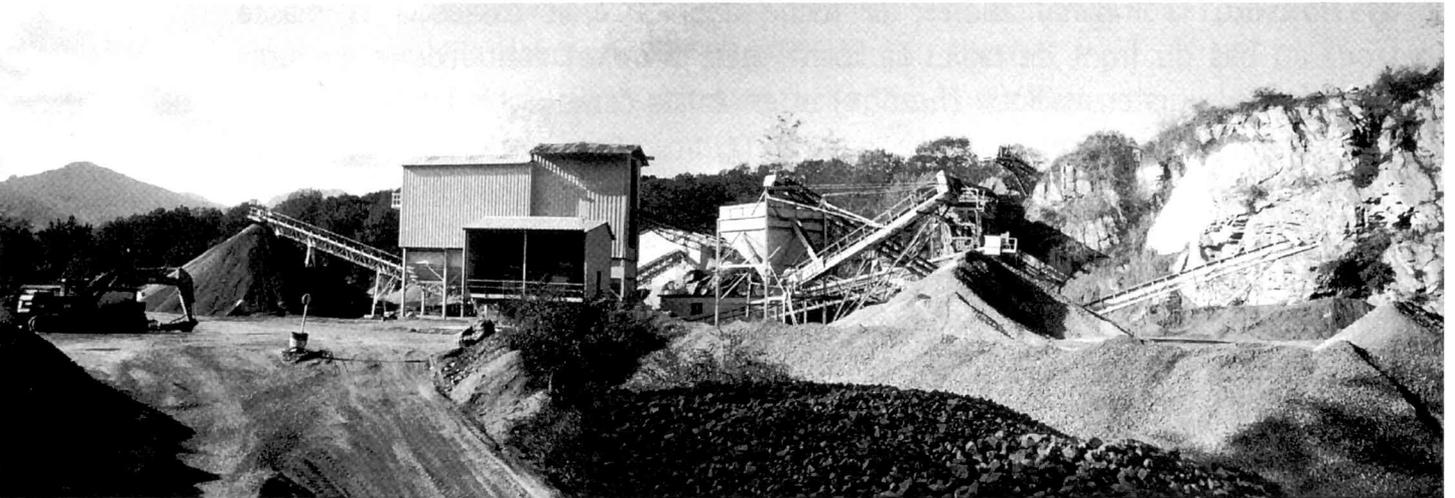


Fig. 4B : extraction, broyage et calibrage



Fig. 4C : charge d'un camion



Fig. 4D : pesage du camion chargé

De nos jours, il y a une dizaine d'employés, le site est mécanisé, l'exploitation rationalisée. Les concasseurs sont arrivés vers les années 1955-1960. Toute cette technologie est "francisée" : (*concasseeur*)<sup>a</sup> et (*broyeur*)<sup>a</sup> ; on est "très pragmatique".

### Préparer la pierre pour la tailler

Pour cette opération, on attaque la roche différemment en créant une sorte de marche dans le front de taille. Une fois ce niveau constitué avec la barre à mine, on creusait des forets tous les 5-10 cm, dessinant sur chaque face découverte

deux lignes parallèles, définissant la longueur du bloc à détacher, qui rejoignaient une troisième parallèle à l'arête de la marche donnant l'épaisseur du bloc. On enfonçait des coins en fer (*kuñak*). Les fissures (*arrailak*) se formaient puis s'agrandissaient, la pierre fissurée (*arraildua*) finissait par se détacher. Elle roulait sur le sol et était conduite sur le lieu où les *hargin* la finissaient, puis, apportée à l'atelier, elle était découpée avec des disques (voir plus loin). Ce mode d'extraction fut remplacé par un long câble monté sur pylônes, qui, avec du sable, sciait littéralement la montagne.

Les pierres destinées à la taille étaient chargées sur un chariot bas (*karroa*) pour les apporter à l'écart sur le site où travaillaient les tailleurs de pierre. Ces derniers faisaient un choix ; ils rejetaient les pierres qui avaient un défaut (une veine ou *zain*), ces pierres étaient appelées *harri failuak* ; les pierres saines retenues étaient dites *harri mazizuak*.

### Graviers/déchets

Les particuliers pouvaient se procurer du gravier (pour les devants de maison, les cours...) dans une gravière (*grabadeia*). Ils pouvaient prendre gratuitement quelques charrettes de matériaux pour construire une borde, etc.

Par ailleurs, toutes les opérations en carrière (concassage, taille) occasionnaient beaucoup de déchets que les aides nettoyaient ou que les paysans venaient chercher et utilisaient dans le cadre de l'entretien des chemins (*malobra*). Dans chaque quartier, les maisons devaient en effet des journées de corvée (ou *auzolan*).

**Témoignage : M Leizagoyen responsable de l'exploitation  
de la carrière d'Ainhoa.**

## 2.3 Azkaine/Ascain

En Labourd, ce fut la principale carrière. Il y avait jusque là des carrières plus modestes. Halzuet à Biriatu/Biriatou, qui faisait un calcaire de couleur sombre utilisé par bien des constructions de Donibane-Lohizune/Saint-Jean-de-Luz, Urruña/Urrugne à Oleta/Olhette, dans la montagne de Ziburu/Ciboure, produisait une pierre de taille et de concassage, Sare, enfin, donnait de la pierre concassée. En dehors de cela, de nombreux paysans arrachaient de la pierre (beaucoup de lauses pour les clôtures) dans des terres qu'ils possédaient sur les flancs de Larrun, mais ce fut interdit par l'État.

La carrière d'Ascain fut toujours une importante carrière qui livrait *Larrungo harria*, la pierre de Larrun, dans ses versions rouge ou blanche (*harri gorria edo xuria*). On tombait parfois sur d'importants bancs de schiste (*laphitza*).

On y faisait :

- de la pierre pour le concassage (*harri haustia*) ; en 1962, il y avait encore de très nombreux manœuvres qui finissaient de casser les blocs (dynamités) à la masse.

- de la pierre taillée (*taia*) et des pavés. Ces pierres travaillées étaient expédiées partout : à La Défense à Paris, à Périgueux, Limoges, etc. Les villes du coin se sont largement approvisionnées ici aussi : pavés et trottoirs de Baiona/Bayonne, de Miarritze/Biarritz, maisons de ces villes, kiosque de Saint-Jean-de-Luz, maison Lohobiague...

Les tailleurs de pierre exécutaient à la demande : monuments funéraires, cheminées, soubassements de maisons, balustres, contreforts "de style" (*ostiko*), corbeaux, chaînages d'angle, etc., que les maçons venaient commander ; ils gravaient, ils faisaient des linteaux... mais ne les créaient pas, ils recopiaient des modèles qu'on leur fournissait. Ils n'assuraient que la partie technique, c'est tout.

### 2.3.1. L'organisation du travail dans la carrière

La carrière appartenait au patron (*nausia*), mais il se reposait entièrement sur le chef de carrière (*xefa*), un homme qui avait vraiment la compétence ; c'était son homme de confiance.

a) Pour tout le monde, tous les carriers étaient *harrobizale*, mais ces derniers faisaient des distinctions entre eux, en particulier ils distinguaient les tailleurs de pierre. Voici les catégories internes à la carrière :

- *Harrobilangileak* :

- *les mineurs* abattaient la pierre sur le front de taille. Ils étaient souvent encordés, sandales aux pieds. Il y eut très peu d'accidents graves (un en trente ans peut-être).

- *les débiteurs* recevaient ces pièces, les fendaient et les dégrossissaient.

Fig. 5 : Photos anciennes de la carrière d'Ascain, données par l'ami Michel Péhau, photographe à Bidache.



Fig. 5A : avant 1940, au premier plan, au pied du front de taille, des ouvriers trient les pierres qui viennent d'être extraites. Ils les chargent dans un camion. Au second plan, deux ouvriers les dégrossissent (on les devine accroupis sur la droite).

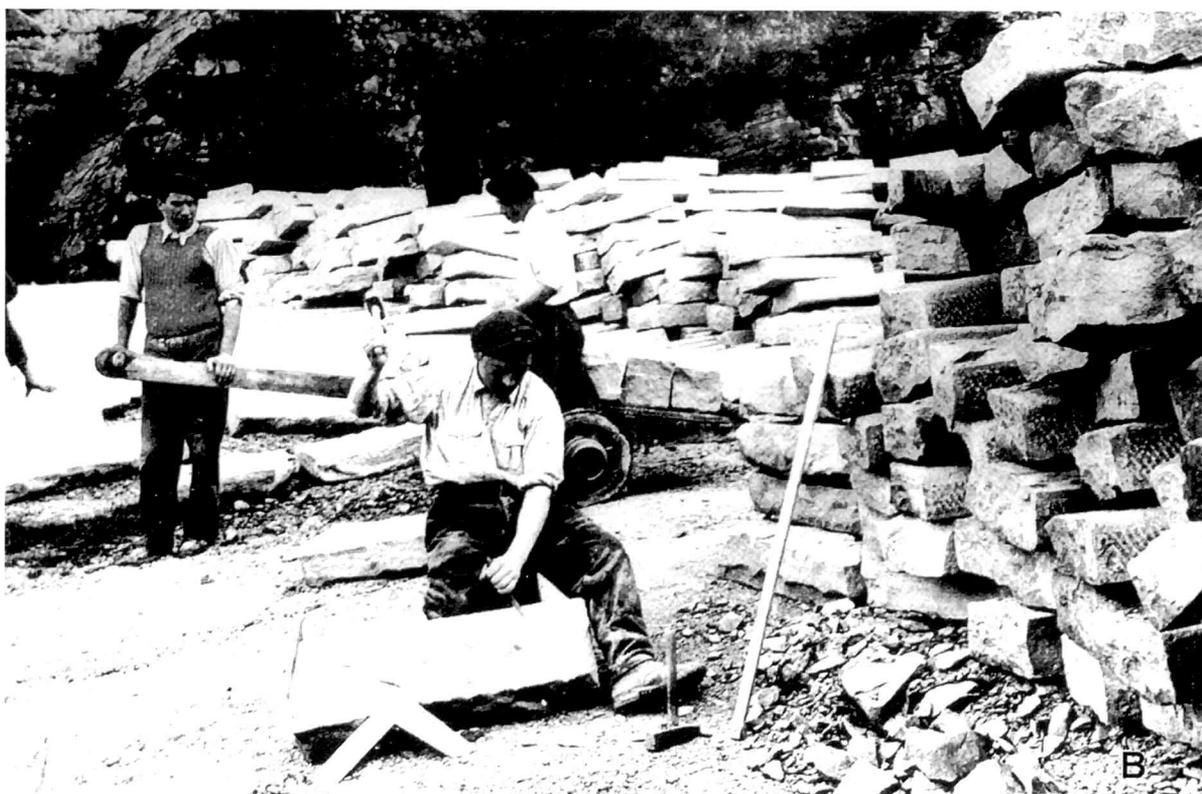


Fig. 5B : document beaucoup plus récent (années 1960). À l'écart du front de taille, des tailleurs de pierre façonnent les pierres. On voit l'un d'eux au premier plan, il utilise règle, équerre, ciseau/poinçon, massette, boucharde. Les pierres sont transportées sur un chariot bas que maintient l'homme qui se trouve derrière lui. Elles sont rangées au second plan avant d'être livrées.

- *les manœuvres (peonak/pionak)* manipulaient les blocs, chargeaient les wagons qui, par un va-et-vient, débarrassaient le site, puis les portaient aux tailleurs de pierre à l'aide d'un chariot bas à deux roues. Ces hommes faisaient parfois 9 à 10 h de travail par jour.

- *Harginak* : les tailleurs de pierre travaillaient les pièces débitées. Ils étaient les seuls à travailler à l'abri, dans des bâtiments, des hangars en pierres sèches couverts d'une toiture en tôle. Ils étaient deux par abri. Ils avaient au préalable choisi les blocs qu'ils voulaient travailler en apposant leur marque au crayon (d'où les conflits, car si certains choisissaient de bons blocs, d'autres, comme les derniers arrivés, devaient se contenter de prendre ce qui restait).

Ces *hargin* faisaient office "d'ouvriers spécialisés", car les formations se faisant sur le tas, il y avait souvent de la polyvalence. Les plus aguerris insistaient auprès des jeunes : "regarde bien comment je fais !".

Cette hiérarchie sera bousculée, même si elle persiste encore plus ou moins, par la mécanisation (il fallut s'aligner sur la concurrence, etc.) qui s'opère à partir des années 1964.

b) Autres métiers/activités :

- des "transporteurs". Ainsi Gaskoinia assura jusque dans les années 1965 l'évacuation des pierres sur un traîneau, et ce, sur des pentes tellement raides que parfois il laissait traîner derrière sa charge une lourde branche (*arba*) afin de la freiner (les paysans usaient souvent de ce stratagème).

- un forgeron à demeure : chaque tailleur de pierre avait un jeu d'outils en double, celui dont il se servait et celui que le forgeron devait mettre en état, affûter. C'était là un travail d'expert car un métal mal trempé était trop mou ou, au contraire, cassait comme du verre. Vers les années 1960-1964, le forgeron devint inutile avec la venue de nouveaux métaux.

### 2.3.2. Les ouvriers de la carrière/harrobizaleak

Les *harrobizale* n'avaient pas de fête spéciale et n'étaient pas regroupés en "corporation". Ils formaient grossièrement deux lots équivalents : les gens du pays et les étrangers.

Au début, jusqu'en 1958, il y avait beaucoup d'Italiens. Ils étaient arrivés déjà formés au métier de la pierre et à sa taille. Ils sont pratiquement tous repartis, remplacés par de nombreux Portugais qui firent souche. Ce fut le cas de mon témoin. Responsable de la carrière, non seulement il apprit le basque mais il le perfectionna.

Comme les Italiens, ces Portugais étaient formés pour l'essentiel au travail de

la pierre. Lorsqu'ils retournaient séjourner chez eux, on les encourageait à recruter des hommes de qualité, déjà formés et travailleurs, afin de les rejoindre. C'est ainsi que dans les années 1960, sur la trentaine d'ouvriers, la moitié était portugais. On entendait parler basque et portugais à la carrière et tous se comprenaient. Il faut dire que peu de phrases étaient échangées, et souvent les mêmes (*kasu, emazu fite*, etc.).

Au début, des Portugais vécurent dans deux petites maisons proches de la carrière. Bâties pour eux, ils se les partagèrent ; des enfants sont nés là haut. Ils avaient également de petits jardins, mais ne firent pas d'élevage. Les femmes vinrent sur le chantier, travailler à de menues tâches : flammer les pierres, etc. Tous ces émigrés soulignent combien ils furent bien accueillis d'entrée par la population locale, aidés et totalement intégrés dans ce village.

Quant aux Basques, les plus jeunes d'entre eux avaient plus de 20 ans. Paysans momentanément inemployés et bien entendu, contrebandiers, ils trouvaient ici un travail d'appoint. Certains se formèrent sur le tas, les pères ne passèrent pas nécessairement le métier aux fils.

Est-ce ce mélange de nationalité ? Toujours est-il que l'euskara utilisé dans la carrière était moins fin que celui de Sare et d'Ainhoa. Par exemple, pour une pierre qui avait un défaut on disait simplement qu'elle n'était pas bonne, qu'elle était mauvaise (*ezta ona, txarra da*), etc.

### 2.3.3. Les relations professionnelles

Je ne retiens que deux aspects.

Le chef de chantier était un homme complet, formé sur le tas, qui connaissait parfaitement la carrière ; c'est le cas de mon témoin. Cette carrière était privée ; en 1958 elle fut rachetée à M. Freye par M. Morel. C'est de cette dernière époque que datent les souvenirs rapportés ici.

Ces propriétaires ne connaissaient pas le travail de la pierre. Le chef de chantier avait donc une lourde responsabilité, tant vis-à-vis de son patron que du travail effectué sur le site. Il avait autorité sur les *harrobizale*. Il en allait de l'image de marque de l'entreprise. C'est lui qui pouvait rejeter une pierre jugée mauvaise ou demander aux tailleurs de pierre de refaire un travail jugé non convenable. Il faut dire que ces derniers étaient payés par leur patron, essentiellement au mètre linéaire. Ne vendant rien par eux-mêmes, c'est la carrière qui vendait.

Ceci dit, tout *harrobizale* pouvait faire du travail supplémentaire (tailler des moellons de façade, faire des dalles, par ex.) que le patron achetait. Il faisait ainsi du "stock" et pouvait faire face à de lourdes commandes.

Dans cette optique, on voit que le groupe des *harrobizale* était attaché à la carrière. Les entrepreneurs et maçons venaient directement sur le site, pour leur passer commande, avec une description fidèle de ce qu'ils souhaitaient, y compris avec les dessins des pièces à sculpter ou à graver. C'est ainsi que "*hargin carrier*" et "*hargin constructeur de maison*" ne se mélangeaient pas ; ces deux fonctions restaient fondamentalement indépendantes.

On peut donc dire qu'en ce XX<sup>e</sup> siècle, *Hargin-harrobizalea* (au moins à Ascaïn) fut un simple carrier spécialisé dans la taille de la pierre ou un *hargin* devenu ouvrier de carrière, c'est-à-dire un **technicien**. Au siècle précédent, nous venons de le voir, à Bidache il en allait tout autrement, les *hargin* étaient des artistes.

Le véritable **créateur**, héritier des siècles passés et de leur savoir, était *celui* dont l'activité restait centrée sur le bâti, sur l'*etxe*. Cet homme reste *hargina* **au sens plein du terme**.

**Témoin : A Gonçalves, chef de chantier de la carrière d'Ascaïn  
(témoignage recueilli avec P. Hayet).**

## 2.4. Baztan

61

Au sommet du Legate une carrière est actuellement exploitée par M. Domingo Goñi. Tout près se trouve une vaste *ardiborda* couverte de lauses, elle sert de refuge, de remise.

Voici les principales étapes de son travail :

- **dégagement de la pierre utile** : il déblaie le sol, soit avec une pelle mécanique, soit par de l'explosif mis dans des trous. Il utilisait autrefois de la poudre noire car elle a une détente très douce, une onde de choc qui se déploie lentement et n'abîme pas la pierre. Actuellement, il utilise des *expanseurs chimiques* qui sont des mélanges de poudre et d'eau, mélanges qui, au bout de plusieurs heures, brisent les roches sans les éclater. Au terme de cette première étape, il a dégagé un banc sur toute son épaisseur ou bien il a aménagé un front de taille.

- **forage de cette pierre mise à nue**. L'espace entre les trous qu'il a forés est fonction de l'épaisseur du banc, de la nature de la roche... Dans ces trous : soit il enfonce des *coins expanseurs* à 3 pièces (lesquels s'écartent lorsqu'on enfonce délicatement le coin avec une masse) ; soit il met de l'*expanseur chimique*. Autrefois (mais personne n'a connu cela), à la place des trous, on creusait des entailles larges, en forme de coins, pour y loger des coins en bois que l'on

Fig. 6, Legate, Baztan



Fig. 6A : front de taille, traces des forages ayant servi à détacher les blocs.



Fig. 6B : D. Goñi a mis à nu un banc de pierre utile (avec la pelle mécanique) et se prépare à en détacher un bloc en préparant des trous pour y enfoncer des coins expandeurs à trois pièces ou de l'expandeur chimique.

mouillait ; en gonflant, le bois fissurait théoriquement la pierre, de trou en trou.

- **le bloc se détache du banc.**

- **il est clivé avec des ciseaux ou des coins.** On obtient par exemple des feuilles d'où l'on tire des lauses, etc. On range ces pierres, les clients et transporteurs viennent les chercher.

Le vocabulaire du carrier est conforme à celui recueilli à Sare et à Ainhoa, à la nuance près : le grès est *harri gorria*, etc. Le défaut dans la pierre se dit *beta*. À la place d'*arkadia* (mot qui semble inconnu), on dit *arkaitza* pour désigner le banc qui affleure. À Sare et dans les environs, *arkaitza* désignera plutôt la falaise.

**Témoin : D. Goñi (témoignage recueilli avec P. Hayet).**

### 3. LE TAILLEUR DE PIERRE

L'enquête est centrée à Sare. Les phrases furent confectionnées à partir d'ouvrages spécialisés se rapportant aux métiers de la pierre en général. Cette pesante terminologie fut testée et ajustée par quelques enquêtes préalables avant d'en demander l'équivalent *labourdin* à un tailleur de pierre de métier.

#### Extraction de la pierre

La roche choisie est débitée sur place. Le bloc choisi est délimité par un sillon fait avec la barre à mine. Il est ensuite extrait et dégrossi à même le sol.

*Harrobizaleak arrokaren trenkak aurkitu ondoan borrarakin burdin ziria sartzen dio ari nagusitik. Gero balenkarekin arrotzen du eta zutik ezartzen peza hori deitzen da harloza edo lauza. Harrobitik edo azaletik harripeza ateratzen ondoan, ondotik harri hori lantzen da.*

#### Expressions, vocabulaire et outils

- Carrier, tailleur de pierre, maçon, sculpteur sont des métiers qui se rapportent à la taille de la pierre : *harrobizalea, hargina, zizelkaria, harrilantzeari buruzko lanbideak dira.*

- On dégage les pierres des affleurements choisis : *harri ona aurki ditaike arrobian eta berdin azalean.*

- On déplace les blocs avec des traîneaux ou avec des rondins de bois : *ateratutako harri lauza lerekin edo egur trunkoen ganean lekuz aldatzen dira.*

- On extrait des blocs grossiers que l'on travaille de façon de plus en plus fine

Fig. 7, Fig. 8, et Fig. 9 : outils de M. Urbistondo  
(certains étaient au célèbre Patxola, cf. Duvert, 2003)

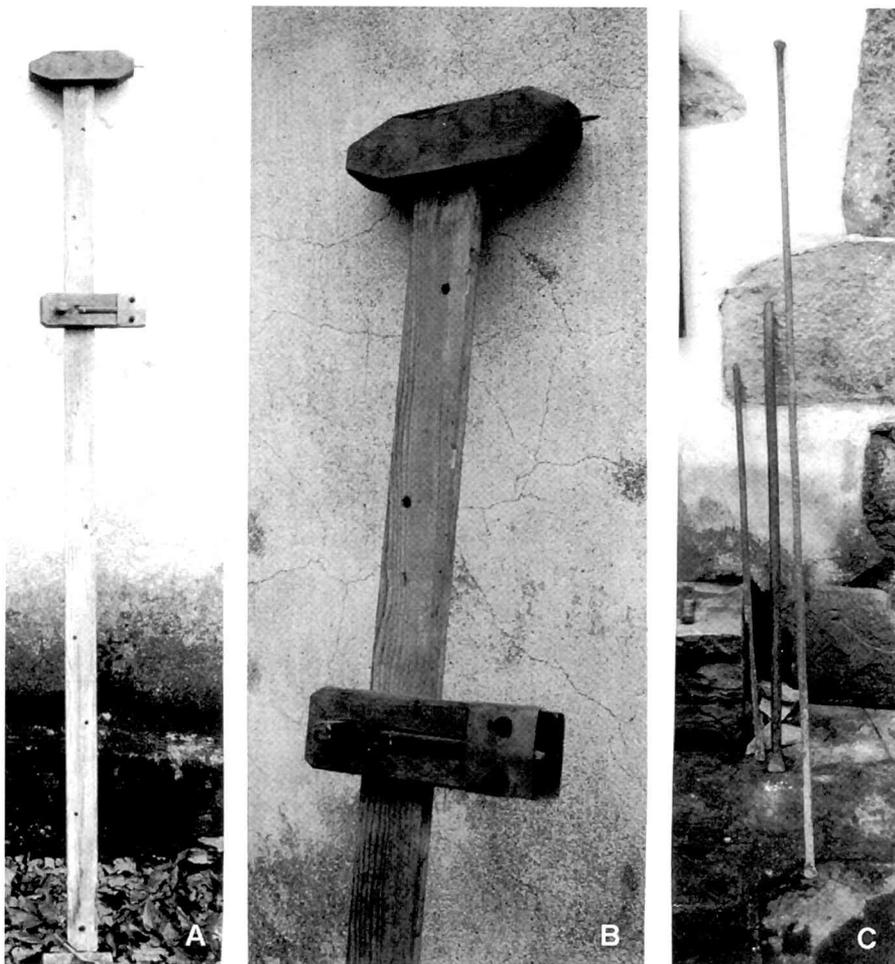


Fig. 7A : *konpasa*  
(très vieil outil faisant  
compas et règle)

Fig. 7B : *konpasa*, détail

Fig. 7C : les deux plus  
petites barres sont appelées  
*balenkak*, la plus grande a  
une extrémité en forme de  
cuillère, permettant de faire  
des trous, c'est *harriko  
datelua*.

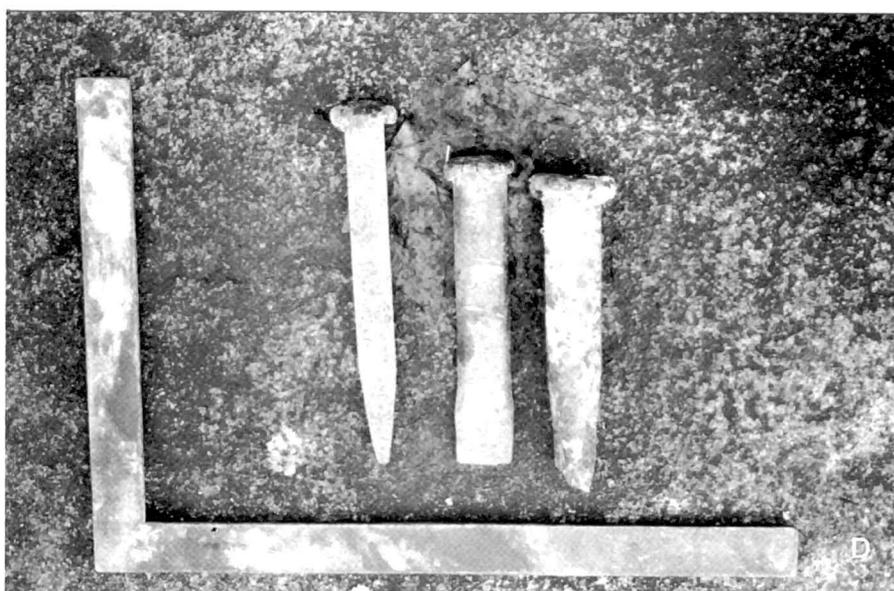


Fig. 7D : équerre, *eskuaira*  
ou *santaeskuaira* puis, de  
gauche à droite : *puntero*,  
*zizel*, *xaza*.

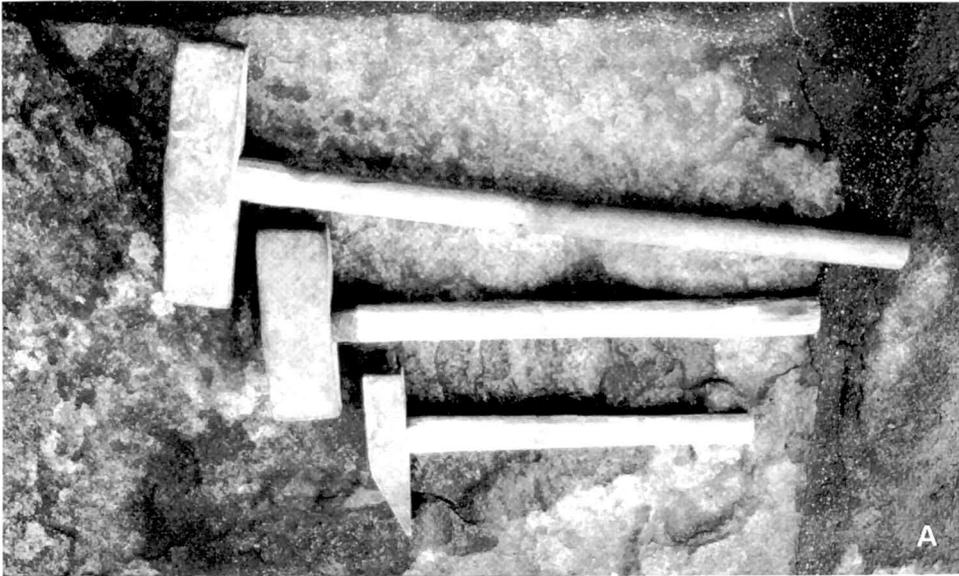


Fig. 8A : trois *hargin-mailu*



Fig. 8B : *harrizko aizkora*

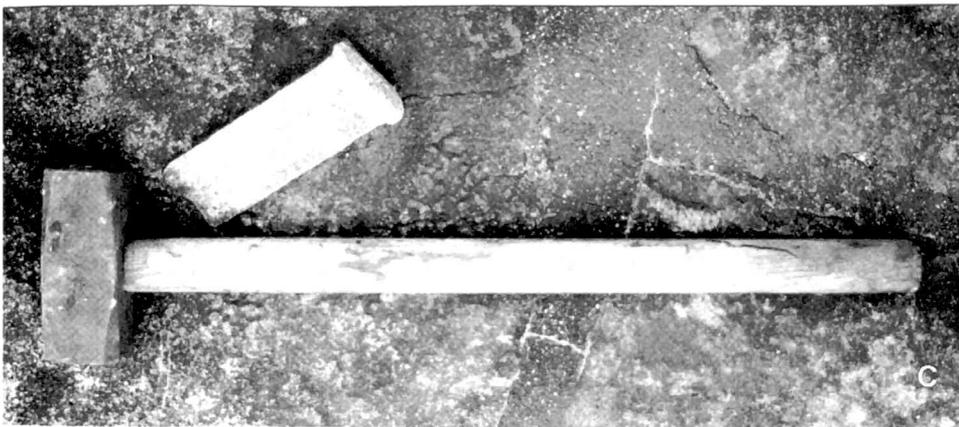


Fig. 8C : *borra eta zizel handia*

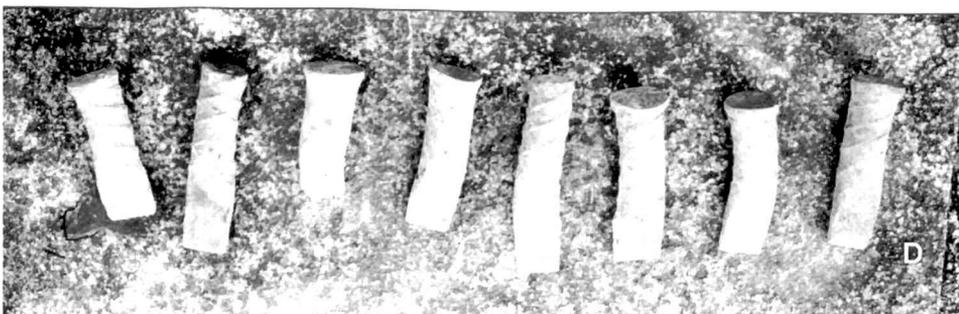


Fig. 8D : *kuinak*

65

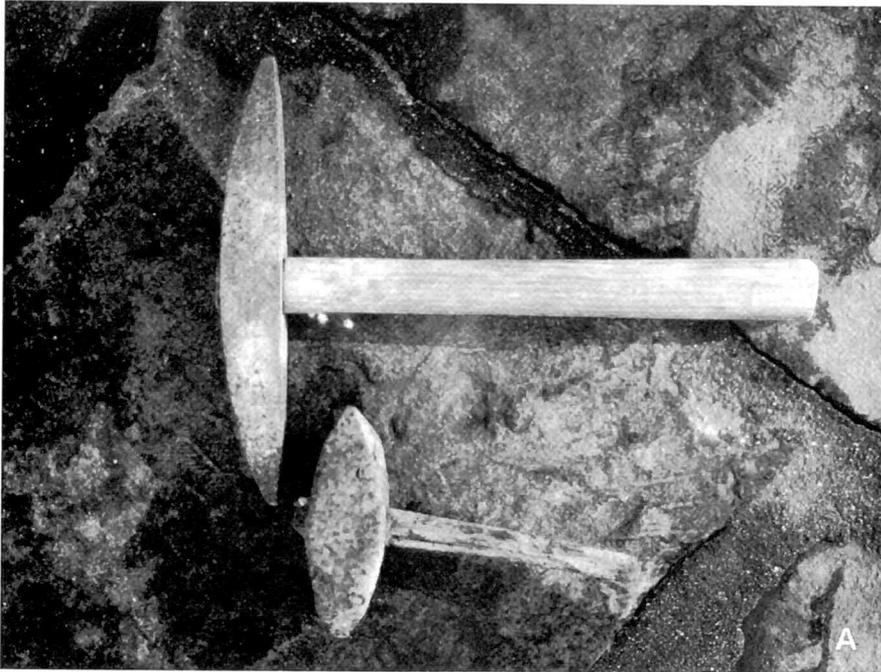


Fig. 9A : deux *harria*  
*pikokatzeko*

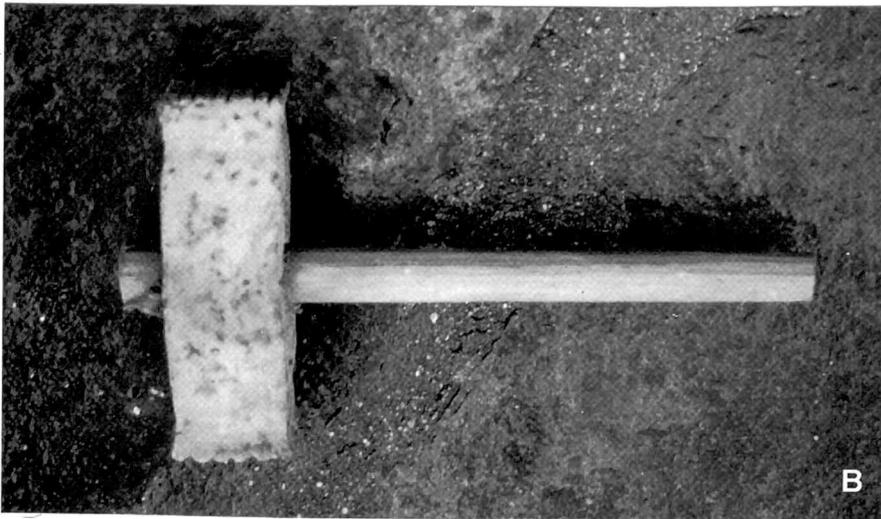


Fig. 9B : *buxarda*



Fig. 9C : deux *mazeta*

pour obtenir la pierre désirée : *zutik emanikako lauza lantzen da kostokadura baliatuz harri xabala ukan arte.*

- Le sculpteur dégage les formes de la masse de la pierre : *zizelkariak harri zakarrearantz itxurak moldatzen ditu.*

- Il dresse la face, la dégauchit et en détermine les arêtes : *harripikatzaleak lehenik ateratzen dio kantoina, itzultzen du bigarren kantoina moldatzeko eta bisaia sortzen dio : harria zuzendua da.*

- La pierre ainsi calée/maintenue, le tailleur de pierre en fait le parement : *harri manera hortan jarrairik harripikatzaleak ateratzen dio bisaia.*

- La pierre préparatoire est travaillée avec des jauges et des règles. On contrôle à vue si elle est bien plane. On dresse avec soin les surfaces planes ; cette étape correspond à la taille des parements et des joints : *aintzin lan hori egiteko erabiltzen dira : bi zuzengailu, mazeta, zizale, punteroa eta itze ala arkatx bat begi kolpez egiazten da ea zuzen den.*

- La taille des parements est plus fine car c'est la partie de la pierre qui sera visible une fois l'assemblage terminé. Le tailleur de pierre vérifie, à l'aide d'une règle, si la face est bien plate : *bisaietik eskuairarekin marratzen du (il trace) sudurra (le parement) eta lantzen du. Sudurra izanen baita bixtan geldituko dena, egin beharren arabera lantzen da.*

- Une pierre de taille est un bloc régulier, taillé sur toutes ses faces afin de pouvoir être assemblé avec d'autres pierres semblables : *harri pikatua peza erregular bat da, lau alde berdinak, bertze pezekin uztartzeko gisan.*

- Pour la première taille ainsi que pour l'équarrissage, on utilise des marteaux de types différents : *puska larrienak kentzeko eta doi bat itxuratzeko erabiltzen dire mailu ezberdinak (hargin-mailua, harri aizkora).*

- Pour les tailles les plus fines, on utilise les ciseaux : *zizelekin lehuntzen da.*

- Il existe des outils pour la pierre tendre et d'autres pour la pierre dure. Pour les pierres dures, on utilise un têtou, un gros marteau à tête carrée, l'autre est pointue. Le têtou permet de dégrossir les blocs en supprimant les grosses irrégularités : *harri gogorrentzat badira tresna bereziak eta berdin harri gozoarentzat. Harri gogorrentzat erabiltzen da hargin-mailua : mailu larri bat buru laukia bi kantoin zorrotzekin alde batean eta punta zorrotza bertze aldean. Hargin-mailuak perezi lehen moldaketa egin diote beren zakartasuna legunduz.*

- La pioche à tête dure est un marteau à pointe ; chaque pointe possède quatre pans : *harri pikotxa mailu bat da puntaduna bi aldetan, punta bakotxa lau alde ditu.*

- Les gradines et les ciseaux ont un tranchant qui peut être denté. Ils servent à sculpter les détails. On tape sur leurs manches avec la massette. Avec les poin-

çons,

- on ébauche, on refouille les reliefs, on y fait des évidements et des entailles : *badira mailuak eta zizelak ago hortz dunedin harria zirriztatzeko. Xehetasunak eskultatzeko baliatzen dira. Mazetarekin beren gider partean jotzen da, punteroe-kin itxurak sortzen dira, bazterretarik hustuz ala zilatuz, behar ez direnak kenduz.*

## Outils

Cordeau : *kordel*

Règle : *zuzengailu*

Fil à plomb : *berun*

Côte : *galga, nibel*

Pour tailler des pièces de forme donnée, on se sert de gabarit fait sur mesure, en grandeur réelle. Les calculs sont effectués à l'aide du compas, de la règle et de l'équerre.

Unités de mesure : *metra, zehe* (empan) et *ehi trebes* (largeur du doigt). Les valeurs chiffrées sont indiquées sur les pièces par des suites de traits verticaux que l'on appelle *asto-makilak*.

**Témoin : M. Urbistondo, hargin, maison Kaikuenia, Sare.**

## 4. UNE ENTREPRISE ARTISANALE MODERNE

### Arkazelai de Zugarramurdi (Navarre)

Au XXI<sup>e</sup> siècle, la taille manuelle de la pierre devient exceptionnelle, et ce, pour des raisons de prix de revient et de main d'œuvre qui se raréfie. Cependant la demande reste importante, surtout pour la construction. Pour la satisfaire, les entreprises se sont mécanisées. C'est le cas d'Arkazelai installée, chemin des Ventas, entre le bourg de Zugarramurdi et Sare, en Navarre.

Deux associés, Angel Larralde et Antonio Marturet, ont construit un grand hangar métallique équipé de deux ponts roulants, l'un de 5 t, l'autre de 10 t. Les blocs de pierre, transportés par camions depuis les carrières, sont déchargés à l'aide de chaînes. Les pièces plus petites, en cours d'usinage, sont manutentionnées à l'aide de sangles ou de ventouses pneumatiques.

L'atelier est équipé de disques diamants de 13 m de diamètre, à commande numérique, que l'on peut programmer dans les trois directions de l'espace. Un câble garni d'olives de diamants permet de couper des blocs de 4 m de long sur



Fig. 10A : vue de l'entreprise (pont roulant avec quelques installations) ; au premier plan, à gauche, des pièces terminées, prêtes à être livrées.



70

Fig. 10B : A. Mañturet positionne un bloc en partie poli, grâce à une ventouse pneumatique qui permet de déplacer des pièces de plusieurs centaines de kilos. À gauche, la scie qui va le débiter.



Fig. 10C : des pièces sont déchargées avec le pont roulant et les chaînes

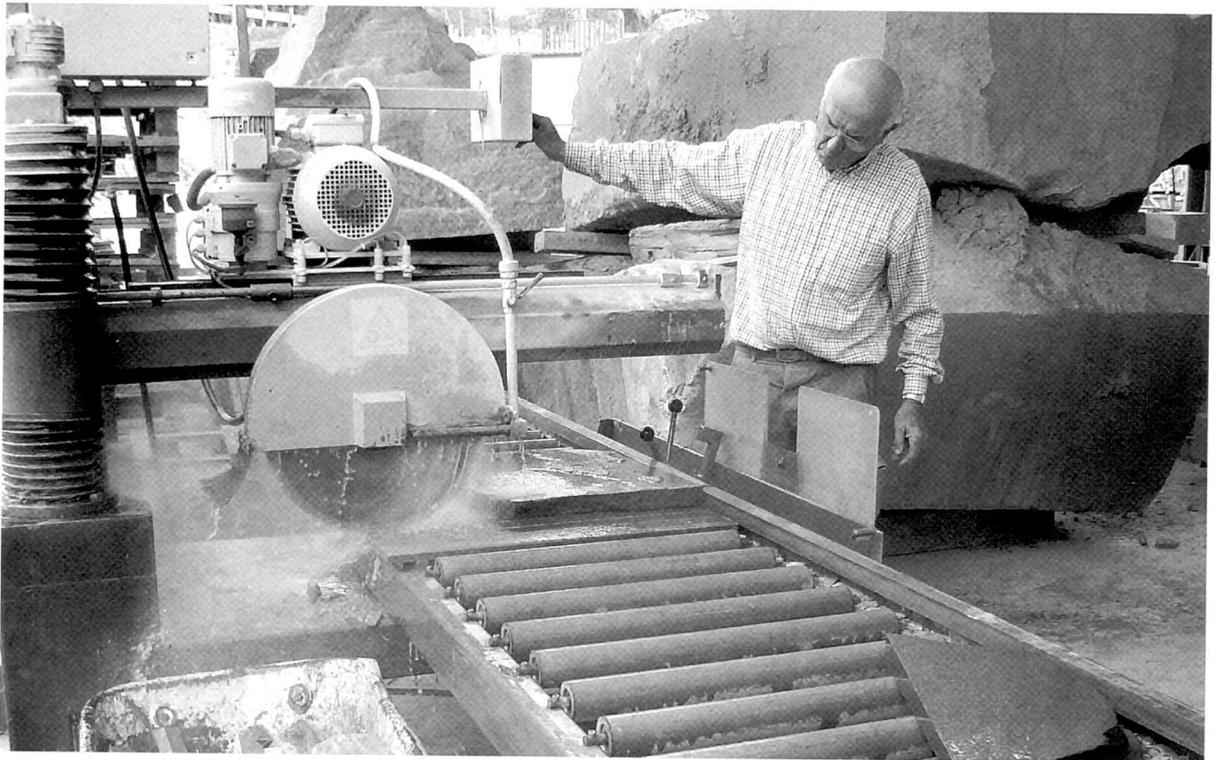


Fig. 11A : P. Hayet débite des lames de pierre de diamant par un disque à commande numérique, continuellement arrosé pour refroidir l'ensemble.

72



Fig. 11B : A. Marturet programme le débitage d'un bloc.

2.5 m de hauteur. D'autres machines plus modestes, à commande pneumatique, permettent de ciseler et de boucharder la pierre. L'entreprise peut satisfaire ainsi à toutes sortes de demandes (cheminées, stèles discoïdales, linteaux, mobilier en pierre, pavage, revêtements de murs, etc.).

L'approvisionnement de la pierre est très diversifié. Initialement, le massif de Larrun fournissait l'essentiel. L'extraction fut interdite, d'abord côté français, puis, quelques années plus tard, côté espagnol (il ne fallut plus modifier le paysage). Actuellement, la pierre vient de carrières du Baztan, de Legate (Fig. 6) et d'Azpilkueta/Azpilcueta, de Pitillas au sud de Pampelune, de la région de Burgos, de Santander... et, mondialisation oblige, des Indes.

**Témoignage : A. Marturet. Texte mis en forme par P. Hayet.**

## 5. LE MAÇON

À nouveau (et selon le même principe mentionné plus haut) un certain nombre de phrases et d'expressions furent confectionnées afin d'avoir leur équivalent en basque. La première version principale est bas-navarraise (le témoin étant d'Orzaize/Ossés), elle n'est pas entre parenthèses. La seconde version est labourdine, elle peut être accompagnée de la version souletine ; ces deux dernières ne sont données qu'à titre indicatif.

- Je fais du béton : *betona edo zimendua egiten dut ; (betua egiten düt).*
- Je gâche le mortier : *morteirua oratzen dut/nahasten dut ; (murtera oratzen düt).*
- Je fais des travaux de maçonnerie : *hargin lanean ari naiz/murrugintzan ari naiz ; (hargin lan egiten düt).*
- Je crépis le mur : *murrua emokatzen dut/zartatzen ari naiz ; (mürrüa rebokatzen düt).*
- Je prépare un enduit : *emokadura apailatzen dut.*
- Je mélange de la chaux et de la terre : *gisu eta lurra nahasten ditut ; (latsün eta lür nahasten düt).*
- Je pétris/malaxe de la boue pour faire du mortier/liant *buztin oratzen ari naiz asentuetako ; (lohi oratzen düt mortar egiteko).*
- Je monte un mur en pierre sèche : *harresi (edo harhesi) altxatzen ari naiz ; (mürrü bat eraikitzen düt harri pikatüz).*
- Je monte un mur en pierre appareillées : *harri lantuekin altxatzen dut murrian ; (mürrü bat eraikitzen düt harri pikatüz).*

- Un chaînage de pierres : *harrizko giltza (?)*.
- Assembler des pierres : *harriak elgarretaraten harriak ; (ateüi/metatü)*.
- La solidité du mur dépend non seulement de la qualité des pierres mais aussi de celle du mortier : *murruaren azkartasunak ez du bakarrik harri ona izaitea aski. Behar du ere araberako morteurua ; (mürrüaren azkartazüna egiten dü ez harrien kalitateak baizik bena ere mortarenak)*.
- La maçonnerie est solide et résistante. Elle est plus fiable que la charpente : *hargin lana azkar eta iraunkorra da. Zurtadüra (zur-estalgia/zurgin lana) baino fidakoragoa da ; (harginlana azkar da eta irainkor. Zur lana beno segürrago da)*.
- On cale les pierres dans le mur avec de petits cailloux et on ajuste au mieux les moellons : *murru bat egitean koxkorrekin xuxenduz pleatzen dira harriak ; (mürrüan harriak xaberrez segurutzen dira eta mualuak hobekienik lotzen dira)*.
- La fermeté du sol peut dispenser de faire des fondations : *leihor onean ez da oinarri (zimendu) beharrik ; (lür tinkakorrek egarzolen ezartetik libro ützt dezake)*.
- Sur la roche on ne fait pas de fondation : *harkadiaren gainean (hartokaren gainean) ez da oinarri egiten ; (botxüan ez da egarzolarik jarten)*.
- Le mur de refend doit être plus robuste qu'un mur de clôture : *murru nagusiak (arte murruak) bazter murruak baino azkaragoa izan behar du ; (trenkadürek harresiak beno azkarrago izan behar dü)*.
- Par son poids/sa masse, un mur peut retenir de la terre, il fait asse *murru bere haztaz atxik diro lurra, mulko egiten du ; (bere pezüaz, bere loditarzünaz, mürrüak lürra etxek dezake denak bat egiten dü)*.
- La pierre de taille et le tout-venant : *harlantua (harripikatua) eta harrieriak ; (harri pikatüa eta gaila)*.
- L'auge à mortier : *morteuru aska ; (mortearen makiña)*.
- La truelle à mortier est différente de celle à plâtre : *hargin palotea ezberdina da igeltzero palotetik ; (morter pailota ez da igeltsiü pailota bezalakoa)*.
- La taloche permet de crépir : *txartarekin emoka daiteke ; txarta behar da emokatzeko ; (pailotareki prebokatzen da)*.
- Avec une brouette on transporte moins qu'avec un tombereau : *eskuorgarekin gutiago garraiatzen da tunberoarekin baino ; (eskü orgareki katttreki beno apürrago karraiatzen da)*.
- Le coffrage : *tauladüra (?)*.
- Le joint affleure le parement du mur : *juntadurak eta murru axala berdinean dira (juntadurak eta murrua axaldura berean dira) ; (jünta mürrüaren axaleko ber heinean da)*.
- Mur: *murrü (mürrü)*.
- Le mur de fondation : *oinarria ; zimendua ; oin murrua ; (egarzola)*.

- Mur de clôture : *harresiak* ; (*harresi*).
- Mur de soutènement : *soin-murrua* ; (*ostikoa*).
- Mur de soubassement : *azpi-murru* ; *aztal murru* ; (*hoinarri*).
- Mur appareillé : *murrua egiten da harria pleatuz* (*murru hori utntsa pleatzia da*).
- Muraille : *murru hetstura* ; *hestura* ; *harmaila*.
- Maçonnerie : *hargintza* ; *hargin lan*.
- Mortier gras (*mortero gizena*), maigre (*mortero mehia*).

La prise du mortier n'est pas instantanée ; il faut attendre sa prise : *morteirua ez da kolpean gogortzen behar da hartzapena idurikalatu* ; (*mortarak ez dü arrunt hartzen, hartzen egürüki behar da*).

Enduire se dit aussi *zartzia* : *murru zartzia da* ; *egizak zartzia*.

Enfin *argamasa* désigne le colombage (bois et remplissage) ; les anciens parlant d'une personne "compliquée", disaient volontiers : *zer jende argamasa*.

**Témoins : P. Trounday (Ossès), M. Urbistondo (Sare)  
et divers témoins souletins**

## 6. EN MARGE DES MÉTIERS (LA "DÉBROUILLE")

Beaucoup de paysans ne faisaient pas appel à des artisans de métier. Parfois ces derniers ne venaient que pour apporter de l'aide, donner un conseil, résoudre éventuellement un problème technique. Un certain savoir archaïque et partagé peut être ainsi recueilli. C'est ainsi que tous se souviennent qu'autrefois, paysans comme maçons, bâtissaient avec des parpaings pleins, faits d'avance dans des moules (comme on faisait des briques). Il subsiste un grand nombre ce type de construction.

Voici un ensemble de trois témoignages portant sur des "savoir faire" très généraux en matière de bâti. Ils ont été recueillis à Ainhoa :

- Les anciens redoutaient l'humidité dans les maisons. Ils faisaient remarquer (à juste raison) que dans les vieilles constructions la base des murs était toujours plus épaisse : "c'est qu'il y avait du chêne là-haut" (dans les colombages comme dans la charpente du toit). Pour lutter contre les remontées d'humidité, un mélange d'argile et de chaux était utilisé comme mortier. S'il servait également d'enduit, il devait être préparé plusieurs jours à l'avance, sinon, en séchant, il se rétractait et se fissurait. Ce mélange était réputé hydrofuge ; ajouté à la forte épaisseur des murs, que l'on chaulait, il garantissait un mur sain, étanche.

- L'*etxe* était chaulée pour les fêtes du village, ou pour des grands événements de famille. Pour ne pas être pris au dépourvu, en temps ordinaire, les paysans

avaient l'habitude de conserver un peu de chaux dans de l'eau.

- Pour monter des cloisons (*hesiak*) dans une maison, on rentrait en force de grosses branches de noisetier, du plafond au plancher, d'une solive à l'autre. Puis on y entrelaçait des branches plus fines. Une fois cela fait, on enduisait avec le mélange d'argile et de chaux rapporté plus haut. On laissait bien sécher, puis on crépissait. Le crépi était fait avec un mélange pâteux de bouse de vache et de cendres (*behikaka ta hautsiak*) ; on enduisait avec une truelle (*palotea*) et on lissait avec une taloche (*taloxa*), ou, mieux, au fur et à mesure, avec un morceau de sac de jute humide. Ce crépi (*emokadura edo zartadura*) sec était ensuite peint à la chaux. Ces cloisons étaient robustes, elles étouffaient les bruits, mais surtout elles permettaient une excellente régulation de la température. En Soule, le matériel de remplissage de telles cloisons était surtout à base de rafles de maïs. ■

***Merci à Pierre Hayet qui me pilota dans le massif de Larrun et me fit largement profiter de son savoir en matière de pierre, savoir reconnu et apprécié par plusieurs de mes témoins.***

## Bibliographie

---

- Duhart, F. 2003. L'utilisation de la pierre de Bidache au XVIII<sup>e</sup> siècle, *Bulletin du Musée Basque*, Hors-série, 89-96.
- Duvert, M. 2003. Maçonnerie et tailleurs de pierre à Sare. *Bulletin du Musée Basque*, Hors-série, 97-124.
- Lafourcade, M. 2003. Quelques notes sur les maçons labourdins. *Bulletin du Musée Basque*, Hors-série, 191-210.
- Normand, Ch. 2003. Du bloc à l'outil au paléolithique. *Bulletin du Musée Basque*, Hors-série. 313-338.
- Urbistondo, M. 2003. Sarako harrigintza (l'extraction de la pierre sur Larrun). *Bulletin du Musée Basque*, Hors-série, 377-379.

# CAMILLE DELVILLE : JUIF DE SAINT-ESPRIT, CITOYEN DE BAYONNE

Anne OUKHEMANOÛ

## Résumé :

Par ses engagements et ses activités, Camille Delville a marqué de son empreinte la vie de la communauté juive et la vie politico-culturelle à Bayonne. Pour cela, il est une des personnalités incontournables du XIX<sup>e</sup> siècle bayonnais.

## Laburpena :

Gogamenez eta egintzez, Camille Delville-ek bere hatza utzia du Baionako judioen batasuneko bizian eta hiriko politika eta kulturakoan. Hortakotz, XIX-garren mende baioneseko gizon ezin baztertuetarik bat da.

77

## MOTS CLÉS

Bayonne,  
XIX<sup>e</sup> siècle,  
communauté juive,  
vie politique et culturelle,  
franc-maçonnerie.

## Hitz-gakoak

Baiona,  
XIX-garren mende,  
judioen batasun,  
politika eta kultura,  
framazoneria.



*Musée Basque et de l'histoire de Bayonne  
Photo Auguste Aubert, 1904  
Inv. E4923*

Dans la vitrine consacrée aux personnages éminents de la communauté juive de Bayonne, figure une photographie qui mérite que l'on s'y attarde : celle de Camille Delvaille.

Si le nom de Furtado reste attaché à la création du lycée de Bayonne, celui d'Edmond Foy à la présidence de la Chambre de Commerce, celui de Cassin à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, celui de Delvaille évoque un homme aux multiples facettes.

Avec lui, s'éteint une des familles juives les plus anciennes de Saint-Esprit. À son décès, la communauté juive, la vie municipale et culturelle de Bayonne et la franc-maçonnerie perdent un de leurs plus fervents animateurs.

Par tous ces aspects, Camille Delvaille est ce qu'il est convenu d'appeler un héritier.

Né en 1835 à Saint-Esprit, il est le descendant de ces marchands portugais, de ces Juifs venus d'Espagne ou du Portugal qui, fuyant l'Inquisition et les lois raciales, trouvèrent refuge sur les bords de l'Adour. Il est l'héritier de ces hommes pour qui la tradition juive d'éducation, d'assistance aux plus démunis méritait d'être conservée.

Camille Delvaille en assura la pérennité dans un cadre nouveau, le système consistorial, système qui organise le judaïsme français après l'Émancipation <sup>1</sup>.

En effet dès 1850, il fonde avec son ami Gersam Léon, la Société de Bienfaisance de la Jeunesse Israélite qui avait pour but d'habiller les garçons appartenant aux familles pauvres de la communauté. En 1864, il est nommé membre de la commission administrative de la Société Protectrice de la Jeunesse Israélite et des Arts et Métiers établie à la suite de la fusion de la Société de Bienfaisance de la Jeunesse Israélite et de la Société des Arts et Métiers, il en deviendra le vice-président aux côtés de Gersam Léon.

Plus officiellement il est nommé, en 1872 <sup>2</sup>, membre d'une des administrations consistoriales : le *Talmud Thora* ou Comité de surveillance qui est chargé de la politique éducative définie par le Consistoire, en particulier de l'école israélite de garçons.

À la suite des élections de 1883 <sup>3</sup>, il devient membre du Consistoire et sera régulièrement réélu jusqu'à son décès en 1904.

En 1887 <sup>4</sup>, il en est le vice-président aux côtés de Virgile Léon puis le président en 1897 <sup>5</sup>.

Ses interventions, à côté de la gestion proprement dite du Consistoire, occupent trois domaines :

- **le statut des écoles**

En effet, au moment de la mise en application des lois Ferry (1881-1883), il existe à Bayonne une école israélite de garçons et une école israélite de filles financées en grande partie par le Consistoire. Très vite se pose la question de la laïcisation de ces écoles. Camille Delvaille y est favorable pour des questions d'hygiène : l'école des garçons ne bénéficie que d'un local exigü, l'école des filles est située au rez-de-chaussée de la maison d'asile en contact direct avec les malades et les vieillards qui y sont accueillis. Il souhaite leur suppression et des aménagements : ... *Ce qu'il faut*, écrit-il dans un article paru dans *L'Univers Israélite* en 1888, *ce sont des cours spéciaux recueillant les enfants aux jours de chômage prescrits par la loi (shabbat, fêtes juives) et leur donnant l'instruction morale et religieuse leur indiquant surtout la façon dont ils doivent répondre aux attaques injustifiées de leurs camarades, leur enseignant qu'ils sont israélites et français. Ce système vaut mieux que le système confessionnel, sorte de "parcage", de ghetto moral qui tend à maintenir les divisions religieuses au lieu de les effacer...* Ses arguments finissent par convaincre l'ensemble du Consistoire.

- **la lutte contre l'antisémitisme** ambiant puis virulent au moment de l'Affaire Dreyfus

En 1893 <sup>6</sup>, il propose à Zadoc Kahn, alors grand rabbin de France, de fonder un comité de défense des intérêts israélites car pour lui, *se taire encore serait de la lâcheté et une constatation formelle d'impuissance*. Ce comité devrait se composer *d'une vingtaine de membres parmi lesquels trois ou quatre avocats au moins pour traiter des questions de droit, trois ou quatre théologiens au moins pour traiter des questions de doctrine et cela à propos des polémiques qu'il aurait lieu de soutenir soit par les particuliers attaqués dans des journaux antisémites soit pour la défense des dogmes et pratiques de notre religion, faussement présentés ou interprétés par les dits journaux. Le Consistoire aurait dans chaque circonscription un représentant au moins, mieux vaudrait même qu'il en eût dans chaque communauté...* Il poursuit tous les deux ou trois mois, tous les mois peut-être, suivant l'abondance de matières, le comité publierait en brochures ou en circulaires un résumé des affaires intéressant les israélites et dans lesquelles ceux-ci auraient obtenu gain de cause. Ces documents à périodicité variable seraient tirés à 100 mille exemplaires et seraient envoyés à autant de personnes (noms trouvés dans le Bottin, bandes préparées à l'avance) lesquelles personnes ne seraient jamais que celles ayant reçu une circulaire précédente. On pourrait même demander aux intéressés de faire distribuer dans la ville qu'ils habitent un certain nombre d'exemplaires à des électeurs de cette ville... D'une certaine façon, ce comité préfigure la

LICRA (Ligue Internationale Contre le Racisme et l'Antisémitisme) car il est ouvert par le biais de ses publications à des non juifs.

En 1898 <sup>7</sup>, il rencontre l'évêque de Bayonne, Mgr Jauffret pour lui demander d'interdire un ouvrage *Les Fleurs de l'Histoire*, distribué aux meilleurs élèves des écoles congrégationnistes et qui reprend la thèse officielle de l'Eglise sur le déicide perpétré par les Juifs. En fin de compte seule l'introduction du livre sera retranchée...

En 1899 <sup>8</sup>, il intervient auprès du maire de Bayonne, Léo Pouzac, pour lui demander de prendre des mesures de police à la suite de manifestations s'étant déroulées sous ses fenêtres, rue Victor Hugo aux cris de "À bas les Juifs". À côté des interventions très officielles faites au nom du Consistoire, nous nous sommes demandés si Camille Delvaile n'appartenait pas à titre individuel à un comité dreyfusard mais aucun document d'archives n'étaye pour l'instant notre supposition.

- **sa participation active à la section locale des Etudes Juives** où il donne de nombreuses conférences autour de l'histoire juive, de la culture juive.

En fait par son implication au centre décisionnel de la communauté, il est un notable et cette position est renforcée par son appartenance à l'élite économique.

Son grand-père, Salomon Delvaile (27/12/1776-3/07/1849), blessé lors de la campagne d'Italie et amputé d'une jambe puis décoré en 1839 de la Légion d'Honneur, fonde, à Bayonne, avec son neveu Abraham Attias, une importante maison de commerce de denrées coloniales sous la raison sociale "Delvaile-Attias". Elle est reprise par ses deux fils, Isaac Prosper Delvaile (16/12/1804-14/01/1883 à Bordeaux) et Abraham Aimé Delvaile (3/06/1809-21/09/1852). Cette maison avec succursales à Bordeaux et à Saint-Sébastien puis à Paris, avait ses entrepôts rue Gosse. À la mort de Salomon, Abraham Aimé reprend la maison de Bayonne, son frère celle de Bordeaux, Elisée Nunès celle de Saint-Sébastien.

À la génération suivante, Isaac Georges Delvaile, né en 1840, frère cadet de Camille reprend le flambeau poursuivant ainsi la tradition familiale à Bordeaux, la maison bayonnaise étant vendue.

Favorisé par l'aisance économique de sa famille, Camille est orienté vers une autre voie. Comme il n'y avait pas encore de lycée à Bayonne, il part à Bordeaux où il obtient en 1852 le grade de bachelier ès lettres et ès sciences. Il poursuit ensuite ses études de médecine à Paris. Il y aide Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, fils du célèbre zoologiste, à créer le Jardin d'Acclimatation ; il s'y bat en duel avec le journaliste et homme politique Rochefort.

Il revint en 1862 à Bayonne où il s'installe comme médecin, 13 rue Victor Hugo, et où il épouse Charlotte Léon, une jeune veuve qui lui apporte en dot la propriété Huire, route de Boucau. Son ancrage dans l'élite économique juive de Bayonne transparait également par le biais du mariage de ses filles : l'une, Esther Marthe Louise Eugénie Delvaille épouse le banquier Armand Gommès, l'autre Rachel Louise Adèle Delvaille le banquier Abraham Emile Léon, fils de Virgile Léon.

Mais revenons à notre personnage !

En tant que médecin, ses activités médicales sont fortement influencées par le travail de Pasteur et sous tendues par son adhésion au courant hygiéniste (lutte contre les épidémies et amélioration des conditions de vie des classes populaires mais dans un contexte de contrôle social : des ouvriers en bonne santé, bien logés, bien nourris sont plus efficaces au travail et moins revendicatifs).

Dès son retour à Bayonne <sup>9</sup>, il est nommé médecin de la Hébéra (administration consistoriale chargée de la bienfaisance et de la maison d'asile israélite) aux côtés du Dr Petit. De 1866 jusqu'à sa démission en 1895, il occupe seul la fonction. Il est également médecin des cheminots de la Compagnie des chemins de fer du Midi des frères Pereire, son cabinet se trouvant dans l'enceinte de la gare. Durant la guerre franco-prussienne de 1870-1871, il est élu médecin major du 2<sup>e</sup> bataillon de la Garde Nationale sédentaire de Bayonne.

Médecin généraliste, il crée en 1858 <sup>10</sup> avec Paul Lasserre, l'Association Générale de Prévoyance et de Secours Mutuel des Médecins de France qui était en réalité une sorte de syndicat à une époque où ils étaient interdits par le pouvoir de Napoléon III. En 1882, cette association prend le nom de "Société médicale des Basses-Pyrénées" ; Camille Delvaille en sera le secrétaire jusqu'à son décès.

Par ailleurs, il est un des initiateurs des colonies de vacances qui allient le côté éducatif et le côté médical. En 1888, il institue au niveau local des colonies de vacances à la mer et à la montagne ; il s'occupe particulièrement de celle de Saint-Jean-de-Luz. Des missions officielles l'amènent à enquêter en Espagne en 1892, en Hollande et en Belgique en 1895 pour comparer les différents systèmes. Son engagement lui vaut la Légion d'Honneur en 1903.

Ses activités le portent à s'exprimer sur ses domaines de prédilection en intervenant à la Société Philomatique de Bayonne dont il est un des fondateurs en 1863 <sup>11</sup> avec Vital Biraben. De 1880 à 1883, il assurera la présidence de cette société savante devenue la Société des Sciences, Lettres et Arts. Parallèlement il publie ouvrages ou articles dont les titres sont évocateurs et manifestent ses centres d'intérêt : *De l'exercice de la médecine* en 1865, *Le travail manuel à*

*l'école* en 1884, *La colonie sanitaire de Bayonne* en 1888-1890, *Le guide hygiénique et médical de l'instituteur* en 1892, ouvrage traduit en espagnol et en hébreu pour les écoles de Palestine, en 1898, *Autour d'une épidémie 1837-1897, L'hygiène à l'école d'après la Bible et le Talmud* en 1902 sans compter sa collaboration un temps au journal littéraire "Le Gaulois" et ses prises de position dans les journaux israélites (*L'Univers Israélite, Les Archives Israélites*).

Son engagement en tant que médecin et dans le domaine culturel l'amène naturellement à s'impliquer dans la vie politique puis en franc-maçonnerie. Là aussi il est l'héritier d'une tradition bien ancrée chez les Juifs bayonnais et dans sa famille.

En ce qui concerne la participation juive à la vie politique, il est utile de rappeler que les Juifs n'accédèrent à la citoyenneté qu'en 1790 pour les "Juifs espagnols, portugais et avignonnais", en 1791 pour les Achkénazes. Mais à partir de là, leur investissement dans la vie publique ne se démentira pas et en particulier à Saint-Esprit dont le premier maire fut Gabriel Pereyra Soarès. Camille Delvaile devient conseiller municipal à Bayonne comme son grand-père Salomon qui l'avait été à Saint-Esprit de 1830 à 1848.

Son entrée en politique a été précédée, semble-t-il, par sa participation dans les années 1860 à un club "La Fraternité" fréquenté par les libéraux, les républicains et de nombreux francs-maçons, tous ceux qui remettent en cause le régime autoritaire de Napoléon III.

Il entre pour la première fois au conseil municipal à l'issue des élections de juillet 1870, peu de temps avant la défaite de Sedan qui entraînera la chute du Second Empire et la proclamation de la République. Sous la III<sup>e</sup> République, il est élu régulièrement jusqu'à son décès en 1904, sauf en 1888 où son élection fut invalidée par le Conseil d'Etat.

Il appartient au camp des Républicains mais à ce courant que l'on nomme "opportuniste" c'est à dire modéré. Certes il ne connaîtra pas de destin national mais son influence sur le plan local est réelle : en particulier dans le domaine de l'éducation. Ardent défenseur de la création d'un lycée à Bayonne, ce qui sera réalisé en 1879, il intervient régulièrement auprès du proviseur en tant que membre du bureau d'administration de l'établissement et membre du Conseil Académique. En 1899 <sup>12</sup>, sollicité par le proviseur du lycée pour une enquête, il y expose sa vision des formations utiles et efficaces pour que le lycée soit attractif et non plus soumis à la concurrence trop forte des institutions religieuses. Afin de remédier à ce souci, une réforme du recrutement des enseignants s'impose, selon lui, associée à la mise en place d'une formation continue sous forme de *conférence*

*faite une ou deux fois par mois... par le proviseur aidé du censeur et d'un ou deux professeurs à tour de rôle...* Par ailleurs, si l'enseignement vise à la formation d'une élite destinée à des études longues (médecine, droit, grandes écoles), il doit exister un *enseignement moderne* dirigé vers le commerce et l'industrie s'appuyant sur les sciences, la géographie et les langues vivantes, sur des stages en milieu professionnel dans *les maisons de commerce* pour mettre en pratique les *notions apprises au lycée*. D'une certaine façon, Camille Delvaille défend la nécessité de mettre en adéquation les formations et le "bassin d'emplois" !

En ce qui concerne la franc-maçonnerie, rappelons qu'à Bayonne, dès les années 1780, de nombreux Juifs intégreront la loge *la Zélée*. Cette arrivée n'est pas fortuite : en fait non seulement on assiste à cette époque à l'émergence de la franc-maçonnerie en France mais aussi à la naissance d'un nouveau type de Juif qui a reçu une éducation "occidentale" (et c'est le cas des Séfarades bayonnais) et qui a des comportements semblables aux non juifs. En somme la franc-maçonnerie correspond à la volonté d'intégration voire d'assimilation des Juifs c'est-à-dire au désir d'entrer pleinement dans la société à une époque où ils ne jouissaient pas encore de droits civiques et étaient victimes de discriminations économiques. Etre accepté parmi les maçons revêtait pour un Juif une double signification : un accomplissement personnel, un dépassement des barrières sociales.

Mais même si l'acceptation de non chrétiens n'a jamais officiellement posé de problèmes, cette intégration ne fut jamais facile pour plusieurs raisons.

Certes un Juif y rencontre des symboles neutres (équerre, compas), des symboles de son propre héritage culturel et religieux (Le temple de Salomon) mais il est confronté à des références plus ou moins explicites au christianisme qui peuvent être déstabilisantes. En plus de nombreux maçons eurent des attitudes réservées, voire hostiles, fondées sur des différends religieux et prétendaient que les efforts des juifs pour se joindre à eux étaient plus motivés par un désir de prestige social que par la signification spirituelle.

À Bayonne, la scission, qui affecte au début du XIX<sup>e</sup> siècle la loge *La Zélée*, d'où sortira la loge *La Parfaite Réunion de Saint Esprit* regroupant la majorité des maçons juifs, donne la mesure des difficultés d'acceptation.

On peut imaginer que les premiers contacts de Camille Delvaille avec la maçonnerie se sont réalisés à travers la Société Philomatique et *La Fraternité*. Mais on peut estimer qu'il n'ignorait pas l'appartenance de son grand-père Salomon et de son oncle Isaac Prosper à *la Parfaite Réunion de Saint Esprit*, et bien sûr à Bordeaux, celle de son frère Georges à la loge *Chevaliers de la Fraternité* <sup>13</sup>.

Cependant son entrée en maçonnerie est relativement tardive : il n'est initié qu'en 1888, à Bordeaux, à la loge *Chevaliers de la Fraternité* à une période où les antisémites, Drumont en tête avec son ouvrage "La France juive", affirment que la franc-maçonnerie s'est judaïsée et que les juifs et les francs-maçons ont conclu une alliance destinée à mettre en péril les états dans lesquels ils vivaient. Ils argumentent en expliquant que, dès sa fondation, la franc-maçonnerie veut dominer le monde et changer l'ordre social (ils auraient provoqué la Révolution Française...).

Quant aux Juifs, selon leurs détracteurs, leur prétention au pouvoir mondial serait ancienne. Elle serait issue de la croyance juive en un messie qui restituerait aux Juifs leur ancienne patrie et d'après la conception populaire établirait leur hégémonie sur les nations. Ces thèses sont reprises dans le faux intitulé "Le Protocole des Sages de Sion". Ces élucubrations mensongères mais efficaces donneront naissance au slogan "complot judéo-maçonnique".

Revenons à Camille Delvaile. Son activité maçonnique sera remarquée. Il sera un des promoteurs du réveil de *la Zélée* en 1892 dont il sera le 2<sup>e</sup> Surveillant en 1892-1893. Cette participation active au renouveau de la maçonnerie bayonnaise lui vaudra d'être régulièrement cité et injurié dans les colonnes de *La Semaine de Bayonne*, journal ultra catholique et antisémite.

85

Cependant malgré son dynamisme (il préside sa dernière réunion du Consistoire chez lui en novembre 1903), malgré sa volonté de lutter contre la maladie qui le terrasse et pour laquelle il fait des séjours réguliers à Vichy, il meurt le 2 janvier 1904 dans sa maison de Huire à l'âge de 69 ans. ■

## Notes

---

- 1 Il s'agit des décrets de 1790 et 1791 accordant aux Juifs la citoyenneté française.
- 2 ACB, 9S2
- 3 ACB, 9S3
- 4 ACB, 9S3
- 5 ACB, 9S3
- 6 ACB, 9S8
- 7 ACB, 9S4
- 8 ACB, 9S4
- 9 ACB, 9S2
- 10 LEMOINE, Jacques, *Les médecins de Bayonne et du Pays basque il y a cent ans*, SSLA n° 114, 2<sup>e</sup> trimestre 1967, pp.139-160
- 11 CATHALA, *Le Dr Delville*, SSLA 1904, 2<sup>e</sup> trimestre, pp.65-68
- 12 AN F17/13937, lettre du 9 mars 1899
- 13 CROUZET, Jean, *Loges et francs maçons côte basque et bas Adour : 1740-1940*, Biarritz, Atlantica, 1998

# LES MUSÉES

Joaquin DIAZ

## Résumé :

Le rôle des musées dans la société actuelle est dans un rapport étroit avec le degré d'exigence tant de leur direction que de leurs visiteurs. C'est une erreur de justifier de l'existence d'un musée en se fondant uniquement sur le nombre de ses visiteurs. On peut mesurer la valeur d'un espace muséal sur l'opportunité du message délivré, sur sa portée, sur l'adéquation de sa transmission, ainsi que sur sa contribution au développement de cette culture personnelle tant souhaitée.

La communication ne saurait se dérouler dans un seul sens ; elle est habituellement modifiée ou modelée par celui qui la reçoit à la mesure de sa propre situation.

Il est nécessaire qu'il y ait une compréhension, une complicité chaque fois plus intense entre les responsables des musées et ceux qui les fréquentent, si l'on veut réellement que ces derniers mettent à profit les visites et que les premiers puissent transmettre efficacement leur message.

## Laburpena :

Erakustokien egitekoa oraiko gizartean harreman hertsia batean da bai buruzagiek bai ikusleek duten nahi zorrotzaren neurriarekin. Erakustoki baten izaitearen onhartzea bakarrik ikuslen zenbakian oinarrituz huts bat da. Erakustoki baten balioaren neurria ezagun daiteke ordu batean bademan mezuak duen zuzentasunetik, hedamenetik, emaiteko arau onetik, bai eta normahiren kultura berezi hainbat agiantzatua den horren handitzeko egiten duenetik. Mezu emaitak eztu alde bakar batera joan behar : hartzen duenak ohian bertzalakatzen du edo aldatzen bere izanararen araura. Gogoan hartze hori beharrezkoa da, eta idetasuna ere aldi bakoitz hertsia erakustokian nagusi direnen eta han dabiltzanen artean, zinez nahi bada azken hauek ikustaldiez balia daiten eta lehenbizikoek bere mezua baliagarriki eman ahal dezaten.

## MOTS CLÉS

Musée,  
exposition,  
visiteur,  
collection.

## Hitz-gakoak

Erakustoki (museo),  
erakustaldi,  
ikusle,  
bilduma.

## MUSÉE

*Créateur du Centre Ethnographique de URENA (Valladolid) et de la fondation qui porte son nom, Joakim Diaz, nous propose ci-dessous une solide réflexion critique sur l'objet et les finalités des musées. (Site du Centre Ethnographique : [www.funjdiaz.net](http://www.funjdiaz.net))*

**I**l est évident que la fonction des musées dans la société actuelle, ainsi que leur avenir, sont étroitement liés au degré d'exigence dont font preuve, tant leurs responsables que leurs visiteurs.

Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle ont cohabité deux façons diamétralement opposées d'utiliser l'espace muséal, allant du concept de simple entrepôt d'objets précieux, au champ d'expériences où tout a une valeur et où chaque pièce exige un contact quasi physique. Ni l'objectif principal des musées, ni leur valeur sociale n'étaient très clairement définis.

L'image de "défenseur du public", très fréquente dans quelques musées du siècle dernier - en particulier ceux proches de la culture anglo-saxonne, partisans de tout démocratiser - en dit assez long sur cette histoire un peu honteuse d'un musée dont les salles ne peuvent avoir une quelconque finalité sociale. Pour autant, cette fonction sociale ne doit pas être une sorte de tyrannie où le goût du public primerait sur les idées des professionnels du musée ; elle ne peut être non plus la tendance, si bien acceptée aujourd'hui, selon laquelle un musée et un centre commercial doivent offrir les mêmes services et permettre le même comportement désinvolte, voire négligé. Ce comportement s'explique en partie par le fait que le visiteur, habituellement un voyageur ou un touriste, inclut les musées dans le même circuit que tous les lieux relevant de l'industrie du loisir, depuis les bars jusqu'aux parcs d'attractions, où l'on n'exige ni l'attention, ni le silence, indispensables dans la confrontation avec une réalité différente du quotidien. Cette confusion vient aussi de la nouvelle tendance qui considère qu'un musée est le résultat d'une politique culturelle "efficace", qui a su intégrer les œuvres dans un puissant marché, où l'argent a plus de poids que l'art. Ces deux concepts, tourisme et économie, peuvent altérer le véritable sens d'un musée et transmettre à la société une sensation pervertie, voire fautive, de ses véritables valeurs.

Une de ses valeurs est précisément d'offrir au visiteur des émotions qui l'obligeront à faire intervenir tous ses sens, ce qui n'est pas si fréquent dans une société aussi passive que la nôtre. Cette perception par les sens d'un message multiple, au contenu patrimonial fort, renvoie le visiteur à une partie de sa propre existence, présente ou latente, l'aidant ainsi à découvrir des éléments susceptibles d'enrichir sa formation ou d'affiner ses jugements.

Immergés dans l'ère de la communication, nous recevons tellement d'informations que nous avons à peine le temps de les assimiler ou d'en tirer parti. Au-delà de la traditionnelle tâche qui consiste simplement à apprendre, il faut apprendre à se souvenir et plus encore à oublier. Choisir parmi tout ce qui nous est transmis, pour ne conserver que l'indispensable, est aussi vital que le fait de ne pas surcharger le frêle esquif dans lequel on voudrait embarquer, mais cela suppose une grande capacité de discernement et beaucoup de bon sens.

Nous ne pouvons assimiler la visite d'un musée à la simple consommation d'un produit, étrangère à toute décision personnelle et volontaire. Cette option, bien proche de la visite guidée dans laquelle prédominent la hâte et le manque d'envie, nous conduirait à envisager, du point de vue de la motivation du visiteur, trois types plus ou moins caractéristiques : le passant, le spectateur et le critique. Ces catégories ne sont cependant pas assimilables à des groupes sociaux déterminés ou à des tranches d'âge, mais elles correspondent plutôt à la volonté potentielle avec laquelle est abordée la visite d'un espace muséal. Les responsables d'un musée doivent toujours se préoccuper de combler ceux qui vont exiger le plus et au moins de satisfaire ponctuellement ceux qui traversent les salles sans intérêt particulier. C'est pour cela qu'un musée doit considérer comme un privilège le fait d'accueillir un grand nombre de spectateurs et de critiques qui, lors de leur visite, soulèveront des questions ou émettront des points de vues sérieux, dont l'étude permettra de rendre efficace l'alliance que l'on veut établir entre le message et son destinataire. Trouver les bons axes de communication et les rendre plus efficaces, éviter d'introduire les critères d'une éducation trop rigide ou ceux du marché dans une institution dont la volonté est précisément d'aider l'individu à être plus libre et plus savant, avec tout ce que ce souhait implique d'abandon de préjugés, de principes d'éducation et de changements de mentalités, c'est la seule raison d'être de services spécifiques, tels le service éducatif ou le service de marketing, qui sont incorporés au musée traditionnel.

Les statistiques qui font l'amalgame entre les différents secteurs de l'industrie des loisirs sont trompeuses et préjudiciables. Les objectifs d'un musée ne sont pas ceux d'un parc de loisirs pour enfants et on ne peut comparer le nombre de visiteurs d'une institution gratuite et celui d'une structure payante. C'est une erreur de justifier l'existence d'un musée en se basant uniquement sur le nombre élevé de ses visiteurs. Personne ne leur demande à la sortie leur degré de satisfaction, ou, si on le leur demande, leur réponse est si complexe qu'elle ne peut être prise en compte dans aucune des statistiques dont usent régulièrement les médias.

Le travail d'un musée est bien autre chose que ce qui se voit. Une infime partie seulement de tout un travail d'équipe apparaît dans les expositions permanentes et à peine plus dans les expositions temporaires. Il est donc pertinent de juger un espace muséal, non sur le nombre de ses visiteurs, mais sur la pertinence et la portée du message transmis, et sur ce qu'il apporte de positif à la culture personnelle de chacun. Une communication fluide entre le message et son destinataire est une expérience individuelle dans laquelle le résultat final dépend souvent plus de l'état d'esprit, de la connaissance préalable de certains sujets, du vécu et de la curiosité d'esprit de chaque personne, que de la valeur des pièces exposées. Le visiteur sera prédisposé favorablement ou non à recevoir le message que veut lui adresser le responsable du musée selon l'idée ou la connaissance qu'il en avait au préalable. Le langage utilisé, signes ou significations, est alors important pour une compréhension et une perception correctes du sens du message ; l'adéquation du langage aux pièces exposées a aussi son importance, mais, ce qui est déterminant, c'est la façon de dire et la personne qui est supposée le dire. Sur ce point, on ne peut que citer l'exemple bien connu du directeur de cirque qui, averti que le chapiteau prenait feu, eut recours à l'unique personne qu'il avait sous la main pour annoncer la catastrophe au public : un clown. En dépit de la gravité de l'annonce, le public la prit pour une plaisanterie, ne s'attendant, sur la foi d'expériences antérieures, qu'à ce seul type de message de la part d'un clown.

La communication ne se fait donc pas dans un seul sens et elle est modifiée généralement, ou modelée, par celui qui la reçoit, selon sa propre personnalité. Un tableau, par exemple, est une œuvre inerte que le visiteur peut seulement admirer et qui lui suggère tout au plus quelque chose de concret ou d'abstrait ; un instrument de musique, en revanche, est susceptible d'être utilisé pour créer, et l'art ne commence vraiment que lorsque quelqu'un prend dans ses mains cet objet, inerte et inexpressif jusque là, et en tire des sons vivants. Le rapport avec l'individu dans ce cas, oscillera entre la simple considération de l'objet matériel comme résultat d'un travail manuel et la possibilité d'insuffler de la vie à cet objet inanimé. Il suffit que cette possibilité existe dans l'esprit du spectateur pour que la pièce ait un autre sens. D'autre part, les pièces d'un musée, dans leur ensemble, constituent aussi un message dont le visiteur tirera son propre enseignement, au-delà du cadre de la visite physique. Les contenus du message peuvent continuer à exercer leur effet sur l'esprit du visiteur, qui repensera à posteriori aux pièces exposées et à leur sens, incorporant à ses stéréotypes de nouvelles perspectives, qui seront aussi diverses que l'auront été les relations entre ses cinq sens et les objets. Parmi ces relations, il y a celle qui consiste à ne pas considérer les pièces d'un musée seule-

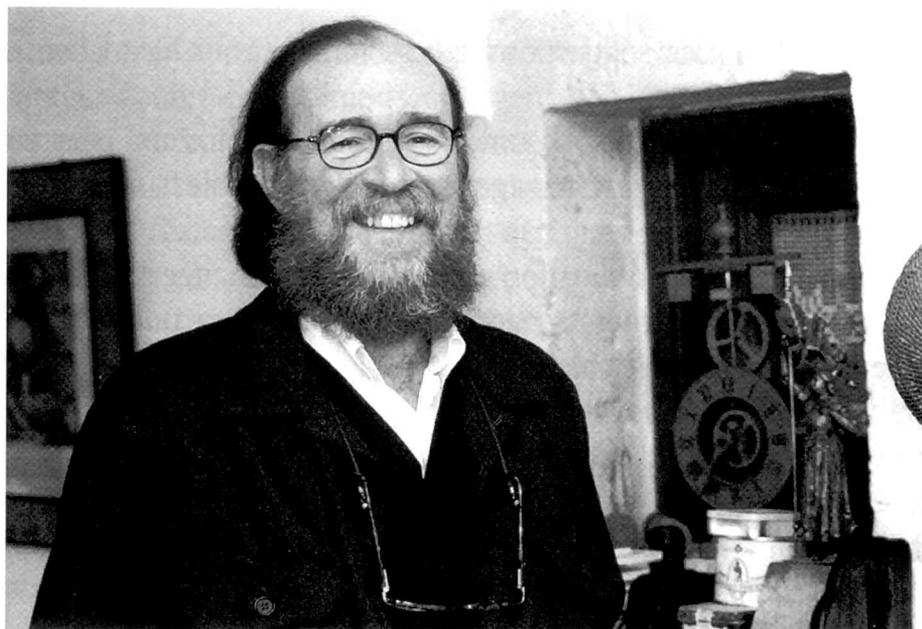
ment comme des objets matériels mais comme des représentations d'un espace et d'un temps différents du nôtre. Dans un musée moderne, c'est-à-dire un espace avec un centre de documentation, des archives, une bibliothèque, une médiathèque, etc., il n'est pas nécessaire que les orientations de travail soient constamment explicitées. La philosophie de l'exposition et la direction des recherches ne doivent pas nécessairement être les mêmes non plus. Le musée dont l'objectif principal serait de montrer qu'il peut être un intermédiaire entre le visiteur et le monde intemporel de la création ou des croyances, ne doit pas pour autant laisser de côté l'interprétation de l'histoire ou de la culture par le biais de l'étude des couches sociales, et encore moins éviter l'hétérogénéité des discours émanant de langages différents. Ce qui fait vraiment la différence entre un musée du XXI<sup>e</sup> siècle et un du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est que la philosophie qui est la sienne transcende l'objet et peut être abordée et étudiée selon de multiples perspectives, toutes enrichissantes, y compris celle du "musée-marché", évoqué précédemment, sans qu'il y ait dans ce terme un quelconque aspect péjoratif. Il est évident que le "musée-temple", fruit des tendances du XVII<sup>e</sup> siècle a fait place au "musée-école" du XIX<sup>e</sup>, qui a son tour a été remplacé par le "musée-lieu de rencontre et de communication" du XX<sup>e</sup> siècle. Les possibilités qu'offre une structure complexe, capable de remplir les fonctions d'entrepôt, d'espace d'étude, de contemplation et de création à partir des objets, nous montrent ce que nous pouvons attendre du musée du XXI<sup>e</sup> siècle. Il serait cependant impropre de séparer les résultats scientifiques de ce musée de ses résultats sur le plan social. En effet, compte tenu du fait qu'une exposition n'existe que s'il y a un public, et étant donné que ce public a un comportement différent selon le message délivré et le degré de satisfaction que lui procure cette exposition, nous devons convenir que les opinions de ce public ont suffisamment d'importance pour être considérées comme une aide et non comme une charge. J'ai déjà dit combien les enquêtes me laissaient sceptique, particulièrement les questionnaires que l'on remet au dernier moment au visiteur et qu'il doit remplir à toute vitesse et sans la moindre possibilité de mûrir sa réflexion. D'autres enquêtes, orales, montrent leur peu de fiabilité, surtout lorsqu'elles incluent des questions qui portent sur l'âge ou le niveau d'études : c'est le cas de ces enquêtes effectuées par de belles hôtesse, qui doivent se contenter des mensonges de messieurs d'âge mûr qui trichent sur leur âge ou s'inventent des titres universitaires qu'ils n'ont pas. En revanche, les conversations brèves, n'excédant pas deux ou trois minutes, au cours desquelles les visiteurs eux-mêmes, sans avoir été influencés par des questions orientées, expriment spontanément leur opinion sur la visite, leur satisfaction et, pourquoi pas, leur souhait de revenir pour regarder plus à loisir telle ou telle section, voire leur volonté de se faire les ambassa-

deurs de la collection auprès de leurs amis en les encourageant à venir au musée, sont éloquentes. Toutes ces opinions émergent généralement de manière naturelle et constituent un baromètre fiable qui montre le véritable état d'âme du visiteur à sa sortie du musée. Les attentions que le musée déploiera pour le spectateur ne seront jamais superflues et elles auront une influence déterminante sur son opinion finale, même si, en apparence, elles n'ont rien à voir avec ce qui est exposé. Il sera bon d'éviter au visiteur la fatigue physique, la saturation visuelle, l'excès de signalétique. Il faudra établir des itinéraires simples, que l'on puisse modifier sans pour cela perdre l'accès à des informations, des salles ou des pièces importantes. Des volumes à dimension humaine, une disposition à une hauteur moyenne qui permet à tous un accès aux objets sont également déterminants. Il est indispensable d'offrir aux visiteurs handicapés des moyens de pallier leurs difficultés à se déplacer ou à exercer leurs sens. Pour des aveugles, par exemple, le fait de pouvoir toucher certaines des pièces facilitera la perception des proportions, si ce n'est la pièce elle-même, du moins une pièce semblable tirée des réserves. Il suffit de voir le nombre de traces de doigts sur les vitrines pour comprendre qu'une pièce puisse séduire, attirer l'attention, ou susciter l'admiration. Si le spectateur oublie les dépliants ou les jette en sortant, il est bon de repenser leur format ou leur composition. S'il remercie en s'en allant, c'est qu'il estime avoir reçu plus que le prix qu'il a payé à l'entrée. En d'autres termes, les responsables du musée seraient très intéressés par ce qu'apprend le visiteur et comment il l'apprend, quel impact a sur lui la visite et comment on peut améliorer ou développer les moyens qui rendraient cette visite plus enrichissante. Tout cela n'obéit ni à des critères identiques, ni à une méthodologie définie, c'est pourquoi il serait très difficile de créer des questionnaires applicables à des situations, des collections et des visiteurs différents. Un questionnaire orienté dès le départ ou proposé à un moment inopportun n'aide finalement pas celui qui interroge et trouble celui qui répond.

Si l'on se place sur le plan de la communication et du langage, il est plus important encore de savoir comment fonctionne le langage qu'utilisent ceux qui sont chargés de rédiger les cartels, panneaux et dépliants, dans l'environnement du musée. Le langage n'est jamais anodin, au contraire, il aide à la construction des idées et des concepts, de sorte qu'il faut être très vigilant sur la construction des phrases, les rapports entre les panneaux et la contextualisation des pièces exposées. Les textes qui sont lus dans le musée sont importants, mais ceux qui sont lus hors du musée ne le sont pas moins. La visite ne se termine pas à la sortie, elle se prolonge, souvent de façon involontaire, lorsqu'on a abandonné l'enceinte du musée, et on pourrait dire que les meilleurs résultats sont ceux qui font

intervenir le souvenir ou les suggestions qui se font jour au fil du temps.

En résumé, une compréhension, une complicité de plus en plus étroite entre les responsables du musée et ses usagers est indispensable si l'on veut vraiment que ceux-ci mettent à profit leur visite et que ceux-là puissent délivrer efficacement leur message. Cette coordination, naturelle et souhaitée, se fera par le biais d'un langage commun et d'intérêts partagés, pour que l'on puisse garantir que la communication existe dans les deux sens et qu'elle s'épanouit en donnant des résultats souhaitables. Le fait que l'on utilise toujours des comparaisons pour définir un musée (il ressemble à un temple, il est comme une école, etc.) signifie que l'on n'a pas encore trouvé une formule qui définisse sa personnalité et qui décrive parfaitement ses contenus et sa finalité. Quoi qu'il en soit, il faut partir de l'objet comme valeur essentielle même quand l'objet en question se prête à de multiples lectures et transmet des sensations subjectives diverses. Il s'agit, cela va de soi, de l'objet considéré comme symbole et non comme matériel inerte ; les pièces dont nous parlons sont des éléments qui nous relient à un patrimoine plus ou moins proche, mais elles sont aussi des interlocutrices silencieuses de la capacité créatrice et artistique des hommes. ■



*Joaquín Díaz*



*Uruña, La Casona (début XVIII<sup>e</sup>) : siège de la Fondation Joaquín Díaz*

*Photos [www.funjdiaz.net](http://www.funjdiaz.net)*



## COMPTE RENDU DE LECTURE

Frédéric DÜHART (\*)

**Pour une anthropologie du sport en Pays Basque : F. Xavier MEDINA et Ricardo SÁNCHEZ (éd.), *Culturas en juego. Ensayos de antropología del deporte en España*, Barcelone, Institut Català d'Antropologia, 2003, 340 p.**

Quatre des contributions contenues dans cet ouvrage collectif concernent directement des cultures sportives basques, tandis que les dix autres apportent des éléments théoriques et empiriques fort utiles pour une analyse du sport dans la société basque actuelle, voire pour une approche de celle-ci au travers de ses pratiques et passions sportives. Les quatre textes qui retiendront particulièrement notre attention ici interrogent particulièrement les relations qui se tissent à divers niveaux entre sport et identité.

Dans "La importancia del ritual en los procesos de etnicidad : la *Korrika* vasca" (p. 103-119), Teresa del Valle décrypte cette course relais populaire d'environ deux mille kilomètres en faveur de la langue basque. Organisée pour la première fois en 1980 et toujours de façon à ne pas venir interférer avec un autre événement majeur de la vie culturelle ou politique locale (élections par exemple), la *Korrika* définit au moyen des pas de chacun de ses participants un territoire de la langue basque libéré des frontières administratives (Euskadi/Navarre) et politiques (Espagne/France). Par son déploiement spatial, la *Korrika* produit des images, des symboles. Avec son organisation fondée sur l'engagement associatif, course accessible où seule la transmission du témoin importe, elle est par essence un rituel de masse, un déploiement d'identité visible dans les rues de la cité et dans ce sens, nécessairement, une action politique. Comme F. Xavier Medina le montre dans "Etnicidad y nuevos rituales deportivos urbanos : la *Korricursa* de Barcelona." (p. 121-136), le modèle de la *Korrika* peut être repris par des communautés basques de la diaspora. La *Korricursa* organisée pour la première fois en 1993 par une association culturelle basque de la capitale catalane veut être, comme la manifestation dont il s'inspire directement, à la fois une célébration de la langue basque et un événement sportif populaire. Mais le fait qu'elle se déroule à l'intérieur d'une ville

unique, située qui plus est hors du Pays Basque, lui donne un sens particulier. À la manière de rituels urbains de procession plus anciens, la *Korricursa* permet aux Basques de Barcelone de se donner à voir comme une communauté. Son parcours n'est pas neutre puisqu'à chaque fois, il relie et met en exergue deux hauts lieux de la culture basque dans la capitale catalane, l'Université centrale ou *Euskal Etxea* et *Nafarren Etxea*. Au départ comme à l'arrivée de la course, des animations musicales traditionnelles et des dégustations de produits basques sont organisées. Cidre et *txistu* viennent jouer leur rôle de marqueurs culturels, de ciment identitaire et d'ambassadeurs de charme, car la *Korricursa*, comme d'ailleurs la *Korrika*, se doit d'attirer l'attention d'un public élargi pour atteindre son but de promotion de l'*euskara* mais aussi pour permettre au groupe qui se fédère dans la pratique de cette langue d'exister dans le regard des Autres. Ici, la course à pied proprement dite (voire à vélo si nous songeons à la *Bicicursa* de Barcelone en 1999) n'est que le fil directeur d'un rituel plus complet, plus complexe. Aussi, le corps du coureur de *Korrika* ou de *Korricursa* est-il avant toute chose un corps militant.

Dans "Nacionalismo en juego : los vascos de Vizcaya y el Athletic Club de Bilbao." (p. 137-157), Jeremy Mac Clancy attire notre attention sur les originalités, nombreuses, qui ont fait l'identité du grand club de football biscayen depuis sa création en 1901. Sur le terrain, l'une des plus notables est celle d'avoir continué à présenter tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, au prix de quelques aménagements pragmatiques, des équipes composées exclusivement de "Basques". Club à forte identité, porte drapeau d'une certaine ethnicité, l'Athletic Club n'est pas resté à l'écart des grandes crises et tournants politiques qu'ont connu le Pays Basque, et plus globalement l'Espagne. Devenu "Atlético" durant le règne du Caudillo, le club de Bilbao offre quelques motifs de fierté fort symboliques à un peuple opprimé (notamment lors de ses victoires sur le franquiste Real de Madrid). Ensuite, alors que la dictature s'effritait, le stade de San Mamés est l'un des premiers lieux qui a vu fleurir publiquement et solennellement les *ikurriña*. Une fois la démocratie revenue, l'Athletic, club de sociétaires et pierre angulaire d'une culture populaire locale, aiguise les appétits des partis nationalistes, du PNV puis de Herri Batasuna. Aucun n'y est réellement parvenu, sans doute parce qu'il est des "lieux de mémoire" qui fédèrent au-delà des clivages politiques. Ce qui est certain, c'est que la "grande famille rouge et blanc" transcende largement les divisions de classes conventionnelles, ce qui ne manque d'attirer l'attention de l'auteur, originaire d'un pays où la passion du football rime souvent avec prolétariat. Grâce à Carmen Diez Mintegui, les *Xuri urdin* sont aussi présent dans ce très stimulant ouvrage. Dans son article "Deporte, socialización y género." (p. 159-179), elle fonde en effet

quelques réflexions sur des pratiques ayant cours au sein de la Real Sociedad de Saint-Sébastien. Depuis la seconde moitié des années 1960, ce club a mis en pratique une politique du “football de pépinière” en établissant des relations avec les principaux clubs guipuzcoans. Ce système a fait de l'équipe de la capitale provinciale, l'équipe de la province tout entière. Mais c'est plus sur la construction progressive du genre, au travers de la pratique du football, que l'auteur nous invite à réfléchir. En Guipúzcoa, comme les entraîneurs se plaisent à le rappeler aux gamins frigorifiés à force de jouer sur un terrain gelé, l'apprentissage du football sert surtout à fabriquer des hommes. La passion juvénile pour le ballon rond donne d'ailleurs aux jeunes garçons l'occasion de se confronter à d'autres figures de la masculinité que leur père : l'entraîneur qui exerce sur eux une grande influence, mais aussi les champions admirés au stade ou à la télévision, dont les comportements sur le terrain ne manquent pas de les influencer quand ils évoluent à leur tour avec un ballon. Alors qu'il se trouve sur le terrain, le garçon se trouve dans un espace masculin d'où la femme est idéalement exclue – la fédération guipuzcoane de football reconnaît le football féminin dans les années 1980 mais en ébauchant une catégorisation par âge bien moins précise que celle en usage pour les garçons et les “Vous jouez comme des filles!” continuent de fleurir dans les bouches des entraîneurs mécontents. Au travers des deux exemples offerts par ses clubs prestigieux, nous voyons l'extrême variété des possibles interventions d'un même sport dans la production identitaire : genre, appartenance locale, enracinement politique, etc.

Les articles placés au côté de ces papiers qui nous donnent à penser la communauté basque sont aussi d'un très grand intérêt. Nous ne les évoquerons que très brièvement, mais leur lecture sera des plus profitables pour ceux qui s'intéressent aux dimensions culturelles du sport. Plusieurs textes signés par Luis Calvo, Javier Escalera, F. Xavier Medina et Ricardo Sánchez Martín composent une bonne introduction théorique, épistémologique et même historiographique à la vaste question du sport envisagée du point de vue des sciences sociales. Les amateurs de football, surtout s'ils apprécient le Barça, liront avec grand intérêt une série d'articles évoquant les supporters au stade (Carles Feixa), les sportifs de bistrot (Gaspar Maza) ou l'intégration par le sport et le football en particulier (F. Xavier Medina). D'autres auteurs nous éloigneront des stades : Ricardo Sánchez évoque les sports à risque, Xavier Camino l'escalade et Ángel Acuña Delgado l'épreuve terrible des cent un kilomètres. Dans un texte qui utilise habilement les dessins produits par les enfants eux-mêmes, Dora Blasco nous fait réfléchir sur le rôle de l'éducation physique dans la construction du genre chez de petits collégiens de

## COMPTE RENDU

Huesca. Pour sa part, Luis Cantarero contribue à une réflexion, hélas, plus nécessaire que jamais en Pays Basque comme ailleurs, en proposant un texte sur la perception sociale du dopage...

Par delà les textes concernant directement la communauté basque, cet ouvrage contient énormément de matériaux théoriques et défriche des terrains dont l'exploration dans le contexte basque serait fort intéressante. Aussi invitons-nous les chercheurs locaux à saisir la balle au bond ! ■

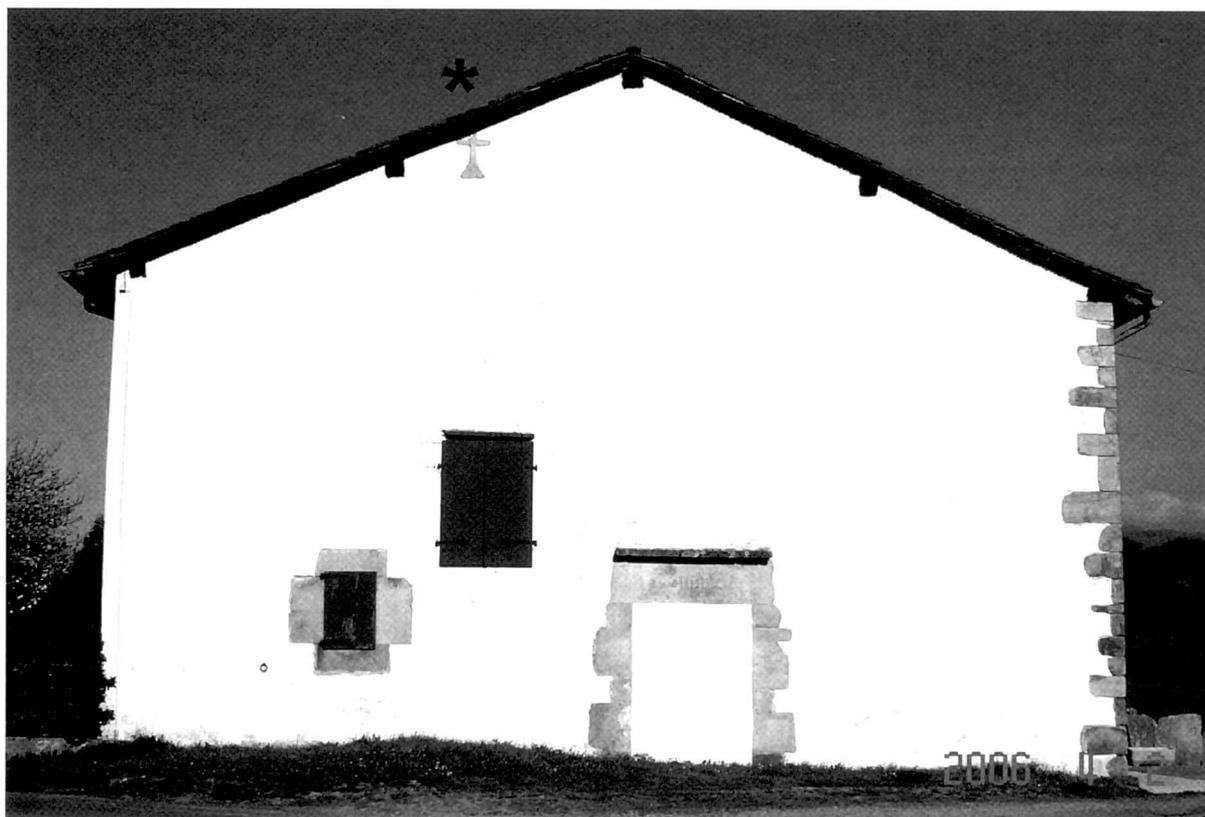
**(\*) EHESS, Paris**

# ETXE ET CROIX EN IPARRALDE

Michel DUVERT

En 1984 Gonzalez & Baraño relayés par Nolte, rapportent une série d'observations curieuses que l'on a du mal à interpréter. Il s'agit d'éléments architecturaux, en forme de croix ou de pinacles, posés essentiellement sur le sommet des murs de la *façade arrière* des *etxe* (maison) des XVII-XVIII<sup>e</sup> siècles en Hegoalde (Pays Basque Sud). Ces éléments sont associés à des toits à deux pentes, soit sur le faîte, soit sur leurs bords (aux angles) ; ils sont scellés sur les murs car, classiquement, ces façades sont largement aveugles, sans avant-toit par crainte que la violence du vent ne les arrache ; sur la côte, ces murs peuvent même remonter au-dessus du toit. Ces objets sont donc faits pour être vus.





Intégrées à la maçonnerie, les croix ont des formes diverses et n'excèdent guère 70 cm de haut. Bien que les exemples semblent concentrés dans la région côtière de la Biscaye (une soixantaine), d'autres sont décrits en Guipúzcoa (7) ainsi que dans le Nord de la Navarre (Burguete).

Cette pratique est attestée dans toute l'Europe mais pas seulement sur des maisons. En Pays Basque cette façon de faire *sur les façades arrière des etxe* attire l'attention. Curieusement, les croix sont massivement *sur les faïtières* et non *aux angles* où l'on trouve plutôt des pinacles.

Les croix sont-elles une forme christianisée des pinacles ? Les ont-elles remplacées du point de vue "symbolique" comme du point de vue architectural ? Le sens de ces pratiques nous échappe.

D'autres "signes" sont connus sur les toits des *etxe* : tuiles formant des dessins (vu également dans la Haute-Lande) ; fragments de tuile posée en forme de corne (beaucoup, de l'Alava au Baztan) prolongeant souvent la faïtière en façade ; "symboles" sur les abouts de pannes (très nombreux exemples en Labourd, voyez La Bastide Clairence/Bastida, etc.) ; croix en fer et (très rares) girouettes, etc. Barandiaran et ses collaborateurs en signalent un grand nombre. Furent-ils mis là pour protéger les gens, les bêtes et les récoltes stockées dans les greniers et fenils ? En matière de protection, contre les *sorgiñ* par ex., d'autres symboles étaient utilisés autour des portes

et des ouvertures, dans des pièces, etc. De même il est douteux que ces signes soient contre la foudre (les pratiques étaient autres).

Tous ces éléments sont-ils comparables ? Croix et pinacles s'insèrent-ils dans ces contextes ? On n'en connaissait pas jusqu'ici en Iparralde (Pays Basque Nord). Or il y en a, en Labourd au moins. Des artisans m'en signalent vers la côte. L'un d'eux, charpentier à Urrugne/Urruña, en a vu dans des bourgs (Guéthary) et dans la vieille ville de Saint-Jean-de-Luz/Donibane Lohitzune où des croix de fer ou de pierre étaient essentiellement scellées *sur des murs mitoyens*. Hors des villes, la maison Aintzinola d'Urrugne/Urruña a une croix sur le pignon arrière. Il y a aussi des pinacles, bien que très rares ; j'en ai vu sur le sommet du mur ouest d'une vieille maison à Saint-Pée/Senpere terminé par une boule. Même situation à Arbonne/Arbona.

Profitant de la rubrique *Ikuska*, j'ai choisi de présenter trois cas, l'un pris à Sare/Sara, un autre au bourg de Saint-Pée, un dernier au quartier Amotze. Ces maisons (voir photos) sont des mêmes époques que celles étudiées en Hegoalde.

La maison La(h)arrebura du quartier Hegimehar (Sara) est exceptionnelle en ce sens qu'une explication est associée à sa croix qui est encastrée dans le mur. Cette *etxe* est citée au début du XVII<sup>e</sup> siècle (voir Elozegi, 2005, p. 215). Les anciens propriétaires disaient que leur maison fut refaite après un incendie et à cette occasion, pour la protéger on aurait mis cette croix dans son mur ouest. Quant à Mundutegia (Senpere, Karrika), sa croix se trouve non pas sur le mur, comme celle de Xigoia (Amotze), mais en bout de faîtière, au départ du *miru/uso buz-tan*.



Comment ce fait-il que l'on ne voie que des croix et/ou des pinacles ? Furent-ils empruntés au vocabulaire architectural de certaines églises et *palacios* ? On sait que les maçons/tailleurs de pierre basques formaient des compagnies itinérantes présentes sur les chantiers des palais et grandes cathédrales espagnoles ; ils semèrent quelques "gentilhommières" et "palais" ou *palacios vascos*, dans notre pays. Très tôt De Yrizar en fit connaître plusieurs. Beau-

coup de ces œuvres servirent de source d'inspiration si ce n'est de modèle à bien des artisans parmi les plus habiles. Le cloître d'Irache et bien d'autres réalisations majeures sont dus à des maîtres d'œuvre locaux dont beaucoup ne savaient pas écrire.

Les influences furent parfois bien plus lointaines ; c'est ainsi que des constructeurs édifièrent, en pleine Renaissance, un *gothique basque*, propre à ce pays, qui, dans son principe, ressemble étrangement aux *Hallenkirche* allemandes. Ce trait a été plusieurs fois mis en lumière. On sait bien que les marins basques fréquentèrent très tôt les marchands de l'Europe du nord et eurent avec ce milieu des contacts très étroits, en particulier avec les Flamands (très présents à Bayonne au Moyen-Âge). L'une des conséquences de ces liens, fut l'introduction d'œuvres de style dont témoigne, tout particulièrement, le somptueux retable de Santa Maria de Lekeitio sur lequel plane l'ombre de Juan García Cristaels.

Revenons à l'architecture. De Yrizar rapporte plusieurs formes de pinacles placés aux angles des petits palais basques ; ils sont marqués par les styles qui vont du gothique au classique. Ces styles ont du pénétrer en Iparralde et notamment en Labourd. J'emprunte un exemple à Andueza Unanua (2005). Elle rapporte le cas des frères Gaztambide, maçons (*harginak*) à Cambo. Le 28 octobre 1702, ils signèrent un contrat, aux termes duquel ils réalisèrent le *palacio* Borda de Maya. Ce bel édifice en pierre de taille, s'ouvrant par une galerie (il est en cours de restauration), avait été conçu et dessiné par Juan Antonio San Juan, l'un des meilleurs architectes navarrais du royaume. Une expertise des travaux achevés fut réalisée le 28 novembre 1708, chaque partie nomma son expert, Les Gaztambide choisirent François Ezcurra de Saint-Jean-de-Luz. Autrement dit, tous ces labourdins étaient parfaitement au fait des œuvres de leur temps et des meilleures d'entre elles.

Ajoutons que bien de ces *créateurs* se connaissaient. Grâce à la thèse de Maïté Lafourcade, on sait que des *hargin* d'Hegoalde pouvaient être témoins au mariage d'*hargin* d'Iparralde.

On peut donc assurer que les traits de style diffusaient largement au fond des campagnes. Le Pays Basque n'a jamais été un réduit isolé.

Reste à comprendre (si cela a un sens) ces croix et pinacles si "abondants" (?) aux XVII-XVIII<sup>e</sup> siècles. Deux questions viennent à l'esprit :

Les artisans de ces villages (essentiellement côtiers ?), ont-ils cherché, pour des raisons qui nous échappent, à imiter ou à diffuser des traits de style ? Mais pourquoi ceux-là et pas d'autres ?

Faut-il voir dans cette façon de faire une "aspiration" émergeant d'une forme d'inconscient collectif et qui, recueillie par ces constructeurs, fut réactivée ou modelée, par eux ? Mais alors pourquoi, à ces seules époques ? ■

## Bibliographie

---

- **Andueza Unanua, P** (2005), "La casa, la familia y los negocios : los Borda de Maya", *Revista Príncipe de Viana*, n° **235**, 353-389.
- **Elosegi, X.** (2005), *Sara, etxeak eta deiturak lau mendez (XVI-XIX)*, Eusko-Ikaskuntza, col. Lankidetzan. . 437 p.
- **Lafourcade, M (2003)**, Quelques mots sur les maçons labourdins, *Bulletin du Musée Basque*, **Hors-série**, 191-210.
- **Nolte y Aramburu, E** (1984), Cruces y monolitos de piedra en tejados (parte zaguera) de caserios vizcainos y sus paradigmas, *Kobie*, Bilbao, n° **I**, 17-68.
- **Nolte y Aramburu, E** (1990), Nuevos ejemplos de cruces de piedra en tejados (parte zaguera) de caserios guipuzcoanos y vizcainos, *Munibe*, n° **42**, 469-472.
- **Yrizar de, J** *Las casas vascas. Torres, palacios, caserios, chalets, mobilario*. Bibl. Vascongada Villar (édition de 1980), Bilbao, 137 p & Pl.

## SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

### Adhésion et abonnement

103

#### Tarifs France

1. tarif réduit (étudiant ou chômeur) 11 €
  2. tarif individuel 35 €
  3. tarif duo (2 personnes à la même adresse) 45 €
  4. membre bienfaiteur à partir de 60 €
- Tarif étranger 40 €

#### Izenemaitea eta harpidetza

##### Salneurriak Frantzia

1. Salneurri murriztua (ixtudianta ala langabetua) 11 €
2. Bakarkako salneurria 35 €
3. Binakako salneurria (ber-helbideko bi kide) 45 €
4. Ongiegile-kidea 60 €tik goiti  
*kanporako salneurria* 40 €

Ce numéro bénéficie du soutien de :  
Ale honen babesleak dira :



*A.M.A.TRA*



Association  
**SANG64**

**DUHALDE**

**Bâtiments - Travaux Publics**

64480 **USTARITZ**

Tél. **05 59 93 00 48** - Télécopie 05 59 93 23 94

e-mail : [duhalde.sarl@duhaldebtp.fr](mailto:duhalde.sarl@duhaldebtp.fr)



## SOMMAIRE

- 3**      **QUELQUES REFLEXIONS SUR LE RUGBY EN IPARRALDE  
À L'ÈRE DE LA PROFESSIONNALISATION**  
- Frédéric Bauduer -
- 19**     **LA REVENDICATION DÉPARTEMENTALISTE  
CONTEMPORAINE EN PAYS BASQUE DE FRANCE :  
L'OMBRE DU MYTHE DE L'ETHNIE BASQUE**  
- Thomas Pierre -
- 37**     **DE LA PIERRE ET DE LA MAÇONNERIE,  
ÉTUDE ETHNOGRAPHIQUE**  
- Michel Duvert -
- 77**     **CAMILLE DELVILLE : JUIF DE SAINT-ESPRIT, CITOYEN  
DE BAYONNE**  
- Anne Oukhemanou -
- 87**     **LES MUSÉES**  
- Joaquin Diaz -
- 95**     **COMPTE RENDU DE LECTURE**  
- Frédéric Duhart -
- 99**     **IKUSGAIA  
ETXE ET CROIX EN IPARRALDE**  
- Michel Duvert -